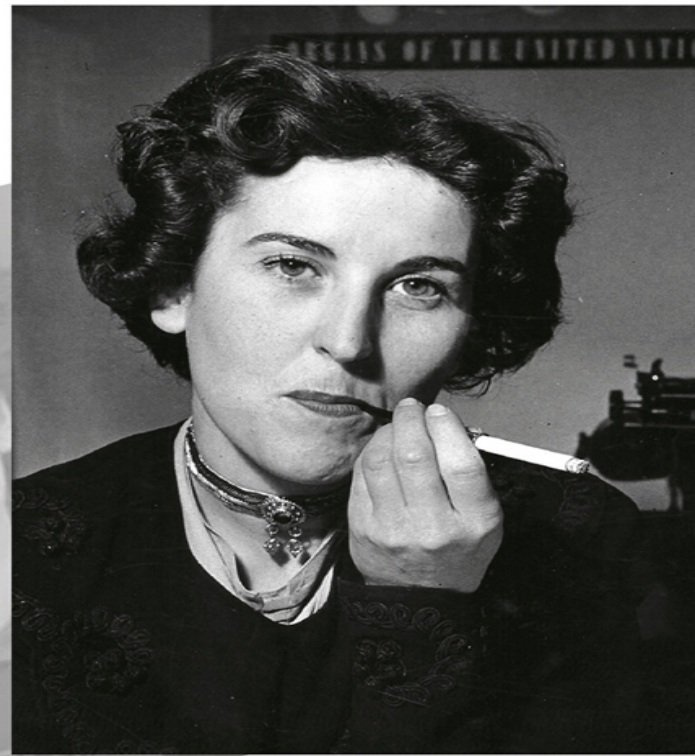


VIOLAINE GELLY
PAUL GRADVOHL

Charlotte DELBO



fayard

VIOLAINE GELLY
PAUL GRADVOHL

Charlotte DELBO



fayard

OceanofPDF.com

Violaine Gelly
Paul Gradvohl

Charlotte Delbo

Fayard

OceanofPDF.com

© Librairie Arthème Fayard, 2013.

© Les Éditions de Minuit, 1970, pour la citation p. 135.

© Les Éditions de Minuit, 1971, pour les citations p. 11-12,
71, 97, 117,

145, 173, 189, 225, 237, 273 et 315.

Couverture : création graphique © Atelier Didier Thimonier

Photos : en arrière-plan © Préfecture de police, tous droits
réservés

au premier plan © Archives privées Dany Delbo

ISBN : 978-2-213-66570-2

OceanofPDF.com

DES MÊMES AUTEURS

Violaine Gelly

François Bayrou : un autre chemin, Paris, Bartillat, 1996 (rééd., avec Virginie Le Guay, Bartillat, 2007).

Enfants et prostitués, Paris, Casterman, 1997.

Le Suicide, Paris, Casterman, 1998.

Paul Gradvohl

L'Europe médiane au xx^e siècle : fractures, décompositions, recompositions, surcompositions (dir.), Prague, CEFRES, 2011.

Culture et identité en Europe centrale. Canons littéraires et visions de l'histoire (dir. avec Michel Maslowski et Didier Francfort, en collab. avec Anne Nercessian et Clara Royer), Paris/Brno, Institut d'études slaves/Université Masaryk, 2011.

Archives et histoire dans les sociétés post-communistes (dir. en collab. avec Sonia Combe, Charles Kecskeméti, Antoine Marès et Jean-Charles Szurek), Paris, La Découverte, 2009.

OceanofPDF.com

PRINTEMPS 1942, PRISON DE LA SANTÉ. Quartier des femmes.

La nuit. Les gémissements et les sanglots s'échappent des cauchemars des détenues. Le froid. L'impassible pas des sentinelles. La sarabande des angoisses et des culpabilités inutiles – Qu'aurais-je pu faire ? Qui ai-je mis en danger ? S'ils me torturent, vais-je tenir ? Que vont-ils faire de nous ? Que se passe-t-il dehors ? Et mon mari ? Et mes enfants...

Ce frêle sommeil est rompu par le bruit, à chaque instant plus proche, de pas claquant dans les couloirs. Le jour n'est pas né. Ou à peine. Ils viennent de loin, ces pas, résonnent dans ces immenses couloirs. Se rapprochent peu à peu. Dans les cellules, les respirations se font moins régulières. Chacune, anxieuse, guette. Devant quelle cellule vont-ils s'arrêter ? Quelle nouvelle vont-ils assener ? Quelle vie vont-ils briser ?

Le quartier des femmes n'a pas l'habitude de ces réveils à l'aube. On ne fusille pas les femmes. Les hommes, oui. Ils partent, généralement le matin, quatre ou cinq, entourés de soldats allemands. Alors que la lumière filtre à travers les barreaux des fenêtres, on entend un chant assourdi. *La Marseillaise* souvent. Reprise derrière les portes verrouillées, par des voix d'hommes et de femmes qui soutiennent le courage de ceux qui vont mourir.

Ce matin-là, c'est dans le quartier des femmes que les pas claquent en rythme, remontant ce couloir qui semble ne pas connaître de fin. Pas de *Marseillaise* sourde pour les accompagner. Juste les pas qui progressent et l'angoisse qui cogne, qui fait battre le cœur comme un métronome fou. Puis qui cesse en même temps que les pas devant la porte de la cellule. La lourde porte s'entrouvre. Un soldat allemand, encore dans l'ombre, un papier à la main, appelle : « Charlotte Delbo, épouse Dudach ? Habillez-vous, madame. Si vous voulez voir votre mari. Encore. »

Trois femmes se lèvent immédiatement de leur couchette. Sans un mot, avec des gestes de pitié déguisée en sollicitude, ses codétenues entourent Charlotte. L'une coiffe ses cheveux pendant qu'elle passe sa jupe et enfille ses chaussures plates ; l'autre brosse de la tranche de la main sa cape de laine, la lui pose sur les épaules, alors que la sentinelle allemande attend derrière la porte entrebâillée. Sans un mot. Parce qu'elles savent

toutes les trois qu'il n'y a qu'une raison pour laquelle on autorise Charlotte à revoir Georges, son mari. Il va mourir, fusillé. Il va mourir et il n'est pas le seul. Les autres soldats allemands ont poursuivi leurs pas jusqu'à d'autres cellules, d'autres femmes s'avancent à leur tour dans les couloirs glacés. Marie-Jeanne Bauer dans celle d'à côté, Maï Politzer, quelques pas plus loin, Hélène Solomon et Germaine Pican ailleurs. Il est 5 heures du matin, ce mercredi 23 mai 1942, à la prison de la Santé, et cinq hommes qui vont mourir ont demandé à dire adieu à leur femme.

Dans le quartier des hommes, derrière le seuil de la cellule à la porte entrouverte, Georges Dudach. Debout, appuyé contre la table scellée dans le mur, les bras croisés. Il a vingt-huit ans. Il attend la femme qu'il aime. Il ne pense pas aux heures qui vont suivre ; au transport en camion, les bras attachés dans le dos ; à l'arrivée au mont Valérien ; aux paroles de réconfort d'un aumônier, messenger d'un Dieu auquel il ne croit pas ; aux derniers adieux à ses camarades de combat, Georges Politzer, Jacques Solomon, Jean-Claude Bauer, Marcel Engros, Claude Gaulué, André Pican, dont certains sont défigurés par la torture ; aux ultimes pas dans cette clairière souillée du sang de tous ceux qui ont vu échouer ici leurs vies ; au poteau d'exécution et aux cinq fusils chargés en face. Il ne pense pas aux balles, à la souffrance, à la fin. Toute la nuit, il n'a pensé qu'à une seule chose, guettant le jour et le redoutant. Les Allemands allaient-ils tenir leur promesse ? Allait-il revoir Charlotte ? Sans oser y croire, il n'est tendu que vers cette silhouette qui se profile soudain dans l'encadrement de la porte. Elle se précipite vers lui, veut le prendre dans ses bras. Il grimace. La torture, bien sûr. Elle recule. Il sourit.

De cette heure d'adieux nous ne savons rien, ou si peu. Plus tard, Charlotte Delbo, l'écrivaine, essaiera de rendre ce matin du 23 mai 1942. « J'écoutais son cœur qui battait au rythme que je connaissais, comme je l'écoutais quand je m'endormais dans ses bras. Je l'écoutais et, malgré moi, j'en comptais les battements, je mesurais combien de coups son cœur avait encore à battre. Chaque battement dévorait les minutes et c'est ainsi que j'ai su la mesure de ma vie et de mon amour [SM, 35]¹. » Aux mots de Georges qui parlent d'avenir, de victoire, de lutte, elle a envie de crier les siens. « Toute ma vie s'engloutissait et je ne voulais pas lui laisser voir que j'avais mal, mal, que la douleur qui me serrait devenait

insupportable. » Que lui importe, en cette heure d'adieu, que la lutte continue, d'en voir la fin, d'en connaître les risques ? Que lui importe cette victoire si elle doit la vivre sans lui ? Elle assure que tout ira bien, qu'elle sera forte.

À nouveau les bruits de bottes dans le couloir. Deux soldats s'arrêtent devant la cellule. Le garde en faction devant la porte fait signe qu'il est temps. Un dernier baiser, un ultime regard et Charlotte s'éloigne. Le dos droit, le pas ferme. Mètre après mètre, entre les deux Allemands, elle s'éloigne de Georges sans oser une pensée. Et puis l'une d'elles se fraye un chemin, en dépit du mur qu'elle a élevé en elle : il ne l'a pas appelée « fillette ». Tous les matins, au réveil, il lui disait : « Bonjour, fillette ! » Il ne peut partir sans lui dire, une dernière fois, « fillette ». Elle bouscule les soldats pour revenir sur ses pas, ils la retiennent, la maintiennent, et elle chute brutalement au sol. Allongée sur le dallage, elle les voit penchés, au-dessus d'elle. Elle vient de promettre à celui qu'elle aime et qui va mourir qu'elle serait forte. Elle refuse les mains qui se tendent pour l'aider à se relever, plus jamais elle ne sera faible devant ceux qui lui ont pris son mari, volé son combat, sali sa victoire. Lorsqu'elle reprend sa marche vers la vie, chaque pas l'éloigne de celui qui va mourir. « Puisque je mangeais, j'oubliais, puisque je respirais, j'oubliais, puisque je pensais à ce que serait demain, j'oubliais [Sp, 24]. »

¹- Les références aux ouvrages de Charlotte Delbo sont indiquées entre crochets par des initiales, suivies du numéro de la page. Elles renvoient à la bibliographie p. 319.

*Sans doute avez-vous raison
vous qui avez des mots pour tout
Mais
il y en avait
ni forts, ni faibles
qui n'ont été
ni jusqu'au sacrifice
ni jusqu'à la trahison
Il m'est arrivé de penser
qu'il aurait pu être de ceux-là
Et d'avoir honte
Je voudrais être sûre
d'avoir eu honte
Il faut
il faut
que vous ayez raison*

*Je me demandais
pour qui
pour qui il mourait
pour lequel de ses amis
Y avait-il un vivant
qui méritait sa vie à lui
lui
le plus cher
Doucement il est revenu
de là-bas où il était en allé
revenu me dire
qu'il était mort pour le passé
et pour tous les devenirs
J'ai senti que ma gorge éclatait
mes lèvres ont voulu sourire*

mais c'était que je le revoyais.

*Vous ne pouvez pas comprendre
vous qui n'avez pas écouté
battre le cœur
de celui qui va mourir [CI, 23].*

OceanofPDF.com

« DANS QUELLE DIRECTION ALLEZ-VOUS ? Puis-je vous accompagner ? »

Il en rougit presque, malgré son air dégagé. Charlotte n'avait pas manqué de le remarquer sur les bancs de l'université ouvrière organisée à la Sorbonne par l'Union des étudiants communistes, dont elle suit assidûment les cours du soir. Volontaire, intelligent, le sourire immense, les joues enfantines et l'air crâne. Elle a également noté qu'il se rapprochait d'elle jusqu'à s'asseoir à ses côtés. Jusqu'à lui demander s'il pouvait, ce soir-là, l'accompagner.

Il fait doux en ce lundi 23 avril 1934. Une ondée a éclairci le ciel et ils descendent tous deux le boulevard Saint-Michel, en silence. Car, passé sa première audace, Georges Dudach s'est tu, s'empêtrant dans son mutisme, Charlotte fort amusée mais bien décidée à le laisser patauger dans son embarras. Elle marche à sa gauche, d'un pas alerte, ses cours serrés contre sa poitrine. Le long des grilles de l'ancien hôtel des abbés de Cluny, à quelques mètres du boulevard Saint-Germain, un fleuriste et son étal. Un tapis de mousse, quelques bouquets de violettes et une pancarte : « Aujourd'hui Saint-Georges ».

— C'est ma fête aujourd'hui.

— Vous vous appelez Georges ? Moi c'est Charlotte.

— J'ai de la chance de vous rencontrer le jour de ma fête.

— C'est un beau saint, saint Georges, avec sa cuirasse noire, ses beaux cheveux dorés, dressé sur son cheval.

— Je voudrais bien vous plaire autant que lui, murmure alors le jeune homme en lui prenant le bras.

Plus tard, il lui avouera avoir hésité à s'arrêter pour lui offrir un bouquet. Et puis en avoir rejeté l'idée. On n'offre pas ainsi des fleurs à une jeune fille inconnue. Mais la conversation se poursuit. Ce soir-là et les jours qui suivent. Elle a vingt ans, la jeune femme qui sait reconnaître saint Georges sur les icônes et qui n'a pas eu de bouquet de violettes. Elle est jeune, libre, belle. Brune, de magnifiques yeux très verts, la silhouette souple, le rire explosif.

Elle est née le 11 août 1913, dans une famille d'immigrés italiens naturalisés. Son père, Charles Delbo, est natif de la Sarthe, mais son grand-père, Carlo, naturalisé français en 1895, avait fui la misère italienne dans les années 1880 pour s'embaucher comme ouvrier riveteur sur les chantiers de Gustave Eiffel. La légende familiale dit encore qu'il fut de ceux qui construisirent le viaduc de Garabit, le pont-canal de Briare, la tour Eiffel... La mère de Charlotte, Erminie Morero, est née à Torre Pellice, dans le Piémont. Charles et Erminie se sont rencontrés et mariés en 1911. Charles, comme son père, est riveteur, mais il a le statut de chef de chantier. Dès 1912, ils achètent un terrain à Vigneux-sur-Seine, à une vingtaine de kilomètres de Paris. Charles suit les chantiers où l'envoie l'entreprise Moisant, Laurent-Savey, pour laquelle il travaillera toute sa vie, et tout le monde l'accompagne. C'est ainsi qu'après Charlotte en 1913 et Odette en 1918, nées à Vigneux, c'est à Bazeilles, dans les Ardennes, que naît André, en 1922. Le benjamin, Daniel, frère chéri de sa sœur aînée, naît également à Vigneux en 1926. La famille est très unie, gaie, de tempérament latin. Charles et Erminie donnent à leurs quatre enfants la même éducation ; filles ou garçons, pas de préférences. Chacun est appelé à œuvrer de son mieux, à la maison, à l'école et ailleurs. En tant qu'aînée, les jours où elle n'a pas classe, Charlotte accompagne son père sur les chantiers.

De cette enfance, tous les témoins ont disparu. On ne peut qu'imaginer. La banlieue de ce temps. Isolée. Le quartier insalubre, la maison de la rue George-Sand qui s'agrandit lentement, rentrée d'argent après rentrée d'argent. Un père souvent absent. Une mère aimante mais sévère. Droite. Rigoureuse. D'une moralité ouvrière inflexible, celle qui demande qu'on supporte la faim plutôt que de voler du pain, qui exige aussi qu'on partage celui qu'on possède. Erminie la Piémontaise dira à ses fils mobilisés en 1940 : « Allez ! Nous devons tout à la France. C'est le moment ou jamais de rembourser nos dettes. » Une famille à gauche, de tendance anarchiste, où l'on aime la politique mais où l'on a peu confiance dans les politiciens. Où l'on partage ce que l'on a avec ceux qui n'ont rien. Générosité, respect de la parole, fidélité, intransigeance aussi : des valeurs que Charlotte incarnera toute sa vie.

*

Écrire une biographie est un travail de détective obsessionnel, une investigation incessante. Ne rien tenir pour acquis. Ainsi cette information en boucle sur Internet comme dans toutes les publications : « Après son baccalauréat, Charlotte Delbo commence des études de philosophie à la Sorbonne. » Une assertion, comme une évidence, plutôt anachronique. Selon l'INED¹, seulement mille jeunes femmes en moyenne obtenaient leur bac dans les années 1920. Comment Charlotte, aînée de quatre enfants, fille d'un ouvrier et d'une mère au foyer, aurait-elle pu avoir les moyens de poursuivre des études jusqu'au bac ? Dans un CV en date de 1960, retrouvé dans ses archives personnelles, elle écrit : « Je n'ai pas fait d'études "officielles" et aucun diplôme n'atteste de mes connaissances. » *Exit* la légende du bac. Mais à quel niveau – certificat d'études ou brevet élémentaire – cette future sténo-dactylo maîtrisant parfaitement l'anglais avait-elle terminé sa scolarité ? Comment – et où – avait-elle appris son métier ? Il nous fallait retrouver son dossier scolaire. La rue George-Sand, où elle vivait avec ses parents, se situant juste derrière une école primaire datant visiblement de ces années-là, nous tentons le coup à l'école Les Rouvres. Pas de chance : celle-ci ne fut ouverte qu'en 1930. Charlotte et Odette furent vraisemblablement scolarisées à l'école Pasteur qui, construite en 1907, fut longtemps la seule école de filles de Vigneux. Avant la Seconde Guerre mondiale, les écoles primaires n'avaient pour obligation de conserver les dossiers des élèves que cinq ans. Celui de Charlotte a donc dû disparaître depuis longtemps. Les diplômes, eux, certificat d'études et brevet élémentaire, dépendent de l'Académie. Malheureusement, en 1968, le vaste département de Seine-et-Oise et toutes ses administrations ont été éclatés entre six départements. Vigneux appartient désormais à celui de l'Essonne. Les archives scolaires n'ont été conservées que pour quelques communes. Mais pas Vigneux.

Un entretien avec le neveu de Charlotte, Dany Delbo, le fils de son frère André, nous met sur la piste d'une école de sténo-dactylo dont elle aurait suivi les cours, ainsi que sa sœur Odette. Si l'on considère que le premier travail salarié de Charlotte remonte au 1^{er} juillet 1931 (soit un

mois avant ses dix-huit ans), l'hypothèse la plus évidente est que Charlotte ait obtenu, en 1929, à l'âge de seize ans, son brevet élémentaire, signant la fin de sa scolarité. Puis qu'elle ait, effectivement, suivi des cours de sténo, de dactylo et d'anglais pendant deux ans. Mais où ? Dany Delbo croit se souvenir, mais sans certitude, que cela pourrait être à Villeneuve-Saint-Georges. Sans doute une école Pigier qui y était installée. Là encore, aucune trace : à la fin des années 1920, le nom « École Pigier » était franchisé et la maison mère ne possède aucune archive centralisée.

Seconde assertion surprenante et communément reprise, second mystère : « Charlotte Delbo a fait des études de philosophie à la Sorbonne. » L'hypothèse du bac étant tombée, celle des études en faculté ne tient plus. D'autant que, sur ce même CV de 1960, elle écrit : « J'ai fait de la philosophie avec Henri Lefebvre. » Que peut bien vouloir dire « faire de la philosophie » ? Sous la plume de la rigoureuse Delbo, le flou est sans doute volontaire. Dans un de ces éclats de rire qu'elle a nombreux et communicatifs, Nicole Beaurain², la troisième épouse d'Henri Lefebvre, lève toute ambiguïté : « Bien sûr que non, Charlotte n'a jamais fait d'études supérieures. Encore moins à la Sorbonne avec Henri, puisque à l'époque il n'était pas enseignant. En revanche, c'est vrai, elle a "fait de la philo" avec lui. Dans les cafés, au cours de soirées enfumées. À l'université ouvrière, puis aux Jeunesses communistes. Mais au début, entre eux deux, c'était juste une histoire de drague... »

*

C'est donc grâce à un drôle de zouave que Charlotte approche la philosophie et, par là, le marxisme. Au début des années 1930, Henri Lefebvre n'est pas encore le philosophe et le sociologue respecté qu'il deviendra à la fin de sa vie, et notamment après Mai 68. Il n'a alors que trente ans et participe de la bohème intellectuelle bouillonnante de l'époque. Pour gagner sa vie, ce père de deux jeunes enfants pare au plus urgent et prend ce qui se présente. Docteur en philosophie depuis 1919, il est d'abord balayeur aux usines Citroën du quai de Javel, puis chauffeur

de taxi. Un boulot qui ne paye pas beaucoup, tant ce généreux farfelu multiplie les courses gratuites ou utilise son taxi pour « cueillir les arpètes », c'est-à-dire ramener chez elles les jeunes couturières peu farouches.

C'est sur le boulevard Saint-Michel – déjà ! – qu'il croise un jour la jolie Charlotte. Les yeux verts, la taille fine... il passe à l'attaque et lui offre un verre, qu'elle accepte. Emporté par sa fougue, le séducteur s'échauffe et, saisissant brusquement le bras de la jeune femme, déchire son chemisier. Cet incident scelle une amitié pour la vie. Et le sort de Charlotte. Car Lefebvre, féru de philosophie marxiste, va l'initier aux débats intellectuels et enseigner durablement sa jeune intelligence. Celui qui a rencontré le marxisme en 1919 dira plus tard : « Je n'ai pris au sérieux que trois réalités : l'amour, la philosophie, le Parti. Trois déceptions ? Jusqu'à un certain point. Je souhaite aux railleurs d'aussi émouvantes et ardentes déceptions³. » Pendant son doctorat de philosophie à la Sorbonne, il s'est lié d'amitié avec Pierre Morhange, Paul Nizan et Georges Politzer, « peut-être le plus doué mais le plus bizarre, le plus outrancier [...]. De sa voix rocailleuse, en secouant sa crinière rousse, il éructait d'énormes injures, des obscénités hallucinantes. Il se mettait en colère exprès, et aussi par tempérament. De préférence envers ses meilleurs amis⁴ ». Ces jeunes gens, fantasques et brillants, ont créé un groupe de travail commun qu'ils ont appelé – en toute simplicité – Les Philosophes. Ils se définissent comme des moines-soldats de la pensée : la philo doit se mettre, selon les mots de Georges Politzer, au service de l'« homme concret ». Bataillant contre les vieilles barbes de l'université, Henri Bergson en tête, ils veulent introduire la philosophie dans la vie et la vie dans la philosophie. Cette jeunesse d'avant-garde découvre alors Einstein, Freud et, dans la foulée de la révolution russe, Hegel, Marx et Lénine. 1917 a fait du passé table rase et il ne reste plus qu'à reconstruire. En 1920, la création du Parti communiste français au congrès de Tours ouvre tous les possibles. En 1925, la guerre du Rif, au Maroc, détermine l'engagement des jeunes philosophes aux côtés du PCF. La France de 1918, victorieuse au nom du droit et de la liberté, ne peut devenir l'opresseur impérialiste d'un peuple avide d'indépendance. Le jeune parti, seul à s'être engagé contre

cette guerre, engrange les adhésions. Surtout celles des intellectuels : Nizan en 1927, Lefebvre en 1928, Politzer en 1929. Charlotte, elle, attend 1934 pour s'inscrire aux Jeunesses communistes (JC).

Nourrie des enseignements, des emportements et des fulgurances d'Henri Lefebvre, Charlotte se reconnaît dans le marxisme, même si, en bonne fille d'Erminie la rétive, elle se garde des partis politiques. Mais elle est avide de connaissances. Avec son fougueux ami, elle apprend à se méfier du nouveau chancelier allemand, Adolf Hitler, dont Lefebvre, qui est l'un des rares à avoir lu *Mein Kampf*, dénonce les volontés hégémoniques. Les manifestations d'extrême droite et les affrontements parisiens avec la police de février 1934 la convainquent de prendre sa carte aux JC. Dès son adhésion, elle est autorisée à suivre les cours du soir de l'université ouvrière, réservée aux jeunes communistes, où Georges Politzer, notamment, enseigne la philosophie et Jacques Solomon l'économie politique. C'est sur ces bancs que Georges Dudach remarque la jeune femme et s'enhardit à lui adresser la parole, un soir d'avril rafraîchi par la pluie.

Il n'est pourtant pas du genre à manquer d'audace, ce grand garçon blond de vingt ans. À douze ans, certificat d'études en poche, il a commencé par travailler comme apprenti monteur en bronze dans l'atelier de son père. Marcel Dudach est un fondeur réputé, dont la spécialité, les bronzes d'éclairage, le conduit régulièrement à fabriquer les réverbères et autres luminaires des rues de la capitale. En 1928, rattrapé par la crise, il fait faillite. Georges se place alors comme employé de banque, tout en suivant des cours du soir en comptabilité et commerce, au Comptoir national d'escompte, l'une des grandes banques parisiennes. Parallèlement, en 1928, il prend sa carte du Parti communiste en falsifiant son âge. Il n'a que quatorze ans et ses parents sont obligés d'insister fermement pour qu'il renonce. Tous les membres de sa famille, le père, la mère et les six frères et sœurs de Georges, sont pourtant sympathisants, militants du PC ou syndicalistes. Marcel, le père, a adhéré en 1933 ; il est même trésorier pour le comité du III^e arrondissement de Paris. Mais son ardeur révolutionnaire semble bien pâle aux yeux de son fils... En 1937, dans une fiche autobiographique destinée au Parti⁵, voici ce qu'il écrit à propos de son père : « Bien que

faisant consciencieusement son travail pour le Parti, il semble animé d'idées anarchistes et petites-bourgeoises. Il tient parfois, dans sa famille, des propos indignes d'un communiste. Il n'a pas une base marxiste d'éducation et intérieurement, il est insuffisamment convaincu que la politique du Parti est juste et ne comprend pas les problèmes dans toute leur étendue. Cependant, dans le Parti, il applique les décisions prises sans manifester ses doutes⁶. » Au passage, évoquant sa jeune sœur Marcelle, sympathisante communiste de dix-huit ans, il affirme qu'elle n'a pas toujours « une conduite très morale »...

En 1933, cette fois avec l'accord parental, Georges rejoint le Parti. Il milite également dans le mouvement pacifiste Amsterdam-Pleyel d'Henri Barbusse et Romain Rolland. Enfin, il crée au Comptoir national d'escompte une cellule des Jeunesses communistes et une section syndicale. Ni une, ni deux, il est immédiatement licencié. Récupéré par les permanents du Parti, qui entendent utiliser à bon escient son ardeur et son intelligence, il suit alors les cours de l'université ouvrière, s'inscrit à l'école centrale du Parti (la future école des cadres) et boucle une première année de capacité en droit à la fac. Quand il rencontre Charlotte, il n'a qu'une ambition : devenir permanent du PCF. C'est par le journalisme qu'il y parvient. En 1935, membre de la direction des Jeunesses communistes de Paris, il devient rédacteur à *L'Avant-garde*, le mensuel des JC. Correspondant à Moscou pendant trois mois, chargé de la transformation du journal de la fédération des jeunes communistes belges... au sein du Parti, Georges Dudach œuvre inlassablement à la diffusion de la pensée marxiste et se rend indispensable.

*

Ici, il faut laisser l'imagination prendre le relais. Tous les effets personnels de Charlotte et de Georges, lettres, photos, documents, ont disparu lors de leur arrestation. De cette époque, il ne reste que quelques clichés, souvent flous ou trop lointains. Jamais légendés. Une seule de Georges. Le cheveu blond en brosse, le sourire crispé, le regard droit... Bien peu de choses pour rendre compte d'une séduction, d'un charisme.

De tant d'espoirs, de tant d'envies, de tant de vie, il ne reste que les mots d'une femme amoureuse :

*Je lui disais mon jeune arbre
Il était beau comme un pin
La première fois que je le vis
Sa peau était si douce
la première fois que je l'étreignis
et toutes les autres fois
si douce
que d'y penser aujourd'hui
me fait comme
lorsqu'on ne sent plus sa bouche.
Je lui disais mon jeune arbre
lisse et droit
quand je le serrais contre moi
je pensais au vent
à un bouleau ou à un frêne.
Quand il me serrait dans ses bras
je ne pensais plus à rien [CI, 29].*

Entre ces deux êtres, on ne peut qu'imaginer l'amour naissant, les mots échangés, les étreintes et les arrachements. Georges voyage énormément. Charlotte travaille beaucoup. Elle l'attend dans leur petit appartement du 115, rue de Turenne, à deux pas du métro Filles-du-Calvaire. Très sportifs, ils nagent, font du vélo, de grandes promenades à pied. Ils vont au cinéma. Ils aiment les débats d'idées, les livres et le théâtre. Pour quelques sous, ils vont voir jouer Louis Jouvet ou Charles Dullin au poulailler des théâtres de l'Atelier ou de la Comédie-Française. Le dimanche, ils partent pour de longues randonnées dans la forêt de Fontainebleau, avec leurs amis. 1936 décrète les congés payés. En profiteront-ils cette année-là ? Notre imaginaire est saturé d'images de couples en tandem sur les routes de France, de nuits à la belle étoile, de bandes d'amis pique-niquant sur l'herbe. Mais qu'en fut-il exactement pour Charlotte et Georges ? Il existe une photo d'elle et lui, au bord de la

mer... Quelle mer ? Personne ne sait plus. Charlotte n'en dira rien, après. Elle ne parlera pas de Georges. Ou si rarement. Juste par l'écriture : « Je lui disais mon jeune arbre... »

Le 17 mars 1936, à 10 h 55, en la mairie du III^e arrondissement de Paris, Georges Paul Dudach, employé de banque, né le 18 septembre 1914 à Saint-Maur-des-Fossés, épouse Charlotte Joséphine Delbo, sténodactylographe, née le 10 août 1913 à Vigneux-sur-Seine.

Si l'imagination est à manier avec précaution, l'émotion, en revanche est une nourriture de l'âme du biographe. Comme celle qui nous a saisis le jour où, sur simple demande par courriel à la mairie du III^e arrondissement, nous avons reçu copie du certificat de mariage de Georges et Charlotte. Un peu comme si nous étions conviés à la noce... C'était donc au mois de mars, il faisait sans doute froid, en tout cas le matin. C'était un mardi. Charlotte, employée à L'Occidentale africaine, une entreprise d'import-export située faubourg Saint-Honoré, a dû prendre sa journée. Ou du moins sa matinée. Ce n'est pas un grand mariage. Outre les jeunes époux, sont présents leurs témoins : Marcel Dudach est celui de son fils et Emma Moreau-Dudach celui de sa future belle-fille. Personne d'autre ? Les parents de Charlotte, ses frères et sœurs ? On ne sait pas. Ce qu'on apprend, en revanche, c'est que l'adjoint au maire s'appelait Charles Nail, chevalier de la Légion d'honneur... Sous le texte, tapé à la machine d'un ruban baveux, Charlotte a signé « C.J. Delbo » et souligné d'un trait décidé. On perçoit l'empâtement de la plume en fin de ligne. M. Dudach père a emberlificoté son paraphe de nombreuses boucles. C'est une signature sérieuse, appliquée, fière aussi.

*

Pour Charlotte et Georges, la vie militante s'intensifie. Aux JC, ils sont tous deux mêlés de près à la grève des Midinettes de mai 1935. Le mouvement, parti de chez Lanvin, se propage très vite aux maisons Chanel, Worth, Paquin, Molyneux ou Nina Ricci. Les jeunes cousettes, exploitées et sous-payées, réclament avec force manifestations – et

obtiendront – une garantie des salaires, la reconnaissance des sections syndicales, une semaine de congés payés et l'élection de déléguées d'atelier. Elles défilent sous les fenêtres de leurs prestigieux patrons en hurlant : « Paquin, descendez ! Chanel, descendez ! » De la rue de la Paix aux Champs-Élysées, tous les ateliers se vident pour culminer en un joyeux cortège sur les Grands Boulevards. Les passants applaudissent, glissent des billets dans les tirelires qui circulent.

Bien qu'elle ne fasse pas partie d'une maison de couture, Charlotte est aux premiers rangs. Avec les JC, elle a élaboré les argumentaires, tapé et distribué les tracts. Dans l'organisation de la grève, elle a rencontré une jeune dentiste, d'origine corse. Danielle Casanova a un an de plus qu'elle. Son mari, Laurent, est l'assistant personnel du secrétaire général du Parti, Maurice Thorez. Depuis 1934, elle est membre de la direction du PC, plus spécialement chargée de la jeunesse. C'est une militante hors pair, une propagandiste infatigable. Pour être certaine que son fiancé rejoint bien le Parti, elle l'y accompagne le jour où il prend sa carte ! Il y a là également Marie-Claude Vogel. Elle est la fille du patron de presse Lucien Vogel et la compagne – bientôt la femme – de Paul Vaillant-Couturier, le rédacteur en chef de *L'Humanité*. En 1933, pour le magazine *Vu*, elle est allée en Allemagne comme reporter photographe⁷. Elle a assisté aux cérémonies du 1^{er} mai, mettant déjà en scène l'une de ces spectaculaires manifestations à la gloire du Führer. Puis, grâce à l'entremise de militants communistes clandestins, elle a réussi à « voler » quelques photos des camps de concentration d'Oranienburg et de Dachau. De retour en France, elle dit son inquiétude pour les Juifs allemands. Puis elle prend sa carte au PC.

Physiquement, les deux jeunes femmes – Danielle a vingt-sept ans et Marie-Claude vingt-quatre – s'opposent en tout : la première est grande, très brune, tout en rondeurs, l'autre est blonde, fine, presque menue. Mais leur ardeur militante les rapproche. Maurice Thorez les charge de créer une structure féminine spécifique⁸. Le 26 décembre 1936, Charlotte est au théâtre Adyar, près de la tour Eiffel. Là, devant trois cents personnes, Danielle Casanova annonce la création de l'Union des jeunes filles de France (UJFF), sous la présidence d'honneur de Marguerite Cachin, épouse du directeur de *L'Humanité*, compagne de route de Jules Guesde

et de Jean Jaurès. « Il n'est plus désormais possible à la femme de se désintéresser des problèmes politiques, économiques et sociaux que notre époque pose avec autant de force. La conquête du bonheur est, pour la femme, liée à son libre épanouissement dans la société, cet épanouissement est une condition nécessaire du développement du progrès social », déclare Casanova à la tribune. L'UJFF se veut déjà un mouvement communiste, féministe, pacifiste et antifasciste. Dans ses rangs se recruteront les militantes d'aujourd'hui et les résistantes de demain. Marie-Claude Vaillant-Couturier, Danielle Casanova et tant d'autres seront les chevilles ouvrières de la lutte clandestine des femmes communistes. Charlotte sera leur compagne de route et leur amie jusqu'à la fin de sa vie.

*

Écrire une biographie à quatre mains est un exercice complexe. Nos compétences réunies ne sont pas arrivées à bout de certains « mystères », ce que nous appelons nos « trous noirs ». Ces moments de vie du couple Delbo-Dudach qui nous sont décrits par des témoins mais dont nous ne sommes pas parvenus à retrouver la trace officielle ou la preuve. Ces périodes où nous nous heurtons à un vaste silence. Ces « trous noirs » nous ont régulièrement plongés dans des abîmes de perplexité. Combien d'heures passées à ressasser nos incompréhensions, à confronter nos hypothèses ?

Pourtant, ces manques dans la biographie des jeunes gens s'expliquent. Charlotte Delbo et Georges Dudach militent dans un parti rigoriste et secret – surtout après son passage dans la clandestinité –, qui leur a enseigné à brouiller les pistes, à cloisonner. Comme le dira dans ses *Mémoires* leur camarade Mounette Dutilleul, que Charlotte côtoiera à Auschwitz : « Se taire a été une loi très observée dans notre génération et dans les rangs du parti où nous étions⁹. » Beaucoup d'événements semblent ainsi effacés de la mémoire commune. En ce qui concerne le couple Dudach, par exemple, l'année 1936-1937.

Le 30 septembre 1936, Charlotte démissionne de L'Occidentale africaine. Pendant un an, jusqu'au 11 octobre 1937, date à laquelle elle retrouve un poste de secrétaire remplaçante chez Pechiney pour quelques semaines, elle disparaît du monde du travail. Même la Sécurité sociale perd sa trace. Chômage ? Peu crédible vu sa formation de sténo-dactylo, parfaitement bilingue en anglais et parlant bien l'allemand. Militante bénévole dans l'après-Front populaire¹⁰ ? Difficile à croire. Ce ne sont sans doute pas les appointements de Georges au Parti qui permettent au jeune couple de vivre. Mounette Dutilleul raconte : « La répression et le manque d'argent, c'était beaucoup, on voyageait en troisième classe, avec des brochures sous le bras. Pour les frais d'hôtel, on vendait les brochures sur la table de la salle de réunion, mais si on ne les vendait pas, il n'y avait pas d'hôtel, il fallait coucher chez des camarades, sur un divan, un sofa enfoncé. Et si on nous faisait à manger, c'était bien, mais on n'allait pas chez des gens riches. Mais il fallait bien prendre les moyens de nos objectifs, car enfin, on voulait changer le monde, ce n'était pas rien, on voulait monter à l'assaut du ciel. Alors, travailler pour le Parti, pour être, comme disait Lénine, un révolutionnaire professionnel, c'était quelque chose de terriblement exigeant, pas de salaire, beaucoup de travail¹¹. »

Comment Georges et Charlotte ont-ils vécu pendant cette année-là ? Un mot, un nom de ville plutôt, au hasard des lectures de l'œuvre de Delbo, nous interpelle : Madrid. Dans *Une scène jouée dans la mémoire*, une pièce écrite en 1967, Charlotte campe sa dernière heure avec Georges à la prison de la Santé, avant son exécution. Elle s'y nomme Françoise et lui Paul, son deuxième prénom. Il parle :

— J'ai été comblé. J'ai été heureux.

— Moi aussi Paul. Nous aurions pu être heureux encore. C'est court une vie. C'est court une vie à notre époque.

— Mon amour, ne dis pas cela. J'aurais pu mourir à Madrid, il y a cinq ans. Tu étais prête alors.

— Oui Paul. Non Paul, je n'étais jamais prête [SM, 34].

C'est la seule fois dans toute son œuvre que Charlotte évoque la guerre d'Espagne, lutte pourtant intense des partis communistes européens à

partir de 1936. Georges se serait-il rendu dans l'Espagne en guerre ? Pourquoi ? Pour y combattre ? En tant que journaliste ? En tant qu'agent communiste pour chercher des renseignements ? Nulle part, quelles que soient les ressources que nous sollicitons – archives, historiens, documents... –, nous ne trouvons d'ouverture qui puisse nous mettre sur la voie. Ou nous détromper. Seulement quelques signes ici ou là... Par exemple le nouvel emploi, à compter de 1937, d'Emma Dudach-Moreau. La mère de Georges, simple femme au foyer, devient « femme de ménage » à France Navigation. Cette compagnie maritime créée avec la bénédiction de Moscou et gérée en sous-main par le PCF est chargée d'alimenter les républicains espagnols en armes et denrées diverses pendant la guerre. Des activités hautement clandestines sur lesquelles le gouvernement français, prisonnier de sa décision de non-intervention, ferme les yeux. Qu'Emma Moreau y travaille est un indice éventuel d'un engagement des Dudach en faveur des républicains espagnols. Mais ce n'est qu'un indice. Car la plupart des militants communistes d'alors sont farouchement engagés aux côtés de leurs frères d'outre-Pyrénées, légitimement élus. Charlotte elle-même participera avec l'UJFF à des collectes de lait pour les enfants espagnols, distribuera des tracts, manifestera. Mais, au-delà de ces soupçons d'action communs à bien des militants d'alors, aucune trace de ce que vécurent Charlotte Delbo et Georges Dudach cette année-là.

Autre interrogation : dans la fiche biographique qu'il écrit pour le Parti le 8 décembre 1935, Georges note que celle qui n'est alors que sa compagne est membre du PC et des Jeunesses communistes... Or, Charlotte Delbo admettra toujours avoir eu sa carte aux JC, mais niera constamment avoir appartenu au Parti. On imagine mal Dudach mentant sur une telle appartenance, immédiatement vérifiable par les autorités partisans. Alors qui dit vrai ?

*

À compter de mai 1937, Georges atteint enfin son but. Il devient officiellement rédacteur en chef de la nouvelle revue mensuelle des JC,

Les Cahiers de la jeunesse, dirigée par le philosophe Paul Nizan. Philosophie, arts, littérature, le nouveau journal, dont le sous-titre est *Revue universelle*, se veut un lieu de débats et d'ouverture sur le monde. Charlotte est mise à contribution. Elle y signe, sous son nom de jeune fille, des critiques de théâtre dans la rubrique « Le Tréteau » et des recensions de livres. Ses deux passions. Son style est aisé, son avis tranché. Dès le premier numéro, daté de juillet 1937, elle défend la nouvelle pièce de Jean Giraudoux, *Électre* : « Si l'on admet généralement que l'art dramatique est l'une des formes les plus achevées de l'art, on doit reconnaître que Jean Giraudoux est son serviteur le plus sincère, le plus brillant. » Suit une diatribe sociale : « Le théâtre vit dans une sphère trop éloignée des jeunes. Le cinéma de quartier, dont le programme est trop souvent médiocre, sinon mauvais, est plus près, moins coûteux. Conseiller aux jeunes de reprendre le chemin des théâtres, de s'instruire en y allant serait dérisoire si l'on ne leur en facilitait pas l'accès. » La politique n'est jamais loin de l'art. Dans le numéro quatre, de novembre 1937, commentant la sortie du dernier roman de Jean Giono, *Batailles dans la montagne*, Delbo salue l'auteur mais exécute l'homme : « On connaît son pacifisme intransigeant et courageux quand il l'a crié il y a plusieurs années. Mais le courage est devenu lâcheté parce que Giono s'est détaché de l'Homme vivant auquel le destin impose sa loi pour ne plus considérer qu'un homme abstrait des conditions concrètes de la vie. Il a dit qu'il refusait de se sacrifier, car le sacrifice d'une génération est inutile à la suivante. Pense-t-il donc que les Espagnols, contraints de prendre les armes pour défendre leur liberté, eussent pu se dérober à ce devoir, à ce combat, refuser de souder leurs forces pour se défendre ? Cet individualisme est celui de l'artiste qui place une confiance un peu naïve dans l'homme de la nature tel qu'il se le crée, mais fonde peu d'espoir sur les puissances de l'homme concret, réel, misérable et avide d'un bonheur qu'il sait n'exister que dans celui de tous. » On reconnaît, dans cet appel à l'« homme concret » et dans ce souci de ramener l'art et la pensée dans le monde réel, la patte et l'influence de Lefebvre et Politzer. Mais Delbo a également le don de la formule piquante. À propos du prix Femina 1937, qui va à *Campagne*, de Raymonde Vincent, elle note, lapidaire : « Très “ouvrage de dame”, cette campagne. Fade et sucrée.

L'héroïne au fond de son Berry ne sait pas comment elle a appris à écrire. Nous non plus. »

En octobre 1937, en vue de la parution d'un dossier sur l'apprentissage artistique, Georges propose à Charlotte d'interviewer un certain nombre de personnalités sur le rapport entre théâtre et cinéma. Au premier rang de celles-ci, l'une de ses idoles : Louis Jouvet. L'homme est alors un monstre sacré des deux univers. Élané, cassant, le visage acéré, il a une réputation de dureté et de perfectionnisme. Depuis 1934, il dirige le théâtre de l'Athénée, où il crée les pièces de son auteur fétiche et ami Jean Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu* ou *Électre*. Au cinéma, il a immortalisé le *Knock* de Jules Romains et tourné avec Julien Duvivier, Jean Renoir, Marcel Carné (« Moi, j'ai dit "bizarre" ? Comme c'est bizarre... », susurre-t-il face à Michel Simon dans *Drôle de drame*) ou Marc Allégret. Il donne également des cours de théâtre au Conservatoire national de musique et d'art dramatique¹², alors situé rue de Madrid, à Paris.

C'est ce personnage haut en couleur que Charlotte vient rencontrer dans son bureau de l'Athénée. Le cœur à gauche, ami de Léon Blum, syndiqué à la CGT, Jouvet a répondu favorablement à la demande d'interview de cette obscure publication pour jeunes communistes. Impressionnée, Charlotte conduit l'entretien. « Évidemment, je veux le relire », lui signale Jouvet, l'exercice accompli. À son retour dans l'appartement qu'elle occupe avec Georges square Albin-Cachot, dans le XIII^e arrondissement, Charlotte s'attelle à sa machine à écrire et décrypte les notes qu'elle a prises. Le soir même, elle dépose son article au théâtre et, sans attendre de réponse, rentre chez elle.

Le lendemain matin, un pneumatique arrive à son nom, signé Marthe Herlin, la régisseuse de plateau : « Voulez-vous passer à l'Athénée ce soir, avant le spectacle ? M. Jouvet voudrait vous voir. » Pourquoi veut-il donc la revoir ? La jeune femme en déduit, vraisemblablement, que c'est pour lui manifester sa déception, la réprimander. On ne sollicite guère les journalistes, fussent-ils apprentis, pour les féliciter. Il doit être furieux contre elle... Charlotte voudrait disparaître sous terre, ignorer ce billet, ne pas donner suite. Mais pas moyen ! Le soir, elle se rend donc à l'Athénée, la gorge nouée par le trac. Jouvet est dans sa loge, déjà habillé

des frusques du mendiant de l'*Électre* de Giraudoux. Tout en se maquillant, il la dévisage dans le miroir.

— J'ai lu votre papier [le cœur de Charlotte se serre d'un cran], et je me demande bien comment vous avez fait. J'ai vu bien des journalistes, je leur ai dit bien des choses, et quand j'ai lu ce qu'ils en ont fait, je n'ai jamais reconnu rien de ce que je leur avais dit. Avec vous, je retrouve mes phrases, ma respiration, mon *tempo*. Comment avez-vous fait cela ?

— J'ai tout noté en sténo.

— En sténo, comme c'est intéressant... Parce que, vous voyez, moi, je suis un comédien, c'est en parlant que je m'exprime. En parlant, je trouve des idées, enfin, appelez ça des idées, mais quand je veux les écrire, elles glissent. Ainsi avec mes élèves au Conservatoire. Ils ont appris une scène, une scène qui leur plaît, qu'ils ont envie de jouer, d'un personnage qu'ils ont envie de jouer. Ils arrivent en cours. On commence. Celle-ci va jouer Hermione. Elle monte sur l'estrade et elle attaque. Elle ne sait rien d'Hermione, elle a appris des mots, mais elle n'a pas été atteinte par les mots. On le sent dès qu'elle attaque. C'est par rapport à ce qu'elle montre, à ce qu'elle sait ou plutôt ne sait pas de son personnage, à ce qu'elle a compris ou non, que je lui indique, que je sens moi-même mieux comment lui faire sentir, à elle, à cette fille-là qui veut jouer Hermione, ce que je lui dis, ce que je tente de lui faire sentir. Je ne dis pas expliquer, parce que au théâtre on n'explique rien, je le trouve au fur et à mesure, par rapport à la personne que j'ai en face de moi. C'est un tâtonnement comme une suite d'approximations pour essayer de faire naître chez elle la sensibilité du personnage. Ce que je dis pendant ma classe, cela m'éclaire aussi moi-même. Jouer la comédie, ce n'est pas une affaire de trucs, de recettes. Chacun arrive sur scène aux prises avec ses problèmes, embarrassé de sa petite personne. Et ce que je leur dis, aux gosses, je n'en sais rien avant d'avoir vu comment ils essaient d'en sortir. C'est cela, les aider à sortir d'eux. Quelquefois il me semble que j'approche de la transparence. La classe finie, c'est parti.

Le long monologue s'achève :

— Et vous, vous pourriez noter tout cela¹³ ?

Charlotte exulte. Travailler avec Juvet : elle n'aurait même pas osé en rêver. Quelques jours plus tard, elle signe son contrat avec la compagnie du théâtre de l'Athénée. En tant que secrétaire, elle fait équipe avec Jeanne Mathieu. Cette dernière se charge des soirées – 18 heures-minuit – et du dimanche, et Charlotte occupe le créneau horaire 9 heures-17 h 30. Deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, de 9 heures à midi, elle accompagne Juvet au Conservatoire. Assise à côté du « patron », comme il veut qu'on le nomme – mais elle s'obstine à l'appeler « Monsieur Juvet » –, elle prend en note l'ensemble du cours. L'équivalent d'un bloc sténo entier. Tout est noté, les prénoms des étudiants, leur jeu de scène, les commentaires de Juvet, leurs réactions. C'est à une leçon permanente qu'assiste Charlotte. Pendant trois heures défilent Andromaque, Scapin, Alceste. Juvet les convoque, les anime, les fait vivre. Les étudiants sont rudoyés, mais passionnés. On se bat pour participer à ses cours. La place n'est pourtant pas confortable : les encouragements et les compliments sont rares, les élèves se font facilement malmener, traiter d'abrutis. Pour pouvoir accéder au rang sacré d'étudiant de Juvet, il faut se plier aux exigences du patron, faire preuve d'humilité, supporter les rebuffades et, sans cesse, reprendre son texte, encore et encore. Mais l'ambiance est fervente, intense. Cet homme-là est fascinant par l'immensité de sa culture théâtrale et sa curiosité gourmande. Par son affection bourrue pour les gens, aussi. Juvet entend la contestation, il la cherche même parfois. Il parle technique, respiration, diction, gestes, mise en scène. Mais il ramène constamment ses jeunes disciples à leurs émotions, à leurs sensations. Il leur enjoint régulièrement de « travailler leur sentiment ». Assis à sa table de travail, il fume énormément, de la main gauche, écrasant le filtre de ses blondes dans le tiroir de la table. Sa main droite, elle, est plongée dans la poche de sa veste pour camoufler l'eczéma récurrent dont il souffre. À ses côtés, penchée sur son bloc sténo, Charlotte note, note et note encore. Après le cours, elle et Juvet repartent ensemble à pied pour l'Athénée, s'arrêtant souvent en chemin pour déjeuner. Là, le patron questionne son assistante : « Crois-tu que j'ai été assez clair ? Crois-tu qu'il ou elle a compris qu'Elvire, Don Juan, Alceste... ? » Puis, dans le petit bureau de l'Athénée qu'elle partage avec Jeanne Mathieu, entre deux tâches de secrétariat classique – courrier, rendez-vous... –,

Charlotte retranscrit au propre le phrasé si particulier de Juvet, la façon dont, à travers ses inspirations et ses emportements, il a enrichi et guidé ses élèves.

Entre Juvet et Charlotte, une relation faite d'attentions et d'affection va se nouer. Leur correspondance regorge d'exemples. Ainsi, cette lettre du 9 janvier 1939. Juvet est alors en train de tourner, dans le sud de la France, *La Fin du jour*, de Julien Duvivier. Il subit une nouvelle attaque d'eczéma. Cette fois, ce sont ses yeux qui sont touchés. Charlotte, de Paris, appelle son médecin, le docteur Ferrand, prend en sténo ses recommandations et les transmet au patron : « D'après ce qu'il a pu juger de l'évolution de cette chose, il pense que si vous n'avez rien appliqué d'autre que ce qui était décidé, ça vient d'origine interne. Il faudrait donc que vous puissiez obtenir qu'on tourne quelques scènes sans vous afin de vous astreindre pendant quatre ou cinq jours au traitement suivant :

1) alimentation strictement végétarienne et fruitarienne (légumes cuits à l'eau, ou mieux, crus – pas de vin) ;

2) ne pas sortir du tout, parce que les poussières ou le soleil irritent ; irritent aussi les sunlights, le maquillage ;

3) ne pas prendre de médicaments du tout, ni internes, ni externes ; le docteur Ferrand ajoute qu'il ne faut pas soigner une éruption dans le but de l'enrayer : "il faut que ça sorte" ; alors il ne faut avoir recours qu'à des moyens doux (applications de thé, de tilleul, à l'exclusion de toute autre chose). Pardonnez-moi de prendre la liberté de vous envoyer une espèce d'ordonnance (j'ai sténographié ce que m'a dit le docteur, je suis sûre de ne pas me tromper) mais je voudrais tellement que vous guérissiez vite¹⁴. »

¹- *Populations et société*, octobre 1981.

²- Entretien avec Violaine Gelly, 22 février 2012.

³- Rémi Hess, *Henri Lefebvre et l'aventure du siècle*, Métailié, 1988, p. 27.

⁴- Henri Lefebvre, *La Somme et le Reste*, Bélibaste, 1973, p. 47.

⁵- À chaque échelon gravi au sein du Parti, le militant communiste devait remplir une fiche autobiographique détaillant son passé et donnant des éléments sur son entourage proche. Georges Dudach en remplira trois : le 8 décembre 1935, le 2 juillet 1936 et le 26 mars 1937. Elles sont conservées aux archives gouvernementales, RGASPI, à Moscou.

6- Autobiographie du 8 décembre 1935, citée par Nicole Racine in *Le Maitron. Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*.

7- Le reportage de Marie-Claude Vogel est à lire au musée de la Résistance nationale de Champigny-sur-Marne.

8- Voir Pierre Durand, *Danielle Casanova, l'indomptable*, Messidor, 1990.

9- Voir Mounette Dutilleul, *Mémoires*, non édités mais accessibles sur <http://trcamps.free.fr/Mounette.html>.

10- La victoire de la coalition des gauches aux élections législatives de mai 1936 permet à soixante-douze députés communistes de faire leur entrée à l'Assemblée nationale.

11- Cité in Emmanuel de Chambost, *La Direction du PCF dans la clandestinité*, L'Harmattan, 1997.

12- Devenu en 1946 Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

13- Rapporté par Charlotte Delbo dans le numéro de la revue *NR* de mars 1966.

14- Archives de la BNF, fonds Louis Jouvet.

OceanofPDF.com

Cher Louis Jouvét,

C'est un de ces soirs où le bois murmurait, où les arbres se parlaient comme se parlent les ombres d'Intermezzo, où la vie magique de la nuit faisait crisser l'herbe, s'ébouler les pierres du sentier – pourquoi se mettent-elles à rouler, les pierres, la nuit, quand rien ne les effleure ? – un de ces soirs où se répondent les oiseaux solitaires entre les nappes de silence, c'est en écoutant la nuit que vous m'avez demandé :

« Est-ce que tu as peur ?

— Peur ? Moi ? Non. Pourquoi ?

— Tu n'as pas peur ?

— Non. Pourquoi aurais-je peur ? On a peur d'un danger qu'on pressent ou qu'on voit. Quel danger y a-t-il ?

— Tu n'as jamais peur, la nuit par exemple ? Je ne parle pas d'un danger, je parle de la peur. »

Non, je n'ai pas compris alors de quelle peur vous parliez. J'étais raisonnable et terre à terre. Vous, vous pensiez à Dom Juan, n'est-ce pas ? La peur, non ce n'est pas ce qu'on éprouve en face du danger, c'est plutôt ce qu'on éprouve quand on imagine un danger. La peur lucide, en face du danger réel, ceux dont on dit qu'ils ont du courage la dominent. Mais la peur en face du mystère...

Est-ce que tu as peur ?

Un soir d'août 1939, j'ai pu vous répondre que je n'avais pas peur. La guerre menaçait mais cette menace est si terrible que personne ne veut y croire. Les dangers qu'elle porterait, les épreuves, les peurs, rien de cela n'affleurait à la pensée. La peur qu'on ressent en rêve, quand on rêve qu'on est somnambule, qu'on se voit près de tomber et qu'on n'y peut rien, rien pour empêcher de tomber... J'y ai pensé souvent depuis. Des raisons d'avoir peur, j'en ai rencontré beaucoup, des dangers et des menaces, et des terreurs, et pourtant, je me demande si c'est avoir peur qu'être en face de la mort et ne pas s'en soucier parce que la vie est bien plus terrifiante que la mort [Sp, 9].

OceanofPDF.com

LORSQUE LES BRUITS DES BOTTES ALLEMANDES S'INTENSIFIENT, Georges et Charlotte ne sont sans doute pas surpris. Depuis la guerre d'Espagne, depuis l'invasion de l'Autriche en mars 1938, l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1939, leur inquiétude ne cesse de croître, avec le sentiment que rien ne peut arrêter la machine de mort. Et sûrement pas le « lâche soulagement¹ » qui suit les accords de Munich, que les députés communistes refusent de ratifier à l'Assemblée, entraînant *de facto* la mort du Front populaire. Pour le PCF, la ligne est claire : le succès des coups de force hitlériens n'est dû qu'à la faiblesse des démocraties occidentales. Le 4 octobre, dans *L'Humanité*, le journaliste Gabriel Péri écrit : « Vous avez signé la défaite sur le corps mutilé d'un peuple libre. C'est contre vous que nous gagnerons la bataille de la paix. » Charlotte, elle, est totalement accaparée par la création d'*Ondine*, de Jean Giraudoux, au théâtre de l'Athénée. Voilà près de six mois que Louis Juvet poursuit ce rêve. Mais le magnifique conte de Giraudoux demande beaucoup d'argent, notamment en costumes et en décors, et il engloutit toutes les économies du théâtre. Juvet ne peut pas échouer. Le soir de la première, le 4 mai 1939, il campe un chevalier Hans tout en amour, tout en détresse. En *Ondine*, Madeleine Ozeray – actrice fétiche et maîtresse attitrée du patron – fait sangloter le Tout-Paris. Jean Cocteau s'émerveille. Paul Claudel applaudit : « une pièce débordante de fantaisie et de poésie, merveilleusement mise en scène et délicieusement jouée² ». Pour se remettre de la fatigue et de l'investissement qu'a requis la pièce, Madeleine Ozeray et Louis Juvet partent passer le mois d'août à Vallauris. Charlotte les y rejoint. Le patron a une idée en tête : confronter des personnages de roman et de théâtre. Le Julien Sorel du *Rouge et le noir* de Stendhal, le Sim Tappertit du *Barnaby Rudge* de Dickens face à Arnolphe, Dom Juan ou Hamlet... Pour Charlotte, les personnages de roman s'expliquent et décryptent leurs actions à mesure qu'ils découvrent les mobiles qui les meuvent, alors que les personnages de théâtre agissent et laissent au spectateur le soin de comprendre, par lui-même, leurs motivations. « Les personnages de roman nous disent leurs secrets. Les personnages de théâtre paraissent ne rien cacher mais gardent leurs secrets [Sp, 11]. » Ces échanges avec Juvet, qu'elle retranscrit

fidèlement le soir, de retour dans la chambre du mas qu'il a loué, disparaîtront lors de son arrestation.

Le 23 août 1939, quand elle apprend la signature du pacte de non-agression germano-soviétique, Charlotte rentre à Paris. Elle a besoin de voir Georges. Elle a besoin de comprendre pourquoi, alors que la guerre n'a jamais paru si proche, l'URSS a choisi une neutralité bienveillante envers le régime hitlérien. À Paris, les dégâts du pacte, y compris au sein du Parti, sont incommensurables : militants déboussolés, adhérents qui déchirent leur carte, députés qui quittent le groupe communiste à l'Assemblée nationale. Les plus convaincus tentent de concilier leur fidélité à l'URSS et leurs convictions antifascistes. « On en vient presque aux mains dans les cellules³ », raconte Mounette Dutilleul. Le 25 août, *L'Humanité* publie l'intégralité des clauses publiques du pacte, arguant que ce succès de Staline sert ainsi la cause de la paix. Louis Aragon écrit dans *Ce soir*, le journal communiste dont il est le rédacteur en chef : « Le pacte de non-agression avec l'Allemagne, imposé à Hitler qui n'avait pas d'autre possibilité que de capituler ainsi ou de faire la guerre, c'est le triomphe de cette volonté de paix soviétique. [...] Et qu'on ne vienne pas ici comparer le pacte de non-agression germano-soviétique qui ne suppose aucun abandon de la part de l'URSS aux pactes "d'amitié" qu'ont signés les gouvernements toujours en exercice en France et en Angleterre avec Hitler : ces pactes d'amitié avaient pour base la capitulation de Munich... L'URSS n'a jamais admis et n'admettra jamais de semblables crimes internationaux. Silence à la meute antisoviétique ! Nous sommes au jour de l'effondrement de ses espérances. Nous sommes au jour où l'on devra reconnaître qu'il y a quelque chose de changé dans le monde et que, parce qu'il y a l'URSS, on ne fait pas la guerre comme on veut⁴. » Le lendemain, toute la presse communiste est interdite de parution. *Les Cahiers de la jeunesse*, que dirige Georges, interrompent leur publication.

Totalement inféodé à l'URSS, fervent stalinien, Dudach est désorienté par la nouvelle ligne soviétique. Thorez a beau avoir envoyé deux émissaires à Moscou – Arthur Dallidet et Georges Beaufils –, aucune réponse satisfaisante n'est donnée par l'organe central du Parti. Comme beaucoup d'autres, Georges se convainc que l'URSS a été appelée à

signer le pacte pour des raisons qu'il est alors impossible d'expliquer et que l'on comprendra plus tard. Charlotte, moins militante, est en proie à un débat intérieur plus âpre. Elle envisage même de rompre avec le PC⁵. La priorité, pour elle, est de lutter contre l'Allemagne nazie, pas de pactiser avec elle. On ne sait rien des arguments que Georges emploie pour la convaincre de n'en rien faire... Mais, en 1968, bien des années plus tard, un des poèmes de Delbo laisse filtrer l'état de sa pensée d'alors :

*Comment faisais-tu donc
pour m'expliquer
et pour me convaincre
pour m'expliquer que le crime était justice
que la trahison était fidélité
que le mensonge était vérité
l'idéal réalité
pour m'expliquer qu'il avait raison
Et que triomphe la Révolution⁶.*

Le 3 septembre, la France déclare la guerre à l'Allemagne. Le 16, Georges est mobilisé. Il rejoint le dépôt d'infanterie de Coulommiers. Selon son dossier militaire, il est ensuite dirigé, le 28 septembre, sur l'école des officiers de réserve de Laval et rattaché au régiment d'infanterie qui y est stationné. L'avant-veille, le Parti communiste français avait été dissous par le gouvernement Daladier.

*

À ce stade de notre enquête s'ouvre un nouveau « trou noir ». *Le Maitron*, dictionnaire de référence des biographies du mouvement ouvrier, indique que Georges avait fait le stage des aspirants de l'école de l'air de Versailles. Que ses opinions politiques, sur la base d'un rapport de police, l'avaient fait chasser de l'école et envoyer en Afrique du Nord, à Ouargla, dans une unité disciplinaire. Une information reprise dans un

livre sur les résistants communistes⁷, mais sans qu'aucune source soit citée. Claudine Riera-Collet, l'amie et l'ayant droit de Delbo, croit se souvenir que cette dernière a pu faire allusion à cette détention, bien qu'on n'en trouve trace ni dans ses archives personnelles, ni dans son œuvre.

Une rapide recherche ne donne pas de résultat. Les unités disciplinaires, dites également « bat' d'Af ' » – pour bataillons d'Afrique –, étaient réservées à ceux qui avaient souffert d'une condamnation civile ou pénale à de la prison ferme. Cela n'a jamais été le cas de Georges Dudach. Par ailleurs, dans toute la liste des unités disciplinaires d'Afrique du Nord, aucune n'a jamais stationné à Ouargla.

Nous contactons donc *Le Maitron* afin d'avoir accès à ses archives. Claude Pennetier, son directeur actuel, nous les ouvre. Dans le dossier Dudach, réalisé par l'historienne Nicole Racine, spécialiste réputée des intellectuels, la seule indication de source concernant l'engagement militaire de Dudach est « secrétariat d'État aux Anciens Combattants ». Nous cherchons à rencontrer Nicole Racine pour affiner notre recherche, mais on nous fait dire qu'elle est souffrante et qu'il serait plus judicieux d'attendre un mois. Pendant ce mois, nous envoyons une série de courriels pour retrouver le dossier militaire de Georges. Finalement, nous retrouvons aux archives de la Seine son état signalétique. Un feuillet parfaitement standard, avec ses dates d'incorporation à Coulommiers puis à l'école des EOR de Laval. Et, au crayon noir : « Décédé le 23 mai 1942, classé ». Aucune référence à un quelconque bataillon disciplinaire. Nous reprenons contact avec l'équipe du *Maitron*, qui nous apprend que Nicole Racine vient de mourir... Nous nous tournons alors vers le ministère des Anciens Combattants. Ses archives se trouvent à Caen. Là, le dossier Dudach est un peu plus fourni. Cette fois, les suites données à son statut militaire *post mortem*, notamment sa nomination à titre posthume au grade de capitaine pour « services rendus dans la résistance intérieure française », sont notées. Cependant, aucun lien, même ténu, n'apparaît avec une éventuelle déportation outre-mer. Il en va de même avec le dossier du bureau Résistance du Service historique de la défense à Vincennes.

Quelle leçon tirer de cette recherche infructueuse ? Faut-il en déduire que, plus de soixante-dix ans après les faits, les archives officielles françaises continuent de cacher des informations relatives à des militants communistes disparus depuis longtemps ? Ou s'agit-il d'une erreur malencontreuse, reprise ici et là et diffusée sans vérification ? En tout état de cause, aucune preuve ne semble subsister de la « drôle de guerre » de Georges Dudach.

*

Le départ de Georges conduit Charlotte à déménager. Elle quitte l'appartement du couple dans le XIII^e arrondissement pour une petite chambre au 19, rue Cujas, dans le V^e. À deux pas du Luxembourg, où elle aime marcher, et tout près de ce boulevard Saint-Michel qui vit naître leur amour. À l'Athénée, elle a repris sa charge. Mais, tous les hommes étant mobilisés, la troupe se retrouve exclusivement féminine, à l'exception de Louis Juvet, de deux machinistes et de trois électriciens âgés. Sont donc reportées *sine die* toutes les mises en scène prévues, comme *L'Annonce faite à Marie* de Claudel ou *La Tempête* de Shakespeare. Les temps sont durs. Y compris pour Charlotte, qui doit demander une augmentation au patron : « Vous êtes si fatigué en ce moment-ci que je n'ose pas du tout aborder une question "sordide" qui pourtant... Je voudrais seulement vous dire que mes "revenus" ne sont plus en harmonie avec le coût de la vie, l'indice des prix et les cours des halles, que depuis deux ans mon salaire n'a pas été augmenté mais que la "VIE" a "renchéri" de 40 % en général, mon loyer de 1 000 F en particulier, tandis que je touche chaque mois 100 F en moins à cause des assurances sociales et de la taxe Paul Reynaud. D'où un affreux décalage. Alors j'ai beau me restreindre et me creuser la tête – et l'estomac – je ne peux plus y arriver. Si je vous embête tout de suite, remettez l'examen de la chose, pas trop s'il vous plaît parce que la fin du mois approche et je me fais vraiment beaucoup de bile. Je me demande si je n'aurais pas dû attendre de pouvoir vous en parler au lieu de vous écrire, je vous en prie, ne le prenez pas mal⁸. »

Au Conservatoire, les cours continuent et Charlotte garde sa place d'assistante. Juvet n'a pas le moral. Il tourne en rond et sa secrétaire, comme les autres, subit sa mauvaise humeur que rien n'altère. Sa troupe de théâtre est détruite et ses films, comme *Les Bas-fonds* ou *Hôtel du Nord*, sont retirés de l'affiche par la censure : « déprimants, morbides, immoraux, fâcheux pour la jeunesse ». Il charge Charlotte de contacter l'Association française d'action artistique (AFAA) pour solliciter le soutien d'une tournée subventionnée en Europe avec les valeurs sûres de son répertoire que sont Molière, Giraudoux ou Jules Romains. L'AFAA ne dit pas non sur le principe mais lui propose de reporter son projet. L'hiver est glacial et le front militaire inactif. Charlotte, à sa place de militante, continue de participer aux actions, désormais clandestines, de l'UJFF, notamment la diffusion de tracts condamnant cette « guerre impérialiste ». Mais, en l'absence de Georges, elle n'est toujours pas à l'aise avec les directives du Parti. Thorez a déserté de son régiment et a été exfiltré vers Moscou. Charlotte, elle, est scandalisée d'apprendre, par des camarades des JC, que des négociations en sous-main avaient eu lieu avec les Allemands pour, par exemple, la réparation de *L'Humanité* ou la gestion de certaines mairies⁹.

Comme des centaines de milliers d'autres, l'exode, en juin 1940, jette la jeune femme sur les routes en compagnie de ses parents, de sa sœur Odette et de son jeune frère Daniel, âgés respectivement de vingt-deux et quatorze ans. Dans la voiture familiale, les Delbo atteignent sans peine Châteaurenard, dans le Loiret. Charlotte est inquiète mais sans plus. « Pour nous, c'est un peu comme si nous allions construire un pont ou un barrage quelque part », écrit-elle à Louis Juvet, rappelant ses années d'enfance qui lui ont donné « l'habitude du trimard et des déambulations¹⁰ ». Mais, dès le lendemain, les choses changent. Sur la route de Gien, les colonnes de civils sont bombardées. Partagée entre la peur et la curiosité, la jeune femme chemine à pied, suivant la voiture qui avance au pas. Et pense à Georges. « J'ai marché des heures entre les véhicules, en compagnie de jeunes soldats qui cherchaient de l'essence. Je les regardais tous comme si je cherchais quelqu'un, je les connaissais tous sans en voir aucun¹¹. »

Devant Gien bombardé, impossible de passer la Loire. Les Delbo tentent une échappée par la Nièvre mais se heurtent très vite aux colonnes allemandes. Résignés, après deux jours de voyage, ils décident de rentrer à Vigneux. Charlotte y retrouve sa chambre d'enfant. Dans sa lettre à Louis Juvet transparaissent sa détresse et tout son attachement pour lui : « Je n'ai pu encore aller à Paris. Les trains ne fonctionnent pas, la poste non plus, mais je ne peux plus attendre de vous écrire. Il me semble qu'il y a si longtemps que je vous ai quitté, dans la nuit du brouillard noir. En même temps, je pense que si j'allais à l'Athénée, j'irais à 2 heures et un moment après, je vous entendrais monter et fermer la porte au fond de votre bureau ; je ferais claquer le commutateur et vous entreriez, comme d'habitude, comme hier, comme tous les jours, en jetant votre chapeau sur le fauteuil. Cher monsieur Juvet, donnez-moi dès que ce sera possible de vos nouvelles et de Madeleine. Ce qui reste c'est que, quel que soit Paris, vous y serez toujours Hans, et Madeleine, Ondine. Je vous embrasse affectueusement, je voudrais tellement vous voir. »

Le 12 juillet, toujours sans nouvelles du patron, elle lui écrit : « Enfin je me suis décidée à aller à Paris. Pour voir. Les militaires sont si voyants que les pèlerins peu nombreux deviennent invisibles. Au bout d'un moment, on se dit : vraiment il n'y a personne à Paris ; c'est un lundi de Pentecôte. Et ceux que l'on retrouve vous disent : ça se repeuple, vous auriez vu il y a huit jours ! La cour de l'Athénée est vide, chaude et sonore. Les Mahé¹², pris d'affolement au dernier moment, sont partis à pied, direction la Bretagne, bouclant tout sans qu'on sache où sont les clés, laissant leur canari qui gît mort dans sa cage. Les journaux annoncent la réouverture des théâtres. Qu'allez-vous faire ? J'ai peur que vous ayez été très affecté par tous les événements. Essayez de vous reposer, de faire comme si vous passiez des vacances. Avez-vous des amis autour de vous ? Moi, je m'ennuie beaucoup. La principale distraction, c'est le ravitaillement. Ce n'est pas très divertissant mais pour passer le temps, ça passe le temps ! À bientôt cher monsieur Juvet. Je vous embrasse. »

Pendant ce temps, Juvet et Ozeray ont commencé leur exode à Paillet, dans la banlieue de Bordeaux, puis ils ont quitté la Gironde pour Aix-en-

Provence. De là, le patron expédie deux lettres : l'une à Jean Giraudoux, devenu président du Conseil supérieur de l'information, à Vichy ; l'autre à Charlotte, pour lui demander ce que devient l'Athénée. Elle lui répond le 22 : « Cher monsieur Jouvét. J'ai reçu seulement hier votre lettre du 10. J'étais si impatiente de la recevoir. Comme je vous envie d'être à Aix. Paris me semble de moins en moins respirable. Les Mahé ont fini par revenir (de Bretagne, où ils sont allés en passant par la Creuse !) et font le ménage en grand. Tout en gardant l'espoir que l'Athénée reprenne le travail à la prochaine saison, j'ai commencé à chercher quelque provisoire source de revenus, sans succès. Rien ne s'achète, rien ne se vend, rien ne se fabrique encore. C'est à vous donner envie de repartir en exode. Que serait-ce si je ne parlais pas allemand ! Par contre mon père a du pain sur la planche : avec tous ces ponts, c'est vraiment le métier de l'heure ! L'Athénée sent le renfermé mais il va bien. Je m'y arrête un moment pour vous y écrire et c'est déjà comme si j'y étais restée. Affectueusement, votre Charlotte. »

Huit jours plus tard, elle lui raconte une saynète familiale : « Les parents vont bien ; papa part après-demain reconstruire le pont de Sully avec Fiston Un¹³ ; Fiston Deux va prochainement entrer en apprentissage, et si je ne craignais pas de vous ennuyer je vous raconterais comment nous avons "joué Molière" l'autre soir en famille, parce que Fiston Un est amoureux, qu'il devient invisible à la maison, parce que le Père Pantalon a voulu faire de l'autorité, et comme il n'en a pas l'habitude il était près de perdre la partie, d'autant que tout s'en mêlait, sœurs, Fiston Deux, chiens, et que pour rétablir la situation maman a eu un coup de génie : elle a actionné le jet d'eau, mettant tout le monde en fuite. Et ceci se passait à minuit, sur la terrasse, par clair de lune, dans un tohu-bohu indescriptible, des rires à s'en briser les côtes, ajouté à cela que le Père Pantalon était en queue de chemise, une savate à la main en sceptre de l'autorité paternelle. On en rit encore, mais comme dit maman : on voudrait le refaire qu'on ne pourrait pas, c'est pour cela que ce n'était pas du théâtre¹⁴. »

En septembre 1940, Charlotte retrouve Georges, enfin démobilisé. Rien n'a éteint l'ardeur militante de son mari. Et surtout pas la clandestinité, à laquelle l'interdiction du Parti condamne les militants. À

la différence des autres groupements de résistance, issus le plus souvent d'initiatives locales, le PCF active ses responsables à tous les niveaux de l'appareil, y compris dans les instances spécialisées (jeunes, femmes, étudiants, universitaires, médecins, paysans...), jetant les bases d'une résistance civile qui entrera progressivement en fonction parallèlement à sa branche armée, bien plus connue, les Francs-tireurs et partisans. C'est ainsi que Pierre Villon¹⁵, responsable du secteur édition du Parti, approche le philosophe Georges Politzer, à la tête des intellectuels avec Danielle Casanova, puis le scientifique Jacques Solomon, pour imaginer une façon de regrouper des « patriotes », communistes ou non, à l'université. L'idée d'une lettre voit le jour, puis très vite celle d'un journal illégal. Politzer rallie son camarade Jacques Decour, professeur d'allemand et rédacteur en chef de la revue *La Commune*¹⁶. Villon, lui, se rapproche de Dudach, dont il a pu mesurer l'efficacité à la tête des *Cahiers de la jeunesse*, et en fait son bras droit à la tête de l'appareil technique. En novembre 1940 paraît le premier numéro de la revue *L'Université libre*, un simple feuillet ronéotypé dont l'éditorial est signé Politzer : « L'Université reprend conscience d'elle-même, de sa force, de son rôle historique dans la Nation. Dans les heures tragiques que nous vivons, l'Université a retrouvé son unité, la claire compréhension de sa mission de progrès dans la liberté. [...] Au travers de tous ces événements, l'Université s'est ressaisie, elle s'est forgé une unanimité de pensée et de volonté comme jamais dans son histoire pourtant glorieuse. Au pays de Descartes¹⁷, la raison restera victorieuse. » Au verso, une lettre ouverte aux écrivains français qui, en octobre, ont accepté de répondre à l'invitation de Goebbels et se sont rendus à Weimar : Robert Brasillach, Ramon Fernandez, Jacques Chardonne, André Fraigneau, Marcel Jouhandeau, Pierre Drieu La Rochelle, Abel Bonnard. « Honneur, fidélité, patrie : pourquoi faire sonner à vos oreilles des mots dont le sens vous échappe ? [...] Vous saviez que la plus grande honte d'un écrivain, c'est de participer à l'assassinat de la culture nationale dont il devrait être le défenseur. Vous ne l'ignoriez pas et pourtant vous êtes partis, car vous ne vous souciez ni de la France, ni de la culture. Vous avez renoncé au beau titre d'écrivain français, à ce titre lourd d'honneur, de responsabilités, de dangers. Vous avez mieux aimé vous attacher comme

un esclave au char de l'ennemi plutôt que de mener la lutte glorieuse contre la barbarie¹⁸. »

L'Université libre est bientôt suivie d'une petite sœur, *La Pensée libre*, qui vise les milieux intellectuels et littéraires. La même équipe coordonne les deux revues : Politzer, Solomon et Decour pour le rédactionnel et les sommaires, Villon et Dudach pour l'assistance technique¹⁹. *La Pensée libre* n'a rien à voir avec les autres revues résistantes, souvent mal tapées, mal ronéotypées, sur du papier trop fin. Héritière clandestine de *La Pensée*, revue du rationalisme moderne lancée en 1939, elle voit son premier numéro sortir des presses clandestines du Parti en février 1941. En des temps de disette absolue, la revue compte quatre-vingt-seize pages. C'est la première publication clandestine de cette ampleur : plus de mille cinq cents exemplaires sont tirés. Sa taille et son poids fragilisent d'ailleurs sa distribution et aggravent les risques que courent ceux qui la diffusent. Georges Politzer y signe, en première page, l'engagement de tous : « Aujourd'hui, littérature légale signifie littérature de trahison. »

Dans l'optique du deuxième numéro, d'autres personnalités du monde littéraire sont approchées. L'illustrateur et écrivain Jean Bruller (qui signera sous le nom de Vercors) promet une nouvelle : un soldat allemand loge chez un Français dont la fille refuse de lui adresser la parole. Ce sera *Le Silence de la mer*²⁰. On décide également d'approcher Louis Aragon. Depuis sa démobilisation, le poète et fidèle soutien du PC est réfugié avec sa femme, Elsa Triolet, en zone sud, chez leur ami Pierre Seghers. Il a perdu tout contact avec la direction du Parti. Or, sans lui, aucune action intellectuelle d'envergure ne saurait être montée. Georges est donc chargé de se rendre en zone sud pour le convaincre. Dans les premières semaines de 1941, il se rend en train jusqu'à Loches, franchit à pied la ligne de démarcation entre la zone occupée et la zone libre, puis retrouve Pierre Seghers à Villeneuve-lès-Avignon. Celui-ci le met sur la trace du couple Aragon, désormais installé à Nice. Georges, qui se fait appeler André, convainc Louis et Elsa de rejoindre Paris. Il leur servira de passeur à travers les embûches de la ligne de démarcation. Entre janvier et novembre 1941, ils feront trois fois l'aller-retour ensemble : en

janvier – ou février ? Aragon ne se souvient plus –, en juillet et en septembre.

C'est au cours du voyage du mois de juillet que leur périple manque de tourner mal. Le couple Aragon a rejoint Georges à Loches. Ils ont flâné toute la journée, jouant à reconnaître ceux qui, comme eux, déambulent dans la ville en attendant la nuit pour pouvoir franchir la ligne. Au crépuscule, ils gagnent à pied un petit village, traversent des jardins, une prairie, des vignes. Voici le poteau : la ligne est franchie. Ils sont désormais en zone occupée. Georges frappe aux volets de son contact ; il le connaît bien, car il s'arrête systématiquement là. Somnolent mais accueillant, le paysan leur ouvre une grange où sont installés un vaste lit sans draps et des bottes de paille au milieu de quelques poules et de nombreux poussins. Le lendemain, gavés de beurre, de lait et de pain blanc, tous trois reprennent la route pour attraper un autobus. C'est là qu'une patrouille allemande s'approche. « Papiers ? » Évidemment, aucun d'entre eux n'en porte sur lui. Aragon, Triolet et Dudach sont emmenés dans une petite pièce grillagée et insalubre dans un vieux manoir. Là patientent une trentaine de personnes, arrêtées comme eux. « J'ai peur, dit Elsa à Georges. — Vous n'avez pas peur. Vous êtes inquiète, c'est tout », la rassure-t-il. Pendant trois jours, ils restent enfermés. Passant le soir du 14 juillet à chanter de vieux airs populaires. Et le lendemain, sans qu'aucune explication leur soit donnée, ils sont libérés. « Vous voyez qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter », dit Georges à Elsa en guise de conclusion.

*

Entre ces trois-là s'installe une forme d'amitié – dont on peut imaginer combien elle fut teintée d'admiration de la part de Georges. Chacun dans un livre différent²¹, Elsa Triolet et Louis Aragon ont rendu hommage à Georges après la guerre, ce qui tranche singulièrement avec le silence des autorités communistes. Alors que le « parti des 75 000 fusillés » glorifie ses martyrs, on ne trouve rien sur Dudach. Sans doute parce qu'il était l'homme de l'ombre par excellence. Ni militant de base comme Guy

Môquet, ni figure emblématique comme Missak Manouchian, ni leader charismatique comme Danielle Casanova, ni intellectuel comme Georges Politzer... Un simple rouage, essentiel mais anonyme, de cette vaste armée souterraine. Sauf pour ces deux écrivains, qui racontent avec émotion l'incroyable courage de ce jeune homme, sa fausse désinvolture et son humour. « Combien de fois, écrit Triolet, ai-je pensé à lui et à sa merveilleuse confiance ? » Aragon, lui, au-delà de la personne de Georges, dédie l'un des poèmes de son recueil *En étrange pays dans mon pays lui-même* à ceux de ses amis qui ont été fusillés, ensemble ou à quelques jours d'intervalle : Georges Dudach, Georges Politzer, Jacques Decour. « Pour mes amis morts en mai / Et pour eux seuls désormais / Que mes rimes aient le charme / Qu'ont les larmes sur les armes [...] / Rallumez la lumière éteinte / Que les verres vides tintent / Je chante toujours parmi / Les morts en mai mes amis²². »

*

Louis Aragon donne son accord pour participer à l'aventure de *La Pensée libre*. Mais à une condition : que la ligne rédactionnelle de la revue soit plus littéraire que politique, sous-entendu qu'elle soit ouverte à des écrivains non communistes. Dans ce dessein, il exige qu'elle soit confiée à Jacques Decour et à Jean Paulhan, patron de la prestigieuse *NRF*. Paulhan a déjà collaboré avec la Résistance et participé au journal du réseau du musée de l'Homme. Il est, par ailleurs, en contact avec la quasi-totalité des grands écrivains du pays, sur lesquels il a un authentique ascendant. Et Dieu sait s'il en faut, tant, comme l'écrit Jean Guéhenno dans son *Journal*, « notre république des lettres n'est décidément pas trop riche en caractères²³ ». En décembre 1941 se tient la première réunion constitutive des futures *Lettres françaises*. Au sommaire, une reprise des textes du numéro deux de *La Pensée libre* et des inédits. C'est Georges qui est chargé de rassembler les textes manuscrits puis de les remettre à Pierre Villon pour impression. Le rendez-vous est fixé trois mois plus tard, début mars 1942.

¹- Après les accords de Munich, qui autorisent le Reich hitlérien à dépecer la Tchécoslovaquie, seule démocratie de la région, malgré les engagements de la France, Léon Blum se dit « partagé

entre un lâche soulagement et la honte ». Winston Churchill, lui, commentera : « Ils avaient le choix entre le déshonneur et la guerre. Ils ont eu le déshonneur et ils auront la guerre. »

[2-](#) Cité in Jean-Marc Loubier, *Louis Juvet*, Ramsay, 1986.

[3-](#) Mounette Dutilleul, *Mémoires*, *op. cit.*

[4-](#) *Ce Soir*, 25 août 1939.

[5-](#) Lettre écrite à Philippe Robrieux, historien spécialiste du PCF, à l'occasion de la parution de son livre *Histoire intérieure du Parti communiste*, datée d'avril 1981, archives Charlotte Delbo © Claudine Riera-Collet (désormais abrégées en ACD).

[6-](#) Inédit, ACD.

[7-](#) Antoine Porcu, *Héroïques. Ils étaient communistes*, Hachette, 2003.

[8-](#) Archives de la BNF, fonds Louis Juvet.

[9-](#) Lettre à Philippe Robrieux, *op. cit.*

[10-](#) Lettre à Louis Juvet, 2 juillet 1940.

[11-](#) *Ibid.*

[12-](#) Les concierges de l'Athénée.

[13-](#) Son frère André, « Fiston Deux » étant son frère Daniel.

[14-](#) Lettre du 29 juillet 1940, archives de la BNF, fonds Louis Juvet.

[15-](#) De son vrai nom Roger Ginsburger (1901-1980), il était le compagnon de Marie-Claude Vaillant-Couturier.

[16-](#) De son vrai nom Jacques Decourdemanche (1910-1942). Il enseignait au lycée Rollin, qui prendra son nom à la Libération.

[17-](#) Pour Georges Politzer, le philosophe du ^{xvii}e siècle a imposé la rationalité entre la religion et l'idéalisme.

[18-](#) Sur le voyage des écrivains collaborationnistes, lire François Dufay, *Le Voyage d'automne*, Plon, 2000.

[19-](#) Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Fayard, 1999.

[20-](#) Vercors terminera son texte trop tard pour qu'il puisse être publié dans *La Pensée libre*. En 1942, il cofondera, avec Pierre de Lescure, les Éditions de Minuit, dont *Le Silence de la mer* sera le premier texte publié.

[21-](#) *L'Homme communiste*, d'Aragon, paraîtra chez Gallimard en 1946. *Ce n'était qu'un passage de ligne*, d'Elsa Triolet, nouvelle restée longtemps inédite, sera publiée en 2002 par la Société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet.

[22-](#) *La Diane française*, suivie de *En étrange pays dans mon pays lui-même*, Seghers, rééd. 2006.

[23-](#) Jean Guéhenno, *Journal des années noires (1940-1944)*, Gallimard, 1947.

ALORS QUE GEORGES AFFRONTÉ LA CLANDESTINITÉ, Charlotte est accaparée par Louis Jouvet. Il est rentré d'exode en septembre 1940, les Allemands ayant menacé de nommer un administrateur à l'Athénée. En outre, les cours au Conservatoire vont reprendre et il est contraint d'être à son poste. Sans entrain, il retrouve la capitale et rouvre son théâtre en octobre. La liste noire d'Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne en France, a mis à l'index plus de mille deux cents romans et pièces du répertoire dont les auteurs sont juifs, anglais, antiallemands ou communistes. Les directeurs de théâtre juifs, comme Henri Bernstein, ou proches de la gauche, comme Édouard Bourdet, sont écartés. Le vent du boulet commence à siffler au-dessus de la tête de Jouvet. À deux reprises, il s'oppose aux autorités allemandes. Il refuse la proposition d'Otto Abetz de monter *La Petite Catherine de Heilbronn* de l'Allemand Heinrich von Kleist. « Cela fait très longtemps que j'ai envie de monter cette pièce, explique-t-il. Et je le ferai. Quand vous serez partis... » Puis il décline l'offre de l'occupant d'être nommé administrateur de la Comédie-Française.

Bousculé, malmené, il songe qu'il est plus que temps de renouer avec son projet de tournée. Dans un premier temps, il pense partir en zone libre avec *L'École des femmes*, qu'il est en train de répéter. Orléans, Tours, Angers, Nantes... Mais les théâtres de ces villes ne sont pas tous disponibles. Chargée des démarches auprès de l'occupant, Charlotte comprend en outre que chaque *Kommandantur* locale est libre d'accepter ou de refuser le passage de la troupe. Réunir tous les laissez-passer nécessaires se révèle vite impossible. Paradoxalement, il est plus simple d'envisager une tournée à l'étranger. Avec l'aide de l'AFAA¹, Jouvet monte un projet en Suisse. Un producteur de cinéma se propose de financer Max Ophuls, qui souhaite filmer *L'École des femmes* telle que la troupe de l'Athénée projette de la créer. Les recettes du film devraient, ensuite, financer une tournée théâtrale du même texte. Parallèlement, Jouvet continue de nourrir le désir de partir beaucoup plus loin et charge le producteur de tournée Marcel Karsenty de lui préparer, discrètement, une tournée en Amérique latine.

Le 6 décembre, le contrat avec la Suisse est signé. Il prévoit que le film sera tourné du 6 au 31 janvier. Le 7 décembre, Charlotte s'assoit pour la dernière fois aux côtés du patron dans la salle du Conservatoire. Il étudie la fin de *On ne badine pas avec l'amour*, de Musset. Au bout d'un moment, il se lève, salue, craque une allumette, embrase le bout de sa cigarette et, accompagné de Charlotte, quitte les lieux. Il a obtenu un congé exceptionnel de trois mois pour sa tournée. Il ne reviendra jamais rue de Madrid.

Dans l'urgence, Charlotte est désignée pour faire les démarches auprès des autorités allemandes afin d'obtenir les *Ausweise* nécessaires. Grâce à l'entregent de Juvet, elle prend contact avec Fernand de Brinon, ambassadeur français auprès de l'Allemagne en zone occupée, qui la guide dans les arcanes de l'administration allemande². Il faut passer par deux services différents, l'un pour le matériel et les décors, l'autre pour les acteurs. Elle se heurte, de bureau en bureau, à des ordres et des contrordres. Elle attend des heures avant de pouvoir décrocher le premier laissez-passer. Le 29 décembre, elle se rend à l'hôtel Majestic, siège de la Propagandastaffel, pour obtenir le suivant. Elle est secondée dans ses démarches par un jeune homme, un interprète alsacien passionné de théâtre et de Louis Juvet. Grâce à lui, elle obtient le fameux *Ausweis* collectif où figurent les noms de tous les comédiens, machinistes, habilleuses, régisseurs, administrateurs de la troupe³. Le départ est fixé au 2 janvier.

Pour Charlotte et Georges, c'est sans doute, et de nouveau, un arrachement. Georges vient de rentrer après une absence de un an. Charlotte part pour une durée indéterminée. En ces temps de guerre et d'action clandestine, tout peut arriver. Mais il y a l'argent : le contrat prévoit un salaire de 2 000 francs suisses et un défraiement quotidien de 20 francs. Un élément qui pèse lourd dans leur décision. Les Delbo-Dudach ont besoin de ce salaire pour vivre, car le Parti n'est pas généreux avec ses permanents. Tout est compté. Chichement. On peut même imaginer que Georges lui-même, souvent absent, a insisté pour que sa femme parte. Qu'elle soit en sécurité. Et puis Louis Juvet a dû faire pression sur sa secrétaire pour qu'elle l'accompagne, Jeanne Mathieu restant à Paris. Quoi qu'il en soit, le 2 janvier au soir, à 21 h 40, le train

pour Genève s'ébranle, avec à son bord vingt-cinq personnes de la troupe et quarante mètres cubes de matériel⁴.

À 14 heures le lendemain, tout le monde débarque en gare de Genève. En attendant la correspondance pour Bâle, un déjeuner est offert par les producteurs suisses. Hors-d'œuvre à volonté (avec de la mayonnaise ! s'extasie Charlotte), charcuterie, côtes de mouton grillées, glace et vrai café avec du vrai sucre. Pour des Parisiens habitués aux rationnements, aux *ersatz* et au saccharose, c'est un véritable festin. Et à leur arrivée à Bâle, ils ont droit à des réjouissances identiques. Dans son journal de tournée, Charlotte note : « Surprise de trouver une ville éclairée, des réclames lumineuses, des cigarettes Turmac, du dentifrice Bioxine... On avait oublié. Froid intense. Neige. Après l'obscurcissement à 10 heures du soir, effet extraordinaire du clair de lune sur la ville, la neige, le Rhin. »

Dès le lendemain, cependant, l'enthousiasme faiblit. Le scénario du film n'est pas achevé, les techniciens ne sont pas arrivés de Paris, les décors ne peuvent donc être montés... Juvet décide de tenir les répétitions dans le grand théâtre de Genève. Le 16 janvier, les premiers plans sont tournés, mais le 24 chacun se rend compte qu'aucune scène valable n'est en boîte. Il est vrai que Louis Juvet, qui a découvert que Madeleine Ozeray entretenait une liaison avec Max Ophüls, n'y met pas du sien. Les producteurs décident donc de renoncer au film et de tout miser sur la tournée pour compenser les pertes financières. Lausanne, Neuchâtel, Montreux, Zurich, Fribourg, Berne : partout, *L'École des femmes* triomphe. Les spectateurs, debout, crient : « Vive la France ! », des files d'attente se dressent à la sortie des théâtres et Juvet signe des autographes sur des bouts de papier. Charlotte est avec lui à chaque instant. Mi-février, elle l'accompagne, avec Madeleine, à Martigny, dans le Valais, pour une conférence : « Dans le public dominant les élèves des lycées et des collèges religieux des alentours qui sont venus avec leurs professeurs, des prêtres et des religieuses en cornette. L'attention et l'intelligence de ce public étonnent dans ce pays qui semble si reculé. » Le soir même, raclette et vins de Neuchâtel. Partout, la neige. Louis Juvet offre à Charlotte une toque de fourrure. Le lendemain, le retour à

la gare se fait en traîneau, des dizaines de personnes en cortège applaudissent.

Le 20 février 1941, la troupe retrouve la France à Lyon et commence une vaste tournée en zone libre. Juvet s'interroge sur la suite. Il est hors de question qu'il reste dans le Sud. Et puisque à Paris son avenir est compromis, il lui faut trouver le moyen de partir beaucoup plus loin. Le temps presse : s'il revient en zone occupée, à l'échéance des *Ausweise* il risque de ne plus pouvoir repartir. Le 22, il renvoie donc Charlotte à Paris pour négocier avec les autorités allemandes une éventuelle prolongation des *Ausweise*, qui doivent expirer au 31 mars. La jeune femme est ravie de retrouver Georges pour quelques jours. Elle a également très envie de voir sa mère. Son père, Charles, est mort le 30 janvier. Bloquée en Suisse, Charlotte n'a pu se rendre aux obsèques. Elle retrouve donc sa famille avec émotion. Mais, pour ce qui est des laissez-passer, elle se heurte à un refus définitif de l'administration allemande. Elle finit donc par rejoindre la troupe à Perpignan. Entre-temps, Juvet et Karsenty se sont démenés auprès des autorités françaises pour arracher l'autorisation nécessaire à leur départ en Amérique latine. Le gouvernement de Vichy accède à leur demande. La tournée absorbe quatre-vingts pour cent du budget de l'AFAA, mais tous les papiers sont en règle. À un journaliste du *Figaro* qui lui demande : « Est-ce une tournée officielle ? », Juvet répond : « Naturellement. Sinon rien n'aurait été possible⁵. »

Les dates sont fixées, annonce-t-il à Charlotte, chargée de l'intendance générale : départ le 27 mai de Lyon puis embarquement le 26 juin à Lisbonne. Quarante-huit représentations d'une série de pièces sont prévues : trente à Buenos Aires, trois à Montevideo, cinq à São Paulo et dix à Rio. En attendant le départ, le patron a accepté une nouvelle tournée en Suisse afin de présenter *Knock* et de ramasser les fonds nécessaires pour compléter les subventions de l'AFAA et du ministère des Affaires étrangères. La tournée est, une fois encore, triomphale. Mais Charlotte a le cœur lourd. L'idée de quitter Georges pour une nouvelle durée indéterminée la mine. Juvet a beau tenter de la convaincre qu'ils reviendront à l'automne, elle n'y croit guère. Qui peut dire quels seront les transports et les mers sûrs à l'automne ? Qui dit que les autorités allemandes les laisseront rentrer sur le sol français ? C'est décidé, elle ne

partira pas. L'avant-veille du départ, elle l'annonce à Jouvét : elle assurera son travail jusqu'au bout mais ne le suivra pas en Amérique latine. Le lendemain, afin que tout soit validé par la douane avant que la troupe ne quitte le sol français, elle tape l'intégralité de l'inventaire de ce qui vient d'arriver de Paris. Il lui faut la journée entière pour en venir à bout : dix tonnes de décors, trente-quatre paniers comprenant trois cent quatre-vingt-quinze costumes (à elle seule, la robe d'infante de Madeleine Ozeray a nécessité quinze mètres de velours noir !), deux paniers de chaussures, quatre paniers de chapeaux, deux paniers de maquillage, deux paniers de perruques, cent trente-huit cantines pour les archives et les bagages des acteurs... En tout, pour vingt-sept personnes, trois cent soixante-dix-neuf mètres cubes et un poids total de trente-quatre tonnes. Alors qu'elle s'accorde une pause, Charlotte voit s'avancer vers elle Xavier Boussat, le comptable de la compagnie, et Marcel Karsenty, le grand manitou de l'organisation. Ambassadeurs d'un Jouvét contrarié, ils tentent de la convaincre de partir. Quel est celui dont les arguments l'emportent ? Mystère. En tout état de cause, Charlotte, le soir même, annonce au patron qu'elle se joint à la tournée.

C'est un long voyage qui commence alors. Après Toulouse et Pau, l'équipe atteint Madrid. « La traversée de l'Espagne est pénible et triste, écrit Charlotte dans le journal de tournée, à travers les paysages désolés du nord de l'Espagne où l'on voit jusqu'à la tombée du jour des contrées d'une pauvreté qui serre le cœur. Le voyage est fatigant, car nous n'avons pas de couchettes, les compartiments où nous sommes six sont très inconfortables et très sales, on est terriblement secoués. » Le 31 mai, la troupe arrive à Lisbonne. Charlotte s'étonne : « Le dîner dans les hôtels à Lisbonne est une surprise et un émerveillement pour chacun. Depuis combien de temps avons-nous mangé un repas composé de potages, de hors-d'œuvre, de poisson, rôti, légumes, volaille, fromage et dessert ? Cela paraît à peine croyable. L'abondance qui règne à Lisbonne semble un défi à l'Europe appauvrie par la guerre où tout est rare. Le bruit, l'animation des rues nous surprennent aussi et nous étourdissent, nous avons perdu l'habitude de la circulation intense des automobiles. »

Le 6 juin 1941, la troupe de l'Athénée embarque sur le *Bagé*, un vieux cargo brésilien qui ne transporte qu'elle, puisqu'il est prévu pour vingt-

sept passagers. La traversée jusqu'à Rio doit durer trois semaines. Charlotte partage une petite cabine de troisième classe avec les actrices Micheline Buire et Jacqueline Chantal, et l'habilleuse Germaine Perrier. Les trois premiers jours, terrassée par le mal de mer, elle ne quitte pas cet espace exigu. Lorsqu'elle acquiert enfin le pied marin, la troupe a pris ses habitudes et envahi le bateau. Pendant que Jouvett oblige les comédiens à répéter toute la journée sur le pont promenade, dans la salle de gymnastique ou au salon, Charlotte s'enferme avec René Dalton et René Besson, les régisseurs, et Marthe Herlin, la directrice de scène. Elle tape au kilomètre des inventaires, des brochures, des listes... Sans oublier le journal de bord de la tournée. Le 11 juin, lors de l'escale à Las Palmas, aux Canaries, elle note : « Chargement du charbon ? La poussière voltige partout, recouvre les ponts, pénètre dans les cabines. Il faut s'y cloîtrer alors qu'il fait trop chaud, on étouffe. » Le 23, lors de l'escale à Salvador de Bahia, elle s'émerveille : « Nous visitons les extraordinaires églises dont l'intérieur est complètement recouvert d'arabesques de plâtre ou de bois coloré, de figurines peintes de couleurs vives. À noter aussi les statues aux visages peints et revêtues de somptueux vêtements et les hauts soubassements des murs et les mosaïques portugaises bleues sur fond blanc. Et les autels eux-mêmes, énormes constructions à colonnes, complètement recouverts d'or avec des petits personnages peints. On visite aussi le marché. Les nègres ici sont magnifiques, les femmes portent encore le costume bahianais. » Pour la jeune femme, que rien ne destinait à de telles découvertes, chaque expérience est une révélation, un enchantement. Les couleurs, les odeurs, la musique la font frémir. Par ailleurs, à la même escale, une nouvelle attend celle qui ne cesse de penser à Georges : l'Allemagne vient d'envahir l'URSS. La Grande-Bretagne a décidé d'accorder son aide à la puissance stalinienne. Le pacte germano-soviétique qui a failli séparer le jeune couple est définitivement caduc.

Le 26 juin, à Rio, où la troupe donne *L'École des femmes*, l'accueil est triomphal. « Dans ce grand théâtre qui tient près de deux mille places, on pouvait craindre que le décor ne fût pas son véritable effet. Tout au contraire, il était magnifique. On utilisait pour la première fois un fond d'un bleu soutenu, au lieu du bleu pâle habituel, qui donnait du relief au

décor. La salle était comble, très brillante, très grande première de gala : toilettes, bijoux... Le public est attentif, comprenant si parfaitement le français qu'on pouvait jouer au même rythme qu'en France. La première partie fut jouée dans un si grand silence que, des coulisses, j'en fus un peu inquiète. Puis on sentit une sorte de chaleur monter de cette assemblée obscure et les appels à l'entracte indiquèrent clairement que la partie était gagnée. » Le succès ne se démentira jamais par la suite. *Ondine*, *Électre*, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche*, *Knock*... Les pièces se succèdent, les villes également : Rio, São Paulo, Montevideo, Buenos Aires.

C'est dans cette dernière ville que, le 8 septembre 1941, à l'issue de la représentation d'*Ondine*, à laquelle la troupe a convié des acteurs argentins, Louis Juvet convoque l'ensemble du personnel dans sa loge. Il est 2 heures du matin, beaucoup sont encore maquillés. Le patron porte toujours sa tenue de chevalier Hans et cette ambiance de fin de bal costumé confère une atmosphère étrange à la scène. Juvet expose ses doutes. Alors que le retour vers l'Europe est prévu pour le 15 octobre, de nombreuses pressions le poussent à rester en Amérique latine. À Rio, le gouverneur lui a confié : « Monsieur Juvet, si vous êtes dans l'obligation de rentrer en France, nous ne pourrions que nous incliner. Sinon laissez-moi vous dire que vous serez beaucoup plus utile à la France, ici, qu'à Paris. Vous ne mesurez sans doute pas l'importance de ce que la voix de la France peut représenter ici. Grâce à vous et à votre théâtre⁶. » Le président Vargas, précise-t-il, est prêt à subventionner cette deuxième tournée. Depuis, Juvet hésite. « Je ne crois pas qu'il faille rester. Rentrer serait plus élégant. Si nous restons, nous aurons l'air d'être des embusqués, des réfugiés. Ce n'est pas intéressant, ni du point de vue moral, ni professionnel, ni matériel. Mais il s'avère aussi que notre présence ici revêt une importance insoupçonnable. Je vous propose donc de rester une saison de plus. Nous exercerons notre métier de comédiens et nous représenterons la France du mieux que nous pourrions. »

Dans la petite loge du théâtre argentin, le brouhaha force Juvet à s'interrompre. La proposition, qui s'adresse à des gens privés de leur famille depuis des mois, chauffe les esprits et enflamme les langues. Juvet écoute tous les avis. Beaucoup sont d'accord pour rester. D'autres

hésitent. Cinq annoncent d'ores et déjà fermement qu'ils refusent : les acteurs Alexandre Rignault et Romain Bouquet, les actrices Raymone et Jacqueline Chantal... et Charlotte. Cela fait déjà cinq mois qu'elle vit à des milliers de kilomètres de la France, il est hors de question que cela se prolonge. Juvet, qui l'a précédemment fait fléchir, ne veut pas entendre ses arguments. Comme la troupe doit se rendre en Uruguay pour quelques représentations, il lui propose de rester à Buenos Aires, de se reposer, de réfléchir : ils en parleront à son retour. Quinze jours plus tard, lorsque Juvet retrouve sa secrétaire, elle n'a pas changé d'avis : elle veut rentrer.

*

Alors que les archives Juvet, le journal de la tournée (tenu en grande partie par Charlotte elle-même) et tous les ouvrages de référence consultés déroulent les faits de manière quasi identique, Delbo, elle, les raconte différemment lorsqu'elle écrit, en 1965, *Le Convoi du 24 janvier* [C, 100]. C'est à la lecture d'un journal argentin, *La Razón*, qu'elle aurait appris, « un dimanche de septembre 41 », qu'André Woog, jeune architecte communiste ami de Georges, a été décapité à la suite d'un procès expéditif devant le tribunal spécial institué en août par Pétain pour juger les terroristes. « J'ai couru alors à l'hôtel Alvéar où était Louis Juvet : "Monsieur Juvet, il faut que je rentre, il faut que je rentre tout de suite." »

La version des faits de Charlotte nous laisse perplexes. D'abord, on l'a vu, elle est en contradiction avec de nombreuses sources par ailleurs concordantes. Ensuite, Delbo se trompe au sujet du prénom de Woog. Le seul jeune architecte décapité en septembre 1941 s'appelait Jacques Woog. Mais il n'est pas anodin de remarquer qu'André était le pseudonyme de Georges dans la clandestinité. Un lapsus qui pourrait traduire l'inquiétude qui rongait alors la jeune femme. Enfin, lorsqu'on s'attarde sur les dates, il semble difficile de croire qu'elles coïncident. C'est le mercredi 24 septembre que Jacques Woog fut exécuté. Ce qui signifie qu'il n'y a qu'un seul « dimanche de septembre » où Charlotte

aurait pu apprendre la nouvelle, le 28. Or nous avons vu que, dès le 11, elle avait fait part à Juvet de son refus de poursuivre la tournée avec lui. On a par ailleurs du mal à imaginer qu'une information si franco-française ait eu le temps d'arriver si vite en Argentine et qu'un journal argentin ait pris la peine de la mentionner dans ses pages, alors qu'aucun journal français n'en avait fait autant.

Faisons une hypothèse : et si Charlotte, plus de vingt ans après les faits, avait choisi de ne pas dire la vérité ? de ne pas exposer la réalité des choses ? Très attachée à Louis Juvet, Delbo n'a peut-être pas souhaité donner les raisons qui lui avaient fait contester la décision du patron de rester en Amérique latine. Car les polémiques autour de l'expédition – qui ne devait s'achever qu'en 1945 – n'ont pas manqué après guerre. Juvet aurait utilisé cette « tournée officielle », subventionnée jusqu'à l'automne 1942 par Vichy, pour rester à l'abri loin de la France⁷. Les archives éclairent, sinon sa compromission, du moins son ambivalence. En 1945, la réapparition de celui qui est présenté comme l'enfant prodigue ayant fui « pour ne pas travailler avec l'occupant » bénéficie, par ailleurs, d'une coïncidence : le retour de déportation de Charlotte. C'est son propre combat, ce sont ses propres souffrances qui, par ricochet, valent un brevet de courage à son patron. En exposant, en 1965, son désaccord avec Juvet d'une façon qui laisse penser que sa décision n'a rien à voir avec son attitude à lui, Charlotte ferait encore preuve de loyauté et de fidélité envers celui qui a définitivement tiré sa révérence, quatorze ans auparavant, dans son bureau de l'Athénée.

Il existe une autre hypothèse, qui n'exclut pas la précédente : celle de l'action clandestine. Dans sa première lettre à Juvet, le 17 mai 1945, Charlotte écrit depuis la Suède où elle a été rapatriée après sa sortie des camps : « Je ne veux pas vous raconter ce long et terrible voyage que j'ai fait, ni vous expliquer maintenant les raisons qui m'ont obligée à vous quitter à Rio. » Sous-entend-elle que les raisons qu'elle a avancées à l'époque, de même que celles qu'elle invoque dans *Le Convoi*, étaient fausses ? Que savait donc Charlotte, à Buenos Aires, qu'elle ne pouvait confier ?

*

« Parce que tu te figures qu'on n'attend que toi en France ? Tu te figures que ton mari sera content de te voir revenir ? Il est bien plus tranquille sans toi. Les combattants qui rasant les murs n'ont pas besoin d'une charge. Une femme, c'est du souci pour le soldat [C, 100] ! » Voilà ce que Juvet hurle à Charlotte, qui, bien qu'effrayée par cette éruption, ne bronche pas. Entre ces deux caractères bien trempés, une guerre de tranchée s'engage. Juvet ment, il prétend qu'il n'y a pas de bateau pour la France ; Juvet triche, il cache le passeport de Charlotte ; Juvet cajole, que va-t-il devenir sans elle ? Juvet menace, il ne lui signera aucun papier. Rien n'y fait. Charlotte ne flanche pas. Le 3 octobre, dans une atmosphère à couteaux tirés, elle embarque pour Rio avec la troupe mais refuse de reprendre son service.

C'est Juvet qui va céder. Dernière petite mesquinerie : dans le certificat de travail qu'il rédige avant son départ, il note qu'elle a cessé d'assumer son poste de secrétaire le 11 septembre 1941 « pour raisons médicales⁸ ». Mais au certificat est jointe une lettre bien moins formelle : « Ma chère Charlotte, voici la pièce légalisée que j'ai fait établir afin de t'éviter, peut-être, des inconvénients de route. Je veux joindre ce petit mot pour te dire l'embarras et le regret dans lesquels ton départ me laisse, mais aussi que je comprends ton désir de retourner en France. Tu verras monsieur Boussat⁹ pour sauvegarder tes intérêts et liquider les comptes. Tu ne doutes pas de ma sollicitude et pas non plus de mon affection. Si mon témoignage ou mon appui peuvent jamais t'être utiles et justifier l'intelligence et le dévouement que tu as toujours eus pour notre maison, je serais heureux de le faire. Je te dis ici mes sentiments de gratitude. »

Après de nombreuses tergiversations, trois membres de la troupe ont décidé de rentrer. Le 29 octobre, les acteurs René Dalton et Jacqueline Chantal montent avec Charlotte sur le *Bagé*. Elle a réussi à prévenir Georges qu'elle rentrait. Le 15 novembre, après avoir retraversé l'Atlantique, le Portugal et l'Espagne, elle retrouve son mari à Pau. Georges et Charlotte sont réunis. À deux, ils redeviennent invincibles.

¹- L'Association française d'expansion et d'échanges artistiques, créée en 1922, devient en 1984 l'Association française d'action artistique.

- [2](#)- Denis Rolland, *Louis Juvet et le théâtre de l'Athénée*, L'Harmattan, 2000.
- [3](#)- Wanda Kérien, *Louis Juvet, notre patron*, préface de François Périer, Les Éditions français réunis, 1963, p. 49 et suiv.
- [4](#)- Toutes les informations sur cette période sont issues du fonds Louis Juvet à la BNF et du journal tenu par Charlotte Delbo pendant la tournée.
- [5](#)- *Le Figaro*, 26 mai 1941.
- [6](#)- Cité in Jean-Marc Loubier, *Louis Juvet*, *op. cit.*
- [7](#)- Denis Rolland, dans *Louis Juvet et le théâtre de l'Athénée*, *op. cit.*, fournit de nombreux éléments plaçant en faveur de cette thèse. Voir également le documentaire d'Yves Riou et Philippe Pouchain, *L'Occupation sans relâche*, 2010.
- [8](#)- ACD.
- [9](#)- Xavier Boussat, le comptable de la troupe.

*Je l'appelais
mon amoureux du mois de mai
des jours qu'il était enfant
heureux tellement
je le laissais
quand personne ne voyait
être
mon amoureux du mois de mai
même en décembre
enfant et tendre.
Quand nous marchions enlacés
la forêt était toujours
la forêt de notre enfance
nous n'avions plus de souvenirs séparés.
il embrassait mes doigts
ils avaient froid
il disait les mots que disent les amoureux du mois de mai
j'étais seule à entendre.
On n'écoute pas ces mots-là.
Pourquoi
On écoute le cœur qui bat
On croit pouvoir toute la vie les entendre
ces mots-là tendres.
Il y a tant de mois de mai
toute la vie
à deux qui s'aiment [CI, 21].*

DANS CE PARIS DE NOVEMBRE 1941, pluvieux et froid, Georges et Charlotte se sont réfugiés dans un studio chichement meublé loué par le Parti, au 93, rue de la Faisanderie, dans le très cosu XVI^e arrondissement, près du métro Rue-de-la-Pompe. Là, ils sont connus comme M. et Mme Delépine. Sur sa fausse carte d'identité, Georges affiche la profession de « voyageur de commerce ». Par mesure de sécurité, ils ne sont jamais ensemble à l'extérieur, afin de ne pas être associés l'un à l'autre en cas de filature. Elle ne sort que pour faire la queue devant les magasins presque vides et tenter de trouver de quoi manger. Une fois par mois, elle se rend chez sa mère, à Vigneux. Pour la rassurer, ainsi que sa sœur Odette et son plus jeune frère Daniel. Et puis pour planquer, dans le vide sanitaire sous la cuisine du pavillon, des tracts, des dossiers qu'elle a transportés dans un vieux cabas. Et même une arme, retrouvée bien des années plus tard par son neveu à l'occasion de travaux. Un jour, en passant devant la librairie Joseph Gibert, boulevard Saint-Michel, Charlotte tombe sur un de ses camarades des JC, Victor Smadja, qui tient les étals à l'extérieur du magasin. Il est juif et s'apprête à se rendre à la préfecture de police pour se faire recenser comme tel¹. « Tu es fou ? lui dit Charlotte. Tu veux t'attirer des ennuis ? » Elle finit par le convaincre de renoncer. Il va solliciter l'avis de son patron, qui partage celui de son amie. Mieux, ce dernier propose à Smadja de le faire travailler à l'intérieur du magasin pour qu'il soit plus en sécurité. Le jeune homme passera la guerre à l'abri².

Le reste du temps, Charlotte attend Georges. « Que fallait-il faire ? Rester à l'abri ? Ni lui, ni moi ne le pouvions. Comment rester muet, rester indifférent, quand on tue, quand on torture, quand on anéantit tout ce qui fait corps avec nous : les amis, la vie elle-même, et la ville que nous aimons, défigurée, réduite au silence³. » La lutte clandestine et les épreuves ont changé l'étudiant fougueux, l'intransigent magnifique et impatient qu'était Georges, comme le note son camarade René Blech, qui le retrouve à l'été 1941 pour un rendez-vous secret dans les allées du parc Monceau : « Ce cher ami que j'avais connu avant guerre aux *Cahiers de la jeunesse*, si ardent, si heureux de vivre, était devenu un militant clandestin, plein de maturité politique, de sûreté dans ses jugements. Il

dégageait une fougue et une vitalité qu'il laissait aller ou retenait selon les circonstances. Il s'était forgé dans la lutte et, avec quelle assurance, il faisait le point de la situation, dans le brouhaha des enfants qui couraient dans les allées. Joyeux, enthousiaste, certain de notre victoire, il m'apportait les directives de Politzer. Mais discret, suivant à la lettre toutes les consignes de sécurité qui nous étaient données, il ne bavardait jamais⁴. » Le silence, pour ne pas dire le secret, était la règle absolue. Jacques Duclos appelait cela « la méthode des cloisons étanches » : « Ce qu'il faut, c'est prendre modèle sur un bateau de guerre. Un cuirassé par exemple est construit de telle façon que, divisé en cloisons étanches, il peut être frappé sur plusieurs points sans cesser de flotter. C'est à cette image que nous devons nous référer pour transformer notre système d'organisation⁵. » De manière générale, dans le système pyramidal, chaque militant clandestin doit connaître trois noms (des pseudonymes le plus souvent) : un au-dessus de lui et deux à ses côtés. Les cadres comme Georges, qui est engagé à la fois dans l'impression des journaux clandestins et dans l'organisation des réseaux des intellectuels, peuvent intervenir dans des cercles différents, mais qui ne doivent pas s'interpénétrer.

Pendant que Georges sillonne Paris en tous sens pour rencontrer ses contacts, échanger des informations, transmettre des documents ou de l'argent, Charlotte écoute Radio Londres et Radio Moscou, dont elle transcrit les émissions après les avoir notées en sténo. Surtout elle tape, sur sa machine de marque Continsouza, les tracts, les journaux clandestins, les textes qu'il faut diffuser un peu partout. Sous son véritable nom, elle a loué un local au 14, rue Molière. Entre deux distributions, Georges y entrepose le matériel – tracts, affiches, revues. Charlotte a froid, cet hiver est glacial, et puis elle a peur. Peur chaque fois que le pas de Georges s'éteint dans l'escalier. Peur qu'il ne revienne pas. Peur qu'il soit arrêté.

Jean-Jacques Delépine est un inconnu mais Georges Dudach, lui, est dans le collimateur de la police française. Le 8 novembre 1941, Emma, sa mère, Marcelle, sa sœur, et Gaston Jeannin, son beau-frère, tous trois fichés comme communistes, ont été arrêtés. Lors d'une perquisition chez Gaston et Marcelle Jeannin, un courrier a été saisi. Dans un coin de

l'enveloppe, trois lettres, « Dud », et la mention « urgent ». Interrogés séparément, les uns et les autres se contredisent. Gaston Jeannin reconnaît servir de boîte aux lettres à Georges Dudach. Les lettres sont transmises à sa belle-mère, chez laquelle Georges vient les chercher. Emma Dudach nie : « Jamais mon gendre ne m'a remis de telles lettres. Je n'aurais pu d'ailleurs les transmettre à mon fils, puisque j'ignore où il se trouve. » Marcelle Jeannin-Dudach, elle, assure : « Cette lettre nous a été remise par erreur. Nous nous proposons de la restituer à la concierge dès le lendemain lorsque les inspecteurs se sont présentés⁶. » L'incohérence des dépositions leur est fatale : tous trois sont incarcérés pour propagande communiste.

Le coup est rude pour Georges. Outre l'inquiétude de savoir sa mère et sa sœur en prison, il comprend désormais qu'il est connu des brigades spéciales de la police française. Celles-ci, créées en mars 1940, héritières du « service de recherches » des Renseignements généraux chargé d'observer et de surveiller les organisations partisans, prennent rapidement de l'ampleur. En mai 1941, le directeur général des RG, Lucien Rottée, révolté par les communistes et leur « antipatriotisme », crée une « brigade spéciale » qu'il confie au jeune (trente-deux ans), brillant et cruel commissaire Fernand David⁷, lequel augmente les effectifs. Les quarante inspecteurs de la BS1, consacrée à la lutte anticomuniste⁸, sont des volontaires, tous issus de la brigade des gardiens de la paix. La place est prestigieuse, enviée ; les récompenses (médailles, primes, citations...) pleuvent pour ceux qui font preuve de zèle et d'initiative⁹. Et les avantages matériels (remboursement très généreux des frais, avancement rapide...) font également beaucoup pour accroître l'ardeur des jeunes policiers. Ceux-ci affichent très vite un rendement hors du commun. Ils suspectent, épient, interrogent, contrôlent, perquisitionnent, torturent des centaines de militants, fichés depuis longtemps.

L'effrayant « taux de réussite » des BS – 3 200 arrestations entre août 1941 et août 1944¹⁰ – repose sur un élément clé : la filature. Nuit et jour, sans répit, par binôme, les policiers surveillent les nœuds névralgiques de la capitale : stations de métro, gares, cafés... Ils font preuve d'une patience infinie, d'un talent sans égal pour la dissimulation,

d'une discrétion à toute épreuve. Chacune de leurs expéditions donne lieu à un compte rendu écrit extrêmement minutieux. Avant d'identifier leur cible, ils lui donnent un nom – « Femme gare de l'Est », « Homme café des Fleurs »... – et collectent une foule de petits détails qui permettent à leurs collègues de poursuivre la traque. Les filatures peuvent durer des semaines, puis le coup de filet est lancé, permettant l'arrestation simultanée de dizaines de personnes. La perversité du système consiste à toujours laisser échapper quelques suspects afin de mieux renouer les fils pour l'opération suivante. C'est dans les rets d'une de ces filatures de masse que Georges et Charlotte vont tomber.

*

Le 5 janvier 1942, une équipe composée de onze inspecteurs est chargée de retrouver la trace d'André Pican, militant communiste de la région normande fortement impliqué dans l'édition clandestine de *L'Humanité*. Il serait réfugié à Paris. Un portrait est distribué aux policiers. La traque peut commencer.

Le récit des filatures qui ont conduit à l'immense coup de filet de l'affaire Pican (arrestation de cent treize personnes à Paris et en province, découverte de trois millions de tracts, trois tonnes de papier, deux machines à écrire – dont celle de Charlotte –, huit ronéotypes et 300 000 francs) est tiré des notes des inspecteurs de la BS et de leurs rapports officiels, conservés dans les archives de la préfecture de police de Paris. Il faut des journées entières pour démêler les fils de l'enquête. Bouts de papier crayonnés, premiers rapports corrigés par d'autres, pages manquantes... le puzzle n'en finit pas de se former. Il y a d'abord les « omissions » volontaires des comptes rendus afin de protéger des sources, que ce soient des traîtres, des personnes arrêtées qui avouent sous la torture ou des policiers infiltrés. Puis vient le récit détaillé, presque ubuesque dans son souci du détail, de la traque. On reste abasourdi par la patience et l'obstination des enquêteurs. Et consterné par l'efficacité maléfique de cette machine de délation et de mort.

Ainsi de la journée du 21 janvier. Un individu qui pourrait être Pican – d’abord surnommé X, puis « Présumé Pican » – est remarqué dans une salle du café du Rond-Point, à la porte d’Orléans. La surveillance se met en place. X rencontre un homme, appelé « Porte d’Orléans ». Il mesure 1,78 m. Il a « des cheveux châtons, une moustache de même couleur, une figure osseuse, des rides profondes sur les joues ; il est vêtu d’un pardessus de lainage avec quelques motifs rouge et blanc, chapeau marron baissé devant, avec un ruban de deux centimètres de largeur. Il porte des chaussures noires basses et des chaussettes grises ». Les deux hommes sortent, prennent le métro jusqu’à la station Goncourt, puis se rendent dans un appartement au 3, rue du Buisson-Saint-Louis. « Présumé Pican » en ressort seul. Il se rend au café *Au général Brunet*, face à la sortie du métro Botzaris, où il retrouve un homme et deux femmes. Pican part avec l’une des femmes, qui va devenir « Femme café Brunet ». Ils se rendent à Saint-Lazare, puis place de Clichy. Pican entre dans une teinturerie au 6, rue Mélingue, d’où sort un homme que l’on identifie comme étant le propriétaire, Raoul Jourdan. Il marche ensuite jusqu’au 34 de la rue Letort. Quelques instants plus tard, la fenêtre du troisième étage de cet immeuble s’éclaire. Le rapporteur précise : « À noter que quelques secondes avant son arrivée, le présumé Pican avait remué dans sa poche un trousseau de clefs, ce qui laissait supposer qu’il savait où il allait. »

Et ainsi de suite, jour après jour. Les détails abondent. Pican, sans le savoir, offre aux BS l’occasion de traquer de nombreux clandestins. Au cours de la seule journée du 23 janvier, il est localisé rue Mélingue, où la teinturerie est toujours sous surveillance. Il rencontre ensuite un homme à La Motte-Picquet, puis une femme au métro Balard, immédiatement baptisée « femme Balard » (c’est Danielle Casanova). De filature en filature, on repère « Moustache », « Remorque » (dont le vélo est équipé d’une remorque à gros pneus), « Pont des Arts », « Saint-Mandé », une « femme Pyrénées » (repérée à cette station de métro) qui se rend à la porte de Vincennes où elle rejoint la « femme Vincennes » (c’est Marie-Claude Vaillant Couturier), ainsi décrite : « 1 m 70, 32 ans, cheveux châton très clair, lunettes écaille, maquillée, manteau de fourrure marron genre mouton rasé, portant capuchon rond en tissu marron, entourage

bleu ciel, bas en laine, tenant à la main un sac à provisions en tissu drap bleu. » La « femme Pyrénées » remet à la « femme Vincennes » différents paquets qu'elle a retirés de son cabas, puis elles se séparent. La « femme Vincennes » est prise en filature. À 16 heures, elle est accostée boulevard Soult par un individu *illico* baptisé « Soult », à qui elle donne son sac et qui repart immédiatement. Comme il est très prudent et se retourne souvent, la filature est abandonnée et se concentre sur la « femme Vincennes », laquelle regagne la porte de Vincennes où elle retrouve la « femme Pyrénées ». Celle-ci est reprise en filature et rencontre « Jussieu » et « Chapelle ». « Jussieu » est suivi jusqu'à Cherbourg, où il se rend par le train. Apparaissent ensuite « Claude Decaen » – du nom de la rue du XII^e arrondissement où il est aperçu –, une « femme Dorian », deux « femmes Franklin » et une « femme Viaduc » (le viaduc de Passy) – « 1 m 65, manteau noir, chapeau mode mis sur le devant, garni de deux pompons, l'un rouge, l'autre vert ». La « femme Viaduc » retrouve la « femme Balard » au café Viaduc de Passy, puis au café-tabac Le Franklin, où elles rejoignent deux autres femmes. À 19 heures, la « femme Viaduc » en sort et se rend au 12 ou 14, rue Émile-Zola. À 19 h 30, les trois autres femmes sortent du Franklin. Seule « Balard » est suivie. Elle se rend dans un immeuble rue du Poteau, dans le XVIII^e arrondissement, d'où elle sort à 20 h 05 « portant une valise de couleur jaune ». Elle prend le métro à la station Jules-Joffrin, descend à La Tour-Maubourg et pénètre à 20 h 40 au 170 bis, rue de Grenelle, qui sera désormais surveillé nuit et jour. Sans le savoir, Danielle Casanova vient de faire repérer ceux qui vivent ici sous le nom de M. et Mme Destugues : Georges et Maï Politzer. Inquiète de les savoir sans chauffage, elle s'était rendue à leur appartement avec du charbon planqué dans sa valise.

Cela continue ainsi jusqu'au 14 février. Les inspecteurs qui filent Pican et ses liaisons sentent une accélération. Divers indices laissent entrevoir un départ imminent. Ils suivent Pican et une jeune femme, chargés de trois grosses valises, jusqu'à la gare Montparnasse. Les suspects achètent un billet pour Le Mans pour le lendemain matin, mais ils repartent sans les valises. Or il y a ce soir-là un train en direction du Mans à 21 heures. Ils ont donc laissé les valises à quelque cheminot résistant pour qu'il les

emporte. Quelques minutes avant le départ, une perquisition du train conduit à la découverte et à la réquisition des valises. Dès lors, les BS doivent faire vite pour que l'information n'ait pas le temps d'être divulguée dans le réseau. Dès 4 heures du matin, soixante inspecteurs sont en faction devant les adresses « logées ». À midi, le commissaire David a, sur son bureau, la liste des arrêtés. C'est une hécatombe au sein de la direction du PC : Georges Politzer et sa femme, Maï, Vincentella Perini, dite Danielle Casanova, Lucien Dorland et sa compagne, Lucienne Langlois. Le 15, c'est le tour d'André Pican et de sa femme, Germaine. Deux jours plus tard, Jacques Decour est également arrêté. Dans sa poche, une photo de sa maîtresse, Maï Politzer.

*

Chez Georges et Charlotte, les arrestations en cascade suscitent une immense inquiétude. Charlotte supplie pour qu'ils quittent leur planque, mais Georges refuse. Ils ne partiront pas tant qu'il n'aura pas reçu d'ordre formel du Parti. Pour rassurer sa femme, il s'engage seulement à redoubler de prudence. Chaque fois qu'il repasse au studio, entre deux rendez-vous, il prévient : je serai rentré à telle heure. Une demi-heure avant, le cœur de Charlotte commence à se serrer. L'angoisse monte, insidieuse. Et puis elle entend ses pas. Il rentre. Encore une fois. Il lui rapporte des textes à taper, des articles à corriger¹¹. Il ne sait pas que l'inspecteur qui a filé Maï Politzer a remarqué ce « grand jeune homme blond, aux épaules larges ». Dans son rapport, il l'a surnommé « l'étudiant ». C'est Georges. Les policiers le logent très vite et découvrent son nom d'emprunt. Il ne reste plus qu'à le prendre en filature. « Les surveillances préliminaires établissent que Delépine rencontre à des intervalles plus ou moins espacés un individu dénommé Gaulué¹², habitant 49, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, dont l'activité est apparue rapidement suspecte ». Sans le savoir, Georges les conduit à Jean-Claude Bauer, responsable de la revue *Le Médecin libre*. Puis à Hélène et Jacques Solomon. Puis à Yvonne Blech... Dans les comptes rendus de filature, on sent que l'étau se resserre.

1- Les décrets instituant le recensement de tous les Juifs de France datent du 2 juin et du 13 juillet 1941, mais celui-ci a continué d'être exécuté pendant l'automne. La première rafle de Juifs étrangers a eu lieu le 14 mai 1941, suivie de rafles de Juifs qui comprennent des citoyens français le 20 août et le 12 décembre.

2- Lorsque, bien plus tard, il ouvrira sa propre librairie, L'Escalier, rue Monsieur-le-Prince, dans le V^e arrondissement, il deviendra le libraire attitré de Charlotte.

3- *Les Hommes*, pièce en deux actes inédite, 1978, ACD.

4- *Les Étoiles*, n° 56, 4 juin 1946.

5- Cité par Henri Amouroux, *La Grande Histoire des Français sous l'Occupation*, t. 4 : *Le peuple réveillé*, Robert Laffont, 1979.

6- Procès-verbaux d'interrogatoire, archives de la préfecture de police de Paris.

7- Sa brillante carrière le conduira, le 5 mai 1945, devant le peloton d'exécution.

8- Il y aura, à partir de janvier 1942, une BS2, spécialisée dans la lutte antiterroriste.

9- Voir le méticuleux travail de Jean-Marc Berlière, avec Laurent Chabrun, dans *Les Policiers français sous l'Occupation*, Perrin, 2001.

10- *Ibid.*, p. 172.

11- Dany Delbo, le neveu de Charlotte, pense également qu'elle était une « faussaire assez douée » et qu'elle trafiquait des papiers d'identité.

12- Claude Gaulué, militant chargé de l'impression de faux papiers, sera fusillé avec Georges le 23 mai 1942.

LE 2 MARS À L'AUBE, des inspecteurs des brigades spéciales patientent devant le pavillon de Gisèle et Paul Laguesse à Saint-Maur. Ils y ont repéré Pierre Villon et attendent la levée du jour pour intervenir. Mais ils sont trop nombreux, trop visibles. Les Laguesse réveillent Villon, qui s'enfuit par la porte de derrière en pyjama et pantoufles, un lourd manteau sur les épaules, oubliant ses lunettes, son nécessaire de toilette et ses vêtements. C'est dans cet état qu'il retrouve Georges, avec lequel il a rendez-vous, dans un café près de l'Opéra. La tenue ne surprend personne dans ce Paris où chacun s'habille comme il peut. Mais il fait froid. La neige qui est tombée pendant plusieurs jours se transforme en une gadoue dans laquelle Villon patauge.

Négligeant les consignes de sécurité, Georges propose à Villon de l'emmener chez lui afin de lui fournir de quoi se changer. Par ailleurs, il a déjà de nombreux textes à lui transmettre pour le premier numéro des *Lettres françaises*. Autant en profiter. Prudemment, Georges s'éclipse le premier. Rue de la Faisanderie, il prévient Charlotte qu'ils vont avoir un invité. Lorsque Villon frappe à la porte en utilisant un signal codé, Charlotte ne sait pas qui il est. La prudence, toujours. Pas de nom, pas de présentations. Une fois vêtu d'un pull et d'un pantalon appartenant à Georges, Villon s'installe. Ils échangent quelques mots au sujet des textes. Ils s'inquiètent ensemble des camarades dont ils sont sans nouvelles. Charlotte redit son envie pressante de quitter les lieux et de trouver une autre planque. Villon est d'accord avec elle : c'est devenu trop dangereux.

Soudain, des coups sont frappés à la porte. « C'est le gaz », dit une voix. Les trois jeunes gens se regardent. Ils comprennent immédiatement. Pendant que Charlotte fait mine de s'escrimer sur la serrure, Georges entraîne Villon dans la salle de bains. Trois policiers, les inspecteurs Thilloux, Dupuy et Raoult, entrent alors en bousculant Charlotte. Elle et Georges sont immédiatement menottés. Un des inspecteurs entre dans la salle de bains et en ressort en disant : « Il n'y a rien ici. » Pierre Villon a réussi à s'enfuir par la mince fenêtre. Pour la deuxième fois de la journée, il a échappé à l'arrestation. Pour Charlotte et Georges, en revanche, la lutte clandestine se termine là.

L'appartement est mis à sac. Les documents sont saisis. Le premier numéro de *La Pensée libre*. Le sommaire du premier numéro des *Lettres françaises* : le récit de la mort des otages de Châteaubriant¹ par Aragon ; une étude sur la philosophie anglaise par Jacques Debû-Bridel ; *Ce que l'hitlérisme a fait de la science* par Georges Politzer... Et aussi le manifeste de Jacques Decour appelant à la création du Comité national des écrivains : « Nous sauverons par nos écrits l'honneur des lettres françaises. Nous fustigerons les traîtres vendus à l'ennemi. Nous rendrons l'air de notre France irrespirable à ces scribes de l'Allemagne. Les *Lettres françaises* sera notre instrument de combat et, par sa publication, nous entendons nous intégrer, à notre place d'écrivain, dans la lutte à mort engagée par la nation française pour se délivrer de ses oppresseurs². » Tout est soigneusement confisqué et recensé : des coupures de journaux, y compris russes ; un opuscule dactylographié intitulé *Hebdomadaire des Français libres* ; quatre cents tracts intitulés *L'Université libre* ; un lot de feuillets dactylographiés constituant des copies de lettres de militants communistes fusillés par les Allemands ; un carnet de notes où figurent les annotations manuscrites appartenant à la « femme Delépine »... Dix-sept pièces à conviction sont ainsi mises sous scellés. Et on trouve dans le sac de Charlotte six pièces d'or (quatre pièces de 20 francs et deux pièces de 10), 160 francs suisses et 150 dollars américains.

Dans la rue, Georges et Charlotte se conforment aux consignes données par le Parti pour permettre à d'autres de se mettre éventuellement à l'abri : ils se débattent bruyamment et insultent les policiers avant d'être bouclés dans une voiture. « Les époux Delépine, note l'inspecteur Raoult dans le rapport, ont essayé de nous corrompre par des considérations patriotiques, puis nous ont traités d'émissaires d'Hitler, de sans-patrie, puis ont cherché à ameuter les passants. »

Au dépôt de la préfecture de Paris, Georges et Charlotte Dudach donnent leur vrai nom et sont donc enregistrés comme tels. Heureusement, ils ne sont pas inscrits aux sommiers, c'est-à-dire pas répertoriés pour condamnation antérieure. Leurs fiches aux Renseignements généraux sont relativement lapidaires. Celle de Georges retrace bien évidemment son parcours au sein du PC. Mais celle de

Charlotte ne contient que quelques mots : un membre de la troupe de Louis Juvet l'a dénoncée, depuis l'Amérique latine, comme « propagandiste des théories moscoutaires ».

Les époux Dudach sont séparés. Charlotte est fouillée à corps, photographiée au service anthropométrie, de face et de profil. Elle est ensuite emmenée dans une pièce grande comme une salle d'attente de gare, située sous le hall d'entrée de la préfecture. Là, elle retrouve de nombreux visages connus : Maï Politzer, Danielle Casanova (Marie-Claude Vaillant-Couturier les rejoindra le 9), mais également Yvonne Blech, Marie-Jeanne Bauer, Hélène Langevin-Solomon, Lucienne Langlois³, avec qui elle a milité avant guerre à l'UJFF ou aux JC et qu'elle a perdues de vue depuis qu'elles sont entrées dans la clandestinité. Elles passent huit jours dans cet espace. Et s'organisent. Alors que les hommes sont torturés, les femmes sont relativement épargnées. Certaines présentent même des doléances par écrit au commissaire David. Maï Politzer, qui a été arrêtée alors qu'elle portait des bottes, a les jambes tellement enflées qu'elle ne peut plus les retirer. Peut-on envoyer quelqu'un lui chercher des chaussons ? Yvonne Blech, elle, réclame du savon. Le commissaire David accède à leurs demandes.

Les prisonnières sont ensuite transférées au dépôt du Palais de justice. Là, bien qu'interdites de visites, elles peuvent prévenir leur famille. La petite sœur de Charlotte, Odette, prend en charge son ravitaillement ainsi que celui de Georges, qui est enfermé à la prison du Cherche-Midi. Elle leur dépose des colis deux fois par semaine : une serviette de toilette, un soutien-gorge, une lime à ongles en carton, deux paquets de cigarettes, deux mouchoirs... Dans ses lettres⁴, la petite sœur se veut légère : « Je voudrais pouvoir t'assurer des envois à la hauteur, afin de ne pas te savoir déperir. À l'idée que tu puisses revenir vieille, amoindrie, décatie, marquée, je suis épouvantée ! » Mais elle laisse percer une inquiétude : « Je ne t'imaginer pas dans ce cloître sans mystique sinon sans mystère. Tes lettres sont désespérantes de non-détails. Est-ce parce que tu espères, comme moi, en un court séjour, que tu ne le prends pas plus en considération ? » Le 9 avril, les policiers découvrent la planque du 14, rue Molière. Charlotte y est emmenée afin que la perquisition puisse être faite en sa présence. Le décompte ressemble terriblement à celui de la rue

de la Faisanderie. Là aussi, des tracts, des livres, des documents, des carnets de notes. Le 29 avril, un certain nombre de détenues sont réunies. La police française en a fini avec elles. Elles vont être déférées devant la Gestapo et remises aux autorités allemandes, à la prison de la Santé. Depuis son entrée dans Paris, l'occupant a réquisitionné une partie du sinistre bâtiment. Quand les paniers à salade transportant Charlotte et ses camarades franchissent ces murs, l'endroit est encore mixte⁵. À l'enregistrement, Charlotte est fichée détenue *Nacht und Nebel*.

Nacht und Nebel, « Nuit et brouillard » en allemand. Le film d'Alain Resnais qui porte ce titre a conduit la plupart d'entre nous à associer ces mots au génocide juif. Pourtant, historiquement, les décrets *Nacht und Nebel* des 7 et 12 décembre 1941 n'ont qu'une directive : « Avec le début de la campagne de Russie, des éléments communistes et d'autres milieux germanophobes ont intensifié leurs attaques contre le Reich et contre la puissance occupante. L'étendue et le caractère dangereux de ces menées imposent, pour des raisons d'intimidation, les mesures les plus rigoureuses à l'égard de leurs auteurs⁶. » La dénomination *Nacht und Nebel* est donc réservée aux militants communistes, aux terroristes, à tous ceux qui ont lutté directement contre l'occupant. « Un effet de frayeur efficace et durable, poursuit le décret, ne peut être atteint que par la peine de mort ou par des mesures propres à maintenir les proches et la population dans l'incertitude sur le sort des coupables. Le transport en Allemagne permet d'atteindre ce but. » Par ces deux lettres, NN, le sort des nouvelles détenues de la Santé est scellé : secret et déportation.

*

Le 9 avril, Charlotte est transférée rue des Saussaies, dans les bureaux des brigades spéciales, pour un interrogatoire mené par la Gestapo. Un bureau, deux officiers allemands, un interprète. Elle ne sait rien. Elle ne dit rien. Elle est alors conduite dans un cachot et bouclée. Elle découvre les murs capitonnés, matelassés avec de la toile de sac. Comprend qu'ils sont destinés à étouffer les cris. Les taches de sang. On a torturé ici. Elle s'allonge à même le sol, enroulée dans sa cape. Va-t-elle être torturée ? Et

Georges ? Où est-il ? L'ont-ils frappé ? Va-t-il tenir ? Bien sûr qu'il tiendra. Et puis brusquement, elle s'endort. Une nuit profonde, un sommeil réparateur d'où elle n'émerge que le lendemain matin, lorsqu'un soldat vient rouvrir sa porte, tout décontenancé de la trouver profondément endormie. Puis c'est à nouveau l'interrogatoire. Le même bureau, les mêmes hommes. Non, elle ne sait rien. Son mari ne lui disait jamais rien. Sait-elle qu'il a avoué ? qu'il a abattu un soldat allemand, un colonel, qu'il a déjà tout raconté ? Eh bien, s'il a tout raconté, cela doit être vrai. Mais elle, elle, ne sait rien. Elle signe sa déposition.

Dans un premier temps, elle reste au secret dans une minuscule cellule. Les murs sont hauts et la fenêtre étroite. Avec des barreaux. Il y a peu à manger et pas de chauffage. La condensation rend les murs suintants d'une humidité glacée, et la mince couverture de laine ne parvient pas à l'empêcher de s'infiltrer jusqu'aux os. Les puces et les poux pullulent. Ses compagnes ne sont pas loin. Pour entretenir le moral, Danielle Casanova frappe sur les vieux tuyaux et, selon un système de morse, soutient les troupes. Et puis elles chantent, tentant de se répondre d'une cellule à l'autre.

Charlotte, elle, est envahie de pensées sombres. Allongée tout le jour sur une couchette sans percevoir aucun bruit du dehors, tenaillée par la faim et par l'ennui, elle est en proie à toutes les angoisses. « Au début, j'étais enfermée dans une pièce haute où rien ne m'atteignait que des voix sans visages, une lumière pâissante qui animait des ombres sur le mur. [...] Ombres de mes pensées, ombre tachée d'humidité de ma vie, ombres de mon amour, étaient projetées sur l'écran de ma mémoire – ce mur – tandis que leur souvenir sensible m'échappait. Pendant des jours et des nuits, j'ai dû m'acharner à donner à ces ombres contour et relief. Leur glissement était silencieux, leur présence réticente et fugitive. À ces ombres, j'étais moi-même ombre, semblait-il. Pendant des jours et des nuits, j'ai dû m'acharner à affirmer mon être, à me saisir dans un effort extrême de conscience pour m'assurer de mon existence en face des fantômes qui voulaient l'absorber, l'engloutir [Sp, 15]. » Pour ne pas penser à Georges et à son sort, elle se remémore la question que lui avait posée Louis Juvet un soir d'été à Vallauris : « Est-ce que tu as peur ? » Trente ans après, elle répond à son patron à titre posthume :

« L'apprentissage que l'on fait de tout ceci en prison, au secret, sans rien, rien qui puisse intervenir dans la décision qui est celle de la vie de la mort – de votre vie ou de votre mort, et de la mort de l'homme que vous aimez –, décision qui sera prise dans une région inconnue et lointaine, cet apprentissage-là est souverain contre la peur. Vous êtes seul, dans un réduit obscur où les bruits du monde sont tellement amortis que vous vous demandez si vous rêvez ; rien ne vous visite, ni ne vous voit, vous êtes abandonné, oublié, et vous savez que, dans un bureau, votre dossier passe d'une pièce à l'autre, d'un justicier à un autre, de la vie à la mort [Sp, 21]. »

C'est la vie qui l'emporte. Alors que d'autres, comme Marie-Claude Vaillant-Couturier, ne sortiront pas de l'isolement, Charlotte est renvoyée dans les quartiers allemands de la Santé. Elle partage alors sa cellule avec deux autres détenues. Un lit à trois étages, trois minces paillasses douteuses, une tinette, fermée par un couvercle en bois mal ajusté, une cruche d'eau, un balai de paille de riz pour nettoyer... Les conditions de vie restent spartiates. Les détenues ont faim. Un café clair le matin avec un morceau de pain, une soupe à 11 heures, un deuxième morceau de pain à 17 heures. Chacune attend le moment où la nuit tombe à l'extérieur, l'instant où la sentinelle, qui fait les cent pas le jour durant dans la cour, s'éloigne. Là, les montants des lits servant d'échelle, les mains s'accrochent aux barreaux, les visages se hissent jusqu'aux fenêtres. La prison s'anime. Dans la cour d'en face, les prisonniers de droit commun – qui, eux, reçoivent du courrier et peuvent lire les journaux – ont des nouvelles de l'extérieur.

— Hé ! les petites, ça y est ! les Anglais ont repris Tobrouk.

— Et en Russie ?

— Ils avancent toujours.

— Qui, « ils » ?

— Les Fritz !

Certains soirs, les femmes chantent aux fenêtres. À d'autres moments, des cris montent jusqu'à celles des voisins de la prison, des fenêtres si proches qu'on peut les apercevoir. « Nous avons faim ! hurlent-elles. Nous voulons du pain ! »

Et puis il y a les exécutions. Comme le 23 juillet, où trois résistants communistes – André Dalmas, Edgar Lefébure et Henri Meunier –, coupables d’avoir tué deux policiers français lors d’une échauffourée rue de Buci, sont guillotins. À 4 heures du matin, la prison entière est aux aguets. Les trois condamnés pénètrent dans la cour en chantant *La Marseillaise*. Une première voix s’éteint, coupée net par le claquement sinistre de la machine de mort. Puis la deuxième. Puis la troisième, finalement relayée par des centaines d’autres, les détenus hurlant, du fond de leur cellule, leur hommage au courage.

Et puis il y a les départs, à l’aube, des fusillés. Chantant également *La Marseillaise*, parfois *L’Internationale*. Et les femmes qui répondent par *Ce n’est qu’un au revoir*. Des chants qui accompagnent Georges, ce matin du 23 mai. Mais que Charlotte n’entend pas. À son retour, Charlotte titube. Ses compagnes viennent à sa rencontre, sans un mot. Elles l’allongent sur sa couchette. « Elles ne m’ont rien demandé. Et moi je ne leur ai rien dit, rien dit de ce que je lui avais dit, à lui qui allait mourir. » Plus tard, elle saura. Qu’André Pican, bien qu’effroyablement torturé, avait dessiné sa maison, sa voiture et des valises sur les murs de sa cellule. « Regarde, a-t-il dit à Germaine, c’est pour notre prochain voyage en Italie. » Que Georges Politzer avait confié à Maï qu’il avait écrit un nouveau livre dans sa tête et qu’il ne lui manquait plus que le papier.

Pendant des jours, Charlotte reste prostrée dans son silence. Les mots l’ont fuie. Et sa douleur est ravivée par un nouveau départ pour le peloton d’exécution. Le 30 mai, huit jours après Georges, ce sont d’autres hommes du réseau qui partent pour le mont Valérien : Félix Cadras, Arthur Dallidet et Jacques Decour. À huit jours d’intervalle, Maï Politzer a vu partir vers la mort les deux hommes qu’elle aimait, son mari et son amant. À Mounette Dutilleul, sa compagne, Arthur Dallidet laisse quelques mots, transmis par Marie-Claude Vaillant-Couturier : « Nous retournerons à Garches, à la Fête de l’Huma et nous aurons un fils. » À l’aube du 30 mai, Mounette est à la fenêtre de sa cellule pour voir partir celui qu’elle aime, qu’il faut soutenir, car la torture l’a rendu aveugle. Cramponnée aux barreaux, elle entonne crânement *La Marseillaise* avec l’ensemble de ses compagnes, agrippées à ce chant comme à un espoir.

« Et voilà qu'elles me rejoignent dans le long cortège des veuves. Les veuves qui n'ont pas veillé leur mari mourant, qui n'auront pas fermé ses yeux. Nos mains inutiles. Elles me rejoignent dans une douleur inutile que chacune est seule à porter. À quoi sert ma priorité, mon expérience ne peut les aider. Chacune est seule, isolée dans ses souvenirs, dans la mémoire du bonheur passé, dans la mémoire du combat clandestin, si épuisant, si exaltant aussi, avec ses peurs et ses joies. Et quoi qu'elles puissent faire, rien n'effacera le passé. Il pèsera de plus en plus lourd à nos cœurs maintenant réduits en cendres. Toutes ces jeunes vies anéanties. Les enfants que nous n'aurons pas. Ce petit garçon au regard grave et au front bombé, ce fils que je n'aurai pas⁷. »

C'est au théâtre que Charlotte s'agrippe pour ne pas sombrer. À *Ondine*, plus précisément, cette pièce de Giraudoux que l'Athénée avait montée en avril 1939 avec Madeleine Ozeray dans le rôle-titre et Louis Jouvet dans celui du chevalier Hans, son mari. Alors que Hans va mourir, Ondine lui dit adieu, en sachant qu'elle est condamnée, à cause d'une malédiction, à l'oublier. « J'étais entrée dans la cellule où Hans devait me dire adieu, avec des mots qui sont ceux de tous les adieux, car c'était un adieu éternel, impossible de s'y méprendre, et la présence d'Ondine l'attestait, elle qui oublierait ; et de savoir que moi aussi je devais oublier me déchirait le cœur. Et pourtant, c'était l'évidence, puisque je vivais, puisque je n'étais pas morte à la première parole de Hans, cela voulait donc bien dire que je l'oubliais déjà, que je continuerais à vivre, donc que j'aurais oublié. J'appelle oubli cette faculté qu'a la mémoire de rejeter dans l'insensible le souvenir d'une sensation chaude et vivante, de transformer en images qui ont perdu leur pouvoir enivrant ou atroce, le souvenir de l'amour vivant, de l'amour de chair et de chaleur [Sp, 22]. »

¹- En riposte à l'attentat contre l'officier allemand Hotz, en octobre 1941, les nazis font fusiller cinquante otages, dont vingt-sept militants communistes issus du camp d'internement de Châteaubriant. Parmi eux, Guy Môquet.

²- L'appel de Jacques Decour sera repris, en septembre 1942, dans le premier numéro reconstitué des *Lettres françaises*.

³- Lucienne Langlois (1914-2009, matricule 31668 à Auschwitz) s'appelait en fait Madeleine Passot. Elle était agent de liaison sous le nom de Betty. Elle a été arrêtée en même temps que les Dudach, le 2 mars 1942, avec son compagnon, Lucien Dorland. Proche collaborateur de Georges, Dorland sera fusillé le 21 septembre 1942. Betty, elle, passera la totalité de sa détention sous le nom de Lucienne Langlois. Personne ne découvrira sa véritable identité. Après la guerre, elle

prendra le nom de son mari : Jegouzo. Voir le livre de son fils, Yves Jegouzo, *Madeleine, dite Betty*, L'Harmattan, 2011.

[4](#)- ACD.

[5](#)- La Santé ne sera réservée aux hommes qu'après décembre 1942, les femmes étant alors détenues à la prison de la Roquette.

[6](#)- Pour plus de précisions, se reporter à *Déportation et génocide*, d'Annette Wieviorka, Plon, 1992.

[7](#)- *Les Hommes*, *op. cit.*

OceanofPDF.com

*Je ne l'ai pas donné
et la mort l'a arraché de moi
et cette cause
plus forte que mon amour.
Pour cette cause
il fallait mourir
pour mon amour
il fallait vivre.
Vous croyez que c'est facile
peut-être
de n'être pas femme et jalouse.
D'une autre
on peut la tuer
d'une idée
il faut mourir aussi.
Je n'ai pas pu mourir avec lui
Et je n'en suis pas morte [CI, 21].*

LE 24 AOÛT, CHARLOTTE ET LES AUTRES DÉTENUES sont transférées au fort de Romainville. Situé sur la commune des Lilas, à quelques kilomètres de Paris, il occupe vingt-cinq hectares de terrains militaires, sur une hauteur dominant la capitale. Avant guerre, il n'était pas rare que les Parisiens viennent pique-niquer aux alentours. Depuis qu'il a été réquisitionné par l'armée allemande et transformé en geôle, ce sont les familles de prisonniers qui s'installent dans les prés, espérant être aperçues de leurs enfermés. Lorsqu'elle descend du bus qui l'a conduite ici, Charlotte voit d'abord le mirador que les Allemands ont édifié. Des sentinelles armées se tiennent devant les portes. En rang par deux, les prisonnières pénètrent dans une première cour où se trouve la *Kommandantur* du fort. Puis, par un petit chemin en dénivelée, elles en rejoignent une seconde, beaucoup plus vaste. Là, deux bâtiments se font face. Au fond de la cour, quelques restes d'écurie servent de cellules d'isolement. C'est là que les fusillés passent leur dernière nuit, avant le départ pour le mont Valérien.

Comme à chaque étape, les femmes sont photographiées, enregistrées. Elles doivent abandonner l'argent qu'elles ont sur elles. Un numéro d'identification leur est fourni. Charlotte hérite du n° 661. Elle est loin de penser que cette identification la poursuivra jusqu'à Auschwitz et que c'est ce numéro qui, six mois plus tard, sera tatoué sur son bras gauche. Ni papier d'identité, ni argent, mais chacune a le droit de conserver ses vêtements. Mieux, une carte par semaine, fournie par l'administration, peut être envoyée aux proches. Charlotte s'empresse de prévenir Odette. À charge pour elle de rassurer sa mère : elle va bien. Après la Santé et ses conditions de vie si pénibles, Romainville ressemble à un vaste champ de foire. « Il règne dans ce camp une telle pagaille que, chaque semaine, les règlements changent, ce qui fait qu'ils ne sont jamais appliqués. Quand on me reparlera de l'organisation allemande, je rigolerai¹ », écrit Marie-Claude Vaillant-Couturier à ses parents. Les portes sont ouvertes toute la journée et la circulation est libre. On peut descendre au rez-de-chaussée, où se trouvent les toilettes, ou prendre l'air dans la cour. Le premier matin, lorsqu'une des compagnes de Charlotte demande à une détenue plus ancienne à quelle heure est servie la soupe, celle-ci lui rit au nez :

« Si tu veux de la soupe, tu n'as qu'à aller la chercher toi-même. » Pour pallier la faiblesse des effectifs allemands – guère plus de vingt soldats pour plusieurs centaines de détenus –, un système d'autogestion des internés s'est mis en place. Ce sont les prisonniers qui sont chargés d'un certain nombre de tâches : propreté des lieux et des gamelles, distribution du courrier, transport du charbon ou de la nourriture. Les hommes et les femmes sont séparés, de part et d'autre d'un vaste escalier central. Mais on peut se voir, se croiser, y compris dans la cour, qu'un simple grillage divise en deux parties.

Charlotte se retrouve dans une vaste pièce où s'alignent deux rangées de lits à étage. Entre elles, une longue table et des bancs. Au fond, un poêle, à peine suffisant pour réchauffer l'espace pendant l'hiver. Et deux baquets à couvercle qui font office de tinettes, vidés tous les jours. Chaque matin, au réveil, descente aux toilettes. Murs grisâtres, latrines dans le fond, rangée de robinets d'eau froide. Au retour dans la cellule, appel, deux par deux, au pied des lits. Puis l'équipe « petit déjeuner » se rend aux cuisines pour rapporter le « café », un bidon d'eau brunâtre. Ici, comme à la Santé, les prisonnières ont faim. Midi et soir, dans la cellule de Charlotte, les quarante-six codétenues disposent d'un bol de soupe claire, de deux cents grammes de pain et de dix grammes de matière grasse. « Nous avons faim, faim, faim. Non plus des crampes d'estomac mais la sensation de perdre toutes ses forces dans l'heure qui précède la soupe². » Les détenues chargées d'aller chercher la soupe profitent souvent d'un moment d'inattention des gardiens pour fouiller dans les poubelles et récupérer quelques épluchures, quelques trognons de chou pour améliorer l'ordinaire.

Fin octobre, Danielle et Marie-Claude organisent, comme à la Santé, une « manifestation ». Aux barreaux de la cellule, les femmes hurlent leur faim en direction du monde extérieur. Le commandant SS Bickenbach tente de les intimider, puis se résout à interroger Marie-Claude, qui parle parfaitement allemand. Elle le convie à venir vérifier, à l'heure du déjeuner, l'état de ce qui leur est servi. Étrangement, Bickenbach obtempère. Le lendemain, il plonge une longue cuillère dans le chaudron de soupe et racle soigneusement le fond. Lorsqu'elle ressort, elle est vide : pas une pomme de terre, pas un haricot... Sans un mot, il

quitte la chambrée. Mais, peu de temps après, l'autorisation de recevoir des colis est accordée. Deux fois par semaine, ceux-ci sont déposés au fort par les familles ou transmis par la Croix-Rouge. Dans le vaste système communautaire mis en place dans la cellule de Charlotte, il est décidé qu'ils seront mis en commun et serviront à nourrir tout le monde. Le poêle permet alors de faire chauffer dans de vastes gamelles une soupe un peu améliorée.

Après avoir été séparées les unes des autres pendant quatre mois à la Santé, les femmes se retrouvent avec beaucoup de joie à Romainville. Elles se touchent, s'embrassent, se parlent, se questionnent sans fin. C'est entre ces murs que Charlotte va nouer des amitiés fidèles. Ainsi Cécile Borrás³. Chaque matin, en descendant aux toilettes, elle croise cette drôle de petite femme de vingt-sept ans, à la langue aussi pendue que son caractère est trempé. Membre des FTP (les Francs-tireurs et partisans), elle est l'une des intermédiaires entre les imprimeries du Parti et les distributeurs. Elle a arpenté la capitale sur son vélo, des tracts plein son sac, ou à pied, transportant des valises remplies de pages de caractères de plomb pour l'imprimerie. « Mon premier souvenir d'elle, c'est au fort de Romainville. Charlotte était dans une autre cellule, celle des filles qui venaient de la Santé. Nous avions des tours pour aller aux toilettes et automatiquement, nous nous croisions toujours. Charlotte était une fille qui marchait très droite, la tête en arrière, le menton levé. Elle portait une cape bleu marine et parfois une toque en fourrure qui lui avait été offerte par Jouvet. Elle était maquillée, elle avait toujours sa poudre et son rouge à lèvres. On aurait dit qu'elle se donnait des airs. Je lui ai dit bonjour une fois, deux fois, elle n'a jamais répondu. La troisième fois, je lui ai dit "Bonjour Madâââme" et elle a éclaté de rire. Elle avait un beau rire, Charlotte, on aurait dit des perles qui tombaient⁴. »

Cécile a trois « copines de réseau » dont elle est inséparable : Lulu, Carmen et Viva⁵. Carmen Serre (Jeanne de son vrai prénom), vingt-trois ans, et Lucienne, dite Lulu (Thévenin de son nom d'épouse), vingt-cinq ans, sont sœurs. Pendant toute la guerre, elles tairont leur parenté aux autorités françaises et allemandes, n'ignorant pas combien ce lien peut être prétexte à chantage s'il est su. Carmen et Lulu ont grandi à Marseille, mais c'est à Paris qu'elles se rendent pour participer à la

résistance communiste. La première est chargée des relations avec les imprimeurs – réseau au sein duquel elle a rencontré Cécile Borrás –, la seconde livre des armes. Elles ont été arrêtées le même jour, le 19 juin 1942. Elles sont drôles, courageuses. Et elles ne se quittent jamais.

À la gouaille toute parisienne de Cécile et à la faconde provençale des sœurs Serre s'ajoute le caractère volcanique de l'Italienne Viva. Vittoria Nenni, vingt-sept ans, est la fille du leader socialiste italien Pietro Nenni. Elle a fui l'Italie avec toute sa famille et, à l'âge de treize ans, a découvert la France. Son mari, Henri Daubeuf, est militant communiste et imprimeur. Il est en première ligne sur les listes des brigades spéciales, qui l'arrêtent le 18 juin 1942. Viva échappe à la rafle, mais sa présence trop insistante à la préfecture de police, où elle harcèle les fonctionnaires afin d'avoir des nouvelles de son mari, la fait soupçonner et arrêter à son tour. Henri Daubeuf tombera, fusillé, au mont Valérien, le 11 août 1942. Viva, elle, est transférée à Romainville, où les autorités allemandes lui proposent de lui retirer sa nationalité française et de la renvoyer en Italie. Par fidélité à l'égard de son mari, de ses compagnes et de ses convictions, elle refuse.

Avec ces trois jeunes femmes, Charlotte va réapprendre à rire. À vivre. « Cela aussi c'était l'oubli – des amitiés nouvelles et des distractions obligées avec une espèce de goût de vivre qui s'emparait de moi, repoussait dans un lointain presque imaginaire tout mon passé, tout ce qui avait été moi disant adieu à Georges. Une autre vie avait commencé, avec d'autres souvenirs [Sp, 25]. »

Les toilettes sont mixtes. Cela permet aux hommes et aux femmes de communiquer au moyen de petits papiers glissés dans les interstices des murs. Le courrier, souvent codé pour échapper à la censure (« J'ai une dent contre Anastasie⁶ », se plaint Odette dans une lettre à Charlotte), permet d'échanger des nouvelles et des informations en provenance du front. Tout circule très vite. Danielle Casanova et Marie-Claude Vaillant-Couturier arrivent même à organiser un journal clandestin : *Le Patriote de Romainville*. Écrit au bleu de méthylène sur des papiers d'emballage de la Croix-Rouge, il circule dans les chambres et finit brûlé dans les poêles une fois lu. « Tu penses bien que notre sens de l'organisation ne

perd pas ses droits, même et surtout ici⁷ », écrit le résistant communiste Octave Rabaté à sa femme.

Formées à la dure règle du PCF clandestin, habituées à l'obéissance et à la discipline, soumises au charisme incroyable d'une Danielle Casanova naturellement douée pour l'animation de groupe, les détenues vont rapidement mettre en place un emploi du temps collectif. D'abord pour ne pas périr d'ennui ou ressasser, ensuite pour tirer parti de l'enfermement et enrichir leurs connaissances. Elles ne sont pas des victimes, elles paient pour des actions, des risques qu'elles ont accepté de prendre et dont elles savaient qu'ils pouvaient les mener à la mort, à la torture, à l'emprisonnement. Et ce ne sont pas ces murs de pierre qui vont les abattre. Très vite, des « cours » sont instaurés, permettant de véritables échanges de savoirs. Viva Nenni donne des leçons d'italien, Marie-Claude d'histoire politique, Maï de philosophie, Charlotte de théâtre... On échange des cours de maths contre des cours de couture, des exercices d'anglais contre des recettes de cuisine.

Les deux sœurs Marie et Simone Alizon⁸ comptent non seulement parmi les non-communistes, mais aussi parmi les plus jeunes : elles ont dix-sept et vingt ans. Elles découvrent avec stupeur la hiérarchie qui s'est installée, l'organisation structurée, la discipline sans faille, la cohésion peu commune. « Un bon nombre de ces femmes étaient des scientifiques et des intellectuelles de haut niveau, avec une inébranlable foi dans leur idéal. Elles étaient une partie de l'élite féminine du parti communiste. Il nous fallut du temps pour découvrir ce milieu nouveau et incompréhensible pour nous. Nous étions tombées sur une autre planète. Nous qui ignorions tout des partis politiques, nous étions arrivées au milieu d'un des plus intenses foyers d'activité intellectuelle communiste⁹ », racontera Simone, dite Poupette. Pour les deux jeunes filles, adoptées par le groupe après avoir été soigneusement sondées à propos de leur action dans la Résistance et de leurs convictions antinazies, le séjour à Romainville s'apparente à une université de la vie¹⁰.

Charlotte, secondée par Maï Politzer, a dans un premier temps voulu donner des cours de gym. Mais la faiblesse des corps, soumis à des mois

de privations, leur fait vite abandonner ce projet. Lors des cours de théâtre que Charlotte organise ensuite, elle remarque vite que beaucoup de ses compagnes en sont familières, notamment les Parisiennes. Elle repère celles qui connaissent parfaitement le répertoire, celles qui ont un joli et inattendu don d'actrice, celles qui savent chanter. Elle n'a jamais monté de pièce elle-même, mais elle a passé tellement de temps à observer Jouvet le faire qu'elle décide d'organiser des « après-midi artistiques ». Tous les dimanches après le déjeuner, on travaille des extraits de grands classiques, des saynètes de l'histoire de France, on récite des poèmes devant les prisonniers, hommes et femmes, et souvent devant les Allemands de garde. Les couturières se transforment en costumières et font des merveilles avec des vêtements retailés, des bouts de tissu et du papier. Les décors sont faits de bric et de broc, mais les répétitions sont intenses. C'est ainsi que Danielle Casanova se retrouve (évidemment !) en Jeanne d'Arc, surveillée par un anachronique soldat allemand interprété par Marie-Claude Vaillant-Couturier. Rires garantis dans le public. Pour entendre ce rire monter des rangs des hommes, les femmes sont prêtes à tout. À s'enlaidir, à se ridiculiser. Leur semaine est occupée par une seule question : « Que va-t-on faire pour distraire “les hommes”, dimanche ? » L'acte de bravoure de Charlotte consiste à monter *Le Jeu de l'amour et du hasard*. La jeune étudiante en philosophie de dix-neuf ans Yvonne Picard¹¹ campe une Sylvia tout en émotion.

Si les jours se sont faits plus légers pour les femmes, à Romainville on continue de tuer les hommes. Madavin Mouchilotte, l'ami de Gisèle Mollet, arrêté dans le cadre de l'affaire Pican, proche de Georges Dudach. Noël, le mari de Simone David. Marcel, le mari de Camille Champion. Lucien Dorland, le compagnon de Lucienne « Betty » Langlois... Dix-sept noms, dix-sept femmes qui, comme Charlotte cinq mois plus tôt, sont appelées pour venir dire adieu à l'homme qu'elles aiment. « Nous les entendons qui reviennent. Le sous-officier les fait rentrer et c'est quand il a eu reverrouillé la porte que le raidissement et la résolution sur le visage se sont évanouis. Leurs visages apparaissent soudain déshabillés de toute expression ou de toute convention, dans cette nudité que donne un subit éclairage ou une atroce vérité [CI, 16]. »

Très vite, cependant, les représentations théâtrales reprennent : « Pour les hommes, les femmes chantaient et dansaient, elles jouaient l'insouciance et la gaîté. C'était un jeu déchirant. Mais l'animation qu'il suscitait parvenait quelquefois à faire croire, même à celles qui savaient le mieux, combien tout cela était dérisoire [CI, 12]. »

Une autre pièce, *On ne badine pas avec l'amour*, est programmée. Poupette est aux anges : Charlotte lui a confié le rôle de la jeune Camille. Mais, le 18 janvier 1943, deux cent vingt-deux détenues sont réunies dans la cour. Le SS Bickenbach leur demande de renvoyer, par colis, leurs affaires à leurs proches. Elles ne doivent conserver qu'une valise et des vêtements chauds. Les femmes comprennent que le départ pour l'Allemagne est proche. Les plus assurées calment celles qui pleurent et paniquent : on les envoie sans doute dans un camp de travail. Elles ont repris des forces depuis la Santé, elles sont jeunes et vaillantes, elles survivront.

Le soir du 21, Charlotte est appelée pour le départ avec quatre-vingt-dix-neuf autres femmes. Dans sa valise, un nécessaire de toilette, une cape, deux couvertures, un costume de ski (!) et de la lingerie. Sur elle, un manteau de ragondin, deux pulls, une jupe de laine¹². Elles passent la nuit dans les casemates de la cour. Des soldats allemands remettent à chacune d'entre elles l'argent qui lui a été confisqué à l'arrivée et lui font signer un reçu. Le lendemain matin, elles sont embarquées dans des cars, direction Compiègne. Elles passent deux jours au camp de Royallieu, camp de transit avant la déportation en Allemagne, où elles sont rejointes par les cent vingt-deux restantes, le 23 janvier, ainsi que par huit autres résistantes – sept transférées directement de Fresnes, une du dépôt de la préfecture de police. En tout, elles sont deux cent trente. Dans trois mois, elles ne seront plus que soixante-dix.

¹- Cité in Thomas Fontaine, *Les Oubliés de Romainville*, Tallandier, 2005.

²- Lettre de Marie-Claude Vaillant-Couturier à ses parents, citée *ibid*.

³- Christiane Borrás, née Charua (matricule 31650), avait pris Cécile pour surnom dans la Résistance. Elle a écrit un livre retraçant sa vie : *Cécile, une 31000, communiste, déportée à Auschwitz-Birkenau*, Textes et prétextes, 2006.

⁴- Entretien avec les auteurs, 4 août 2010.

⁵- Carmen Serre (1919-2006, matricule 31637) ; Lulu Thévenin (1917-2009, matricule 31624) ; Viva Daubeuf (1915-1943, matricule 31635).

- 6- « Anastasie » symbolisant la censure.
- 7- Cité in Thomas Fontaine, *Les Oubliés de Romainville*, op. cit.
- 8- Elles appartenaient au réseau Johnny, à Rennes.
- 9- Simone Alizon, *L'Exercice de vivre*, Stock, 1996.
- 10- Simone Alizon (matricule 31776), interrogée par Caroline Moorehead in *A Train in Winter*, Harper, 2011.
- 11- Yvonne Picard (1921-1943, matricule 31634). « Licenciée de philosophie à dix-neuf ans, morte de dysenterie à vingt-deux », ainsi résumera-t-elle elle-même sa vie à Auschwitz, quelques jours avant sa mort.
- 12- En 1963, le Bureau de restitution de la république fédérale d'Allemagne demande aux anciens déportés de leur signaler les biens qui ont été saisis lors de leur arrivée au camp, à fin de dédommagement. C'est ainsi que nous savons ce que Charlotte a emporté (ACD).

Le train roulait depuis deux jours et deux nuits, vers l'est, toujours plus vers l'est. Dans l'obscurité silencieuse – le bruit des essieux s'était incorporé au silence et ce silence était oppressant – une voix me surprit. Celles qui n'étaient pas encore mes meilleures amies et qui allaient le devenir, et pour si peu de temps, dormaient à mes côtés ou peut-être faisaient-elles comme moi le bilan de leurs richesses et de leurs regrets. Nous étions enfermées encore dans un passé tout récent qui tout à coup devenait inutile. Il fallait une grande lucidité pour admettre qu'il était inutile tant il était proche mais voilà qu'on pouvait le retourner en tout sens comme un radeau échoué, voilà qu'on pouvait dire : ici, s'arrête mon passé, ici à cette obscurité du wagon roulant vers l'est. Ici s'arrête mon avenir en même temps que mon passé. Qui pouvait espérer ? Qui espérait ? Aucune, j'en suis sûre, et faire semblant n'était que crânerie. Et moi qui avais abandonné Georges à la mort un matin dans la prison, moi qui avais dit adieu à Georges et à toute notre vie ensemble – dit adieu, cela voulait dire renoncer à tout notre passé ensemble – je me sentais dans ce voyage encore plus solitaire et dépourvue, encore plus vulnérable parce que me manquait la certitude d'être aimée que j'avais eue jusqu'alors, au-delà de cette distance toujours grandissante entre moi et mon amour, puisque cet amour avait été anéanti, assassiné [Sp, 26].

« LE MATIN DU 24 JANVIER 1943, IL FAISAIT UN FROID HUMIDE d'Île-de-France, avec un ciel bas et des traînées de brume qui s'effiloçaient dans les arbres [C, 1]. »

À l'aube, les femmes sont réveillées, comptées. On distribue à chacune un pain de son et un morceau de saucisson, en lui recommandant de les faire durer. Debout dans des camions ouverts, elles traversent Compiègne encore endormie et croisent quelques passants engourdis. Elles chantent et crient aux silhouettes : « Nous sommes des Françaises, des prisonnières politiques ! Nous sommes déportées en Allemagne ! » Mais personne ne bouge. À peine quelques regards levés, vite abaissés. Compiègne, qui verra ainsi passer près de cinquante mille personnes en partance pour un ailleurs proche de nulle part, ne bronche pas.

Les camions contournent la gare et s'arrêtent près d'une voie de garage, à l'écart. Un train attend. Dix-huit wagons. Les quatorze premiers sont déjà formés. Mille deux cents hommes ont quitté le camp de Royallieu la veille et ont passé leur première nuit de déportation sur cette voie humide et glacée. Les quatre derniers wagons attendent les femmes. Dans chacun des trois premiers, soixante à soixante-dix sont hissées. Par chance, dans le dernier, où grimpe Charlotte, elles ne sont que vingt-sept. Là où les autres vont devoir s'organiser pour pouvoir dormir à tour de rôle – une moitié allongées au centre du wagon, une moitié debout en cercle autour d'elles –, Charlotte et ses compagnes ne vont ni manquer de place, ni souffrir de la promiscuité. Le sol est recouvert d'un résidu de paille. Au milieu, un baril de goudron en guise de tinette. Elles posent leur sac à main, leur valise et s'assoient. Pendant que le train reste en gare, elles crayonnent des petits mots qu'elles jettent sur les voies par les interstices entre les lattes de bois afin qu'ils soient découverts par les cheminots après le départ. « Prévenez ma famille », « Je vais bien », « Nous partons vers l'Allemagne », « Je reviendrai »... Puis les wagons sont plombés et le train s'ébranle.

Charlotte est entourée de Marie-Claude, de Cécile, d'Yvonne Blech et de Viva. Elles discutent pour passer le temps. Yvonne raconte comment elle a été perdue par son parapluie. Son mari, le journaliste René Blech,

proche de Georges Dudach, avait quitté le domicile conjugal pour entrer dans la clandestinité. Conservant en apparence une vie sans histoires, elle le ravitaillait au cours de rendez-vous clandestins, à l'occasion desquels elle se transformait pour qu'on ne fasse pas le lien : maquillage différent, chaussures à talons hauts modifiant sa démarche, vêtements inhabituels... Un matin, perquisition des brigades spéciales à son domicile. Elles ne trouvent rien qui leur permette d'identifier la femme qu'elles ont repérée dans la rue... sauf son parapluie, sur le pas de la porte. « Tu imagines, un parapluie vert à manche de lézard noir... Ils ne pouvaient pas le rater. » Les autres éclatent de rire. Charlotte se force à sourire. Pour être proche d'Yvonne, elle sait qu'elle a le cœur brisé. Car l'adresse clandestine de son mari était celle de sa maîtresse. Par fierté et parce que le combat importait plus que les humiliations personnelles, la femme trompée avait continué de faire semblant¹.

À côté d'Yvonne, pour se tenir chaud, Jakoba van der Lee a posé sur ses jambes son vieux manteau de loutre fatigué. D'origine néerlandaise, elle est lectrice d'arabe aux Langues O'. À ses camarades, elle raconte qu'elle a appris cette langue toute jeune fille. Séduite par un prince arabe, elle avait accepté de l'épouser, l'avait suivi dans son pays... et s'était retrouvée enfermée dans un harem. Il lui avait fallu neuf ans pour réussir à s'en échapper et se réfugier à Paris. Elle n'est pas résistante, mais dans une lettre à son frère, resté aux Pays-Bas, elle disait souhaiter vivement la défaite d'Hitler. La lettre a été interceptée et son auteure arrêtée².

Aux récits succèdent les chants. Ici et là, le train s'arrête. À travers les interstices des parois du wagon, elles devinent le nom des gares. À Châlons-sur-Marne, un cheminot longe le wagon en chuchotant : « Ils sont bientôt battus. Ils vont perdre à Stalingrad. Vous reviendrez bientôt. Soyez courageuses, les petites. » Puis c'est la première nuit. À Metz. De nouveau, des heures de voyage infinies. À chaque sursaut du wagon, la tinette manque de se renverser. Il faut la bloquer avec des valises pour ne pas être éclaboussée par ses déchets. Mais bientôt le problème ne se pose plus : avec le froid qui devient glacial, son contenu gèle. À Weimar, une vague soupe d'orge à peine chaude est distribuée. En refermant la porte, le soldat qui les garde depuis la frontière leur donne une information : « Nous vous quittons ici. Maintenant, c'est la SS qui vous convoie. »

La deuxième nuit se passe à Halle, en Saxe. La température ne cesse de chuter : fin janvier, au cœur de la plaine germano-polonaise, le thermomètre peut descendre jusqu'à - 30 °C. Les respirations deviennent haletantes, les dents claquent irrésistiblement, le silence se fait. Pendant la nuit, des bruits de manœuvres réveillent celles qui ont réussi à s'endormir : on est en train de détacher les wagons des hommes. Pendant que les femmes restent stationnées, ces derniers s'éloignent. Direction Sachsenhausen, découvriront-elles bien plus tard. Puis, au petit jour, le train repart. Des voix de cheminots s'exprimant dans une langue inconnue leur font comprendre qu'elles viennent de passer dans l'exterritoire polonais, sans doute après Breslau (aujourd'hui Wrocław). Puis elles passent une dernière nuit stationnées dans le grand nulle part glacial. En fait, elles sont arrivées à Auschwitz, mais l'administration allemande attend le jour pour déplomber les quatre wagons.

*

Personne ne comprendra jamais pourquoi ces prisonnières politiques ont été déportées à Auschwitz, qui était essentiellement un camp d'extermination de Juifs. Marie-Claude Vaillant-Couturier elle-même, devenue députée française en 1945, cherchera longtemps la réponse. Et de nombreux historiens avec elle. Vainement. Les « politiques » étaient, ordinairement, dirigées sur Ravensbrück. Sauf le convoi du 24 janvier 1943, dit « convoi des 31000 », car tous les matricules à cinq chiffres que les survivantes porteront tatoués sur l'avant-bras gauche pour le restant de leur vie commencent par 31. Désorganisation allemande due à la panique de voir Stalingrad sur le point de tomber ? Simple erreur humaine lors de la séparation avec le train des hommes à Halle ? La réponse s'est perdue avec la destruction d'une partie des archives d'Auschwitz – à supposer qu'elle s'y trouvait.

Le train, le quai, les SS et leurs chiens... Mille fois – et ce n'est sans doute pas assez – l'arrivée à Auschwitz a été racontée. De même que la suite. Pour les Juifs, la plupart du temps, la sélection immédiate, impitoyable. Soit la mort par épuisement, coups, malnutrition, maladie.

Soit la mort par les gaz asphyxiants. Pour les déportés politiques, pas de sélection à l'arrivée. La mort fera son tri toute seule.

Mais comment raconter Auschwitz sans en revenir aux mots tellement rebattus, tellement galvaudés qu'ils sont devenus des clichés vides de sens ? Et, dans ces pages tout particulièrement, comment raconter ce que Charlotte Delbo a vécu et écrit sans la paraphraser ?

Nous nous sommes ici assigné un seul objectif : faire revivre Charlotte Delbo pour donner envie aux lecteurs de découvrir ses textes. Rendre vie à l'écrivaine, c'est aller interroger son texte. Pas son expérience, pas son authenticité, mais ses silences, ses ellipses. Tout ce qui peut enrichir non pas l'expérience, mais le récit. Ainsi, dans *Aucun de nous ne reviendra* [A], Delbo a raconté le camp sans dates, sans repères, au fil de chapitres sobrement intitulés « Un jour », « La nuit », « Viva » ou « Les hommes », et en n'écrivant même qu'une seule fois le nom « Auschwitz ». Une façon de nous perdre, de même que toutes ces femmes furent perdues, dans un présent qui n'en est pas un, un présent qui n'a pas d'avenir, un présent qui refuse le passé. Pas de chronologie dans une vie qui n'en a plus. Une de nos tâches a donc consisté à restituer cette histoire dans une temporalité, à lui redonner un temps défini. Une autre a été de faire revivre toutes celles pour lesquelles, justement, Charlotte Delbo a écrit. « Elles ». Celles qui y sont restées, celles qui en sont revenues, celles qui ont disparu en silence, celles qui lui ont dit avant de mourir : « Toi, tu leur diras » – toute cette communauté de femmes qui, confrontées à l'indicible, ont fait confiance à Charlotte pour qu'elle mette des mots sur leurs souffrances.

¹- Yvonne Blech (matricule 31653) mourra à Auschwitz le 11 mars 1943. À sa camarade Madeleine Dechavassine (matricule 31639) elle avait dit : « Si tu rentres, tu diras à mon mari que je le maudis. »

²- Jakoba van der Lee (matricule 31697) mourra à Auschwitz début février 1943.

*Ce point sur la carte
Cette tache noire au centre de l'Europe
cette tache rouge
cette tache de feu cette tache de suie
cette tache de sang, cette tache de cendres
pour des millions
un lieu sans nom.
De tous les pays d'Europe
de tous les points de l'horizon
les trains convergeaient
vers l'in-nommé
chargés de millions d'êtres
qui étaient versés là sans savoir où c'était
versés avec leur vie
avec leurs souvenirs
avec leurs petits maux
et leur grand étonnement
avec leur regard qui interrogeait
et qui n'y a vu que du feu,
qui ont brûlé sans savoir où ils étaient.
Aujourd'hui on sait.
Depuis quelques années on sait.
On sait que ce point sur la carte
c'est Auschwitz.
On sait cela
Et pour le reste on croit savoir [CI, 37].*

LE MERCREDI 27 JANVIER, AU PETIT JOUR, les lourdes portes des wagons s'ouvrent sur un paysage de neige. Dans un froid glacial, les soldats aboient des ordres que peu comprennent. Sans ménagement, les femmes sont placées en rang de cinq et sommées de se mettre en route. Engourdis par les trois jours de transport, glissant dans la boue, portant leurs lourdes valises à bout de bras, elles marchent. Péniblement. À mi-chemin, elles croisent une cohorte de femmes vêtues de robes de coton rayées, déchirées de toute part. Elles sont maigres à faire peur et livides. Mais c'est leur odeur qui choque d'abord les arrivantes. « Ce qu'elles puent, elles pourraient au moins se laver », maugrée Lulu. « Dans huit jours, tu sentiras aussi mauvais et tu ne t'en apercevras même pas », lui répond Cécile, qui n' imagine pas à quel point elle a raison. Soudain, au détour de la route, apparaissent des barbelés, un mirador, des bâtiments. Près de l'entrée, un méchant piquet porte l'inscription « Vernichtungslager ». « Toi qui sais l'allemand, demande Cécile, qu'est-ce que ça veut dire ? » Ce mot-là, Charlotte ne le connaît pas. Mais elle devine : *Lager*, c'est camp, *nichts*, c'est rien, le néant. Ça doit vouloir dire « camp d'anéantissement ». « Eh bien, c'est gai ! » commente Cécile.

Pour l'historien spécialiste d'Auschwitz Tal Bruttman, cette anecdote rapportée par Delbo dans *Le Convoi* n'est pas crédible : « C'est contraire à la façon de faire nazie. Jamais ils “n'annoncent la couleur”. Dans les camps de concentration, ce ne sont que des phrases absconses, comme le portail qui annonce “Le travail rend libre” ou les slogans de nécessité d'hygiène (*Ein Loss, dein Tod* – “Un poux, ta mort”), absurdes quand on connaît la réalité du camp. Et de l'autre côté, dans les centres de mise à mort, tout est fait pour cacher la réalité du lieu aux victimes : Treblinka, Sobibor, Belzec ont des orchestres qui jouent à l'arrivée, de fausses gares avec de faux horaires de train laissant penser qu'il s'agit d'un lieu de transit, la promesse d'une “douche”, autant de processus mis en place pour maintenir les gens calmes le plus longtemps possible¹. » Son hypothèse est que cette description pourrait n'être qu'une mise en scène littéraire pour annoncer l'horreur à venir.

*

Charlotte et ses compagnes arrivent ensuite à Birkenau, le deuxième camp du complexe, ouvert l'été précédent, à trois kilomètres d'Auschwitz I, pour accueillir les déportées femmes. À quelques mètres de l'entrée, alors qu'apparaissent les silhouettes de femmes SS dans leur pèlerine noire, s'élève une *Marseillaise*. C'est la petite Mounette², aux yeux si clairs et à la voix si juste, qui a entonné l'hymne français. Il est immédiatement repris en chœur, pour la seule et unique fois de l'histoire du camp. C'est donc en chantant que les deux cent trente femmes font leur entrée. Mança Svalbona, médecin slovaque déporté, les entend : « Un matin, à l'entrée du camp, paraissent trois cents nouvelles venues. De quel pays arrivent-elles ? Nous guettons attentivement. Soudain, notre respiration s'arrête, nos poings se serrent, nos yeux brillent : puissamment, au milieu de notre camp de mort, s'élève *La Marseillaise*, "Allons enfants de la patrie"... La main de ma voisine me serre la main ; nos lèvres tremblent, "Contre nous de la tyrannie"... Doucement, nos sangs se réveillent. Nous voulons mieux voir, mieux entendre, nous ouvrons les fenêtres des blocks. "Aux armes, citoyens"... Pour la première fois depuis longtemps, nous respirons profondément, avec un goût de liberté³. »

Dans cette aube qui n'en finit pas de se lever, dans l'obscurité des allées, bousculées plus que guidées par les gardiens, les Françaises découvrent Auschwitz. Partout, sur le sol, des cadavres qu'elles enjambent, des rats gros comme des chats qui courent entre des alignements de baraquements en brique, et une odeur épouvantable qui envahit tout et dont elles découvriront très vite que c'est celle qu'exhalent les fours crématoires où jour et nuit sont brûlés des corps. Poussées dans une baraque longue et étroite, elles patientent longtemps, assises sur leurs valises. Pelagia Lewinska, une détenue polonaise arrivée le même jour, se souviendra de ce groupe, « un certain nombre de Françaises, habillées avec soin, avec des figures d'intellectuelles et qui avaient l'air de voyageuses aisées, mais fatiguées par l'attente d'un train en retard⁴ ».

À midi, des détenues distribuent des gamelles d'émail rouge dans lesquelles elles versent une soupe claire aux relents de merde. Beaucoup refusent de la manger. Elles y viendront. Même lorsqu'elles auront compris l'origine de l'odeur : « Tout le monde dans le camp avait la diarrhée. La nuit, sortir pour ses besoins, c'était s'exposer aux coups. De plus, les diarrhéiques n'avaient pas le temps de sortir du block. Les gamelles servaient de pot de chambre. Le lendemain, elles étaient sorties, rincées à l'eau sale, et empilées les unes sur les autres pour resservir [C, 12]. »

Après la soupe, des femmes SS entrent dans le block. L'une demande s'il y a une dentiste dans le groupe. Danielle Casanova s'avance. On l'emmène. Immédiatement tatouée – matricule 31655 – mais pas tondue, elle est conduite au Revier, l'infirmerie du camp, dans un petit coin réservé aux « soins dentaires ». Des soins, bien entendu, qui n'étaient pas destinés aux déportés mais à la hiérarchie, aux prisonnières privilégiées du camp, presque toutes des droit-commun allemandes, les chefs de block (les *Blockovas*), les *kapos*, les responsables de commandos (les *Kolonneführerin*)⁵. Parce que la dentiste vient de mourir, Danielle Casanova se retrouve propulsée à une place de choix : pas d'appel, pas de travail forcé, pas de coups. Elle passe ses journées dans une pièce tiédie par un poêle, porte des vêtements chauds et dort dans des draps propres. Mais, quand certaines auraient profité de cette situation pour tenter de survivre à l'abri, Casanova ne lâchera jamais ses camarades et elle leur sera d'une aide incommensurable.

Une fois Danielle partie, les SS font l'appel. Marie-Claude Vaillant-Couturier, désignée interprète, transmet les ordres. Chaque femme doit, dès qu'elle entend son nom, se déshabiller et mettre ses vêtements et ses bijoux dans sa valise. Charlotte abandonne son alliance et une bague en or avec opale que lui avait offerte Georges. Elle réussit en revanche – comment ? – à cacher sa montre. Toutes se rendent ensuite dans une autre pièce où des prisonnières les attendent pour leur tondre les cheveux et le pubis. L'opération terminée, elles sont frottées avec un chiffon imbibé de pétrole en guise de désinfectant. Elles passent ensuite à l'étuve. Dans la vapeur, elles se cherchent sur les gradins de bois. Nues, tondues, désemparées, elles ne se reconnaissent pas. Mais Charlotte

entend la voix de Viva qui la hèle : « Viens ici, viens t'asseoir près de nous. » Puis c'est l'heure du tatouage sur l'avant-bras gauche. Toutes se voient attribuer un numéro commençant par 31 (pour 31000, le numéro de leur convoi), suivi des trois chiffres de leur enregistrement à Romainville⁶. Elles sont ensuite guidées jusqu'à une autre pièce encombrée d'une montagne de vêtements. Une prisonnière leur jette une robe rayée, un foulard, une culotte, une veste... Tout est sale, taché de sang, de pus, de merde. Des poux courent dans les coutures. Les tissus sont humides, car ils sortent de la désinfection. Les chaussures font l'objet d'un choix attentif. À Charlotte, Yvonne Blech⁷ explique : « Fais bien attention aux chaussures. C'est ce qu'il y a de plus important. Elles peuvent être trop grandes, mais surtout elles ne doivent pas prendre l'eau. » Sage conseil. « Les godillots qu'elle a choisis pour elle et moi étaient en assez bon état. Pendant des mois, j'ai veillé sur mes godasses. Je les gardais sous ma tête la nuit pour qu'on ne me les vole pas. Aller à l'appel pieds nus, c'était la mort [C, 14]. »

Viennent enfin les dernières formalités. On distribue à chacune un triangle rouge portant un « F » en son centre et une aiguillée de fil pour le coudre à ses vêtements. Le triangle rouge signifie prisonnier politique, le « F » France. Les détenues plus anciennes essaient de les alerter sur leur sort :

— Combien êtes-vous ?

— Deux cent trente.

— Vous serez trente dans un mois. Nous sommes arrivées mille de Hollande en octobre, je suis la seule.

— Pourquoi ? Ils nous exécutent ?

— Non, mais l'appel tue tout le monde.

— L'appel ?

— Quatre heures debout, chaque matin, autant le soir, parfois toute la journée.

Mourir de rester debout ? Personne ne croit celle qui, c'est certain, doit avoir pour mission de leur laminer le moral. Ils vont voir, ces Boches, si elles ne tiennent pas quatre heures debout ! « Notre courage, commentera

Charlotte, était fait d'une grande ignorance [C, 14]. » Il ne leur faudra pas longtemps pour se rendre compte que la prisonnière néerlandaise dit vrai. Dès le lendemain, 28 janvier, à 4 heures du matin, dans un froid mordant, elles comprennent. Dans leur robe de coton souvent déchirée, chaussées de godillots informes qui se gorgent de neige, elles comprennent.

« Alors nous fîmes l'épouvantable expérience de l'appel, raconte Poupette. La longue, l'interminable attente, au cours de laquelle nous sentions nos forces s'échapper de nos corps, inexorablement, à chaque seconde, en un goutte-à-goutte à rebours. Ô l'abominable sensation de sentir la vie glisser hors de soi, du plus profond des entrailles, sans rien pouvoir faire pour la retenir. Cette station interminable était si douloureuse que quand il nous fallait nous remettre à marcher, nos jambes étaient semblables à des blocs de marbre, tant elles étaient lourdes, rigides, muscles et nerfs engourdis, contractés. Nous ne sentions plus nos pieds glacés. Nos souliers, profondément enfoncés dans la neige ou dans la boue cauchemardesques qui nous suivaient partout, exigeaient un effort supplémentaire pour les en arracher. Faire un pas nous était souffrance. Pour ajouter à notre détresse physique, il y avait notre lutte toujours vaine contre l'autre supplice : le froid. Bien souvent accru par le vent glacial des Carpates qu'aucun obstacle, dans cette plaine immense, ne venait détourner... Combien d'entre nous en moururent⁸ ? »

Dix. Dès les premiers jours. Pourtant, pendant deux semaines, à l'exception des appels, les Françaises sont exemptées de tout travail. Placées en quarantaine pour éviter les épidémies, elles ne sortent pas du block 14. La plupart sont en état de choc. Les autres tentent de les reconforter : après tout, elles sont ensemble. Certaines même continuent de se bercer de l'illusion que leur présence ici n'est qu'un affreux malentendu et qu'elles ne vont pas tarder à être déplacées. Pourtant, tous les matins, à 3 h 30, elles sont réveillées par les hurlements des *kapos*, voire les coups pour les plus récalcitrantes. Il faut alors quitter son grabat au plus vite, courir aux latrines, prendre sa place dans la file pour la distribution du « café » et rejoindre l'appel. Par rang de dix, pour faciliter le décompte. Pendant ce temps, les mortes de la nuit sont placées en tas devant les blocks pour être dénombrées, puis chargées, nues, sur des

brancards de branches grossièrement assemblées, des brancards trop courts, portés par des prisonnières qui glissent, trébuchent, peinent. C'est dans le block 25 que l'on parque les mortes et les agonisantes, avant qu'elles ne disparaissent dans les fours crématoires. Les porteuses de brancards passent devant les femmes alignées, devant Charlotte : « Je les regarde passer et je me raidis. Tout à l'heure, je cédaï à la mort. À chaque aube, la tentation. Quand passe la civière, je me raidis. Je veux mourir mais pas passer sur la petite civière. Pas passer sur la petite civière avec les jambes qui pendent et la tête qui pend, nue sous la couverture en loque. [...] Je sais que toutes celles qui passent, passent pour moi. Que toutes celles qui meurent, meurent pour moi. Je les regarde passer et je dis non. Se laisser glisser dans la mort, ici, dans la neige. Laisse-toi glisser. Non, parce qu'il y a la petite civière [A, 109]. »

Durant la période de quarantaine, les Françaises regagnent leur block à la fin de l'appel. Là, pendant que les autres prisonnières rejoignent les commandos de travail à l'extérieur du camp, elles tentent de comprendre le fonctionnement du lieu où elles se trouvent et dont elles ignorent le nom. Le 3 février, elles sont emmenées à Auschwitz I, le camp des hommes, où se tient l'administration. Elles sont photographiées, fichées. Tout est écrit : nom, prénom, profession, taille, motif de l'arrestation... Et l'emplacement, vierge, de la date de la mort, avec la mention de la personne à prévenir. Charlotte note le nom d'Erminie et l'adresse du pavillon à Vigneux.

Il leur reste encore à apprendre les règles du camp et les hiérarchies qui les font respecter, ainsi que les rudiments d'allemand nécessaires pour survivre : comprendre son numéro quand il est prononcé, comprendre comment il faut se mettre en rang au moment de l'appel, savoir reconnaître les mots hurlés et auxquels il faut obéir. Sinon, c'est la mort.

Le 7 février⁹, les SS organisent un appel général. Après celui du matin, qui s'est étalé, comme tous les jours, de 4 heures à 8 heures, ils font sortir du camp, en colonnes, toutes les détenues, déjà transies de froid. Le thermomètre indique -18 °C. Enjambant les bosses formées par la neige, glissant sur le sol gelé, franchissant tant bien que mal les fossés, dans la pâle lueur de l'aube, quinze mille femmes sont rangées en carrés de dix

par dix, au milieu d'un vaste champ situé en face de l'entrée du camp. Cent cinquante carrés de femmes sur le champ de neige, cent cinquante taches de gris sur le blanc. Sinistre damier. « La neige étincelle dans une lumière réfractée. Il n'y a pas de rayon, seulement de la lumière, une lumière pure et glaciale où tout s'inscrit en arêtes coupantes. Le ciel est bleu, dur et glaciale. On pense à des plantes prises dans la glace. [...] Nous sommes prises dans un bloc de glace dure, coupante, aussi transparent qu'un bloc de cristal. [...] Nous remuons nos pieds dans nos souliers, essayons de battre la semelle. Quinze mille femmes tapent du pied et cela ne fait aucun bruit. Le silence est solidifié en froid [A, 54]. » Les SS sont protégés par des couches de vêtements – capotes, passe-montagnes, écharpes, gants de laine. Même les chiens portent des manteaux, marqués du double S. Le commandant du camp, Höss¹⁰, est là, sur son cheval, parcourant les carrés, rectifiant d'un coup de cravache l'alignement des quinze mille femmes. Qui restent debout. Sans boire. Sans manger. Les heures passent, les femmes tombent. Les cadavres sont retirés des rangs et empilés. Très vite, ils s'amoncellent. Dans le camp lui-même, les SS vident le block 25, l'antichambre des crématoires. Déjà mortes ou à peine vivantes, ses occupantes sont transportées en camion vers les chambres à gaz. Celles qui vivent encore tentent de crier. « Elles hurlent. Nous n'entendons rien. Nous regardons avec des yeux qui crient, qui ne croient pas. Elles hurlaient parce qu'elles savaient mais les cordes vocales s'étaient brisées dans leur gorge. Et nous, nous étions murées dans la glace, dans la lumière, dans le silence [A, 57]. »

Dix-sept heures, coup de sifflet. Ordre de rentrer. Des rangs de cinq se reforment. Soudain, une rumeur. Un avertissement est transmis depuis les premiers rangs : en arrivant à la porte, il faudra courir. Oui, courir. « De chaque côté de la porte et le long de la Lagerstrasse, en une double haie serrée, tout ce que le camp comptait de SS mâles et femelles, toutes les *kapos*, toutes les *Polizeis*, tout ce qui portait brassard de grade, tout cela était armé de cannes, de bâtons, de lanières, de ceinturons, de nerfs de bœuf et battait comme au fléau tout ce qui passait entre les deux haies. Éviter un coup de bâton, c'était tomber juste sous une lanière. Les coups pleuvaient sur les têtes, sur les nuques [...]. Je ne sais pas si j'avais compris qu'il fallait courir parce qu'il y allait de la vie. Je courais. Et il

ne venait à l'esprit d'aucune de nous de ne pas se conformer à l'absurde. Nous courions, nous courions [A, 62]. »

Une fois rentrées au block 14, les Françaises se regroupent. Essoufflées. Livides. Affolées – « Où est Viva ? Tu as vu Marie ? » –, puis soulagées au fur et à mesure qu'elles se retrouvent. Quand il semble que plus personne n'arrivera, elles se comptent. Quatorze manquent, dont Eugénia Beskine, dite Jeanne la Russe ; Sophie Brabander, déportée avec sa fille Hélène, dont elle avait tenu à couper elle-même les cheveux à leur arrivée, retirant les ciseaux des mains de la prisonnière chargée de cette tâche ; Marguerite Richier, qui avait soixante-trois ans ; Jakoba van der Lee, l'ex-femme du prince arabe ; Alice Viterbo, la cantatrice accidentée, que sa jambe de bois aurait dû sauver de la déportation... La *Blockova* demande à Marie-Claude de traduire un ordre : il faut retourner dehors, ramasser les femmes tombées pendant la course. Dans le groupe de Charlotte, c'est Cécile qui s'avance. Cécile la fonceuse, Cécile la forte. « Qui veux-tu qui y aille ? C'est toujours moi qui me mets dans ce genre de truc. Mais il fallait savoir ce qui se passait¹¹. » À son retour, elle est pâle comme un linge. Glacée. En larmes. Il lui a fallu ramasser les cadavres pour les emporter jusqu'au block 25, précédemment vidé. Certaines femmes étaient encore vivantes, elles s'accrochaient aux jambes de celles qui les tiraient tant bien que mal. Alice, Jakoba vont encore agoniser pendant des jours au 25. « Quand tu vois toutes ces femmes mortes ou celles qui vont mourir, tu sais que c'est toi, la prochaine fois. Quand tu les vois, c'est toi que tu vois. C'est toi demain ou après-demain, mais tu sais que c'est toi. Tu es là pour mourir. C'est sur toi que tu pleures. D'ailleurs, je n'ai plus pleuré après. J'étais dans un tel état d'horreur que je ne pouvais plus pleurer, je ne pouvais plus hurler¹². »

Quelques jours après la « course », le 12 février, les Françaises sont déplacées dans le block 26. Ce dernier abrite un millier de femmes de toutes nationalités. L'endroit est bruyant, bondé, puant, glacial. Trente-six mètres de longueur, onze mètres de largeur, cinq mètres de hauteur. Ses rares fenêtres donnent directement sur le block 25, celui des laissées pour mortes, celui des à peine vivantes. La baraque est divisée en soixante compartiments, cloisonnés de bois ou maçonnés, chacun comptant trois

niveaux de grabats sur lesquels doivent dormir huit détenues, tête-bêche. Charlotte, Lulu et Carmen Serre, Cécile Charua, Viva Daubeuf, Yvonne Blech, Mado Doiret et Germaine Pican restent ensemble. Les paillasses de l'étage inférieur, au niveau du sol, sont imprégnées de boue, d'urine, de diarrhée. Dans les étages supérieurs, il est impossible de s'asseoir. À Marie-Claude qui vient se plaindre de la promiscuité, Sténia, la *Blockova* slovaque, répond : « T'inquiète pas. Dans quelques jours ça ira mieux. » Effectivement. Aux appels impitoyables du matin succèdent désormais les commandos de travail. Par petits groupes, les détenus – hommes et femmes – partent travailler, onze heures durant. Auschwitz est un vaste et permanent chantier occupant plus de quarante kilomètres carrés, pour certains situés sur d'anciens villages. Il faut démolir des maisons, déplacer des pierres, construire des blocks, assécher les marais, construire la voie de chemin de fer. Tous travaux qui ont une seule utilité : affaiblir, tuer à la tâche.

Les mois d'hiver, dans les maisons détruites, ce sont les pierres qu'on déplace, les troncs de bois qu'on transporte, les mains gourdes et glacées qui saignent d'engelures. Avec le dégel, il faut creuser les tranchées à la pioche. Puis, au printemps, commencent les travaux aux marais, redevenus praticables. La plaine entière n'est que marais, boue glacée, boue puante. Une bêche à la main, chaque détenue s'enfonce dans la brume. Il faut pelleter la boue et la jeter sur une sorte de civière, souvent faite d'une vieille planche, que des prisonnières portent, difficilement, et qu'elles vont vider, quelques mètres plus loin, sur des tas qui s'élèvent de plus en plus haut. Courbées en deux, de l'eau jusqu'aux genoux, voire jusqu'à la taille, elles pellettent. Sans boire. Sans manger. Sans s'arrêter. À la moindre faiblesse, au moindre vacillement, les *kapos* frappent. Et puis, au fur et à mesure que les marais sont asséchés, l'espace découvert est fertilisé. Un sac attaché sur le ventre, des détenues jettent au sol de la poussière d'os humains, ramassée aux portes des fours crématoires. On entend les hurlements, les cris de souffrance, les aboiements des chiens. Et quand vient l'heure du retour, vers 17 heures, il faut encore ramener au camp les mortes du jour. Carmen, Lulu et Charlotte, un peu plus grandes que la moyenne, sont souvent réquisitionnées pour cette tâche. Sur les reins brisés par le travail de la journée, un corps, même s'il ne pèse plus

rien, est terriblement lourd. Cinq, six, sept kilomètres. La tête vide, sans une pensée, si ce n'est de ne pas rompre les rangs. Ne pas tomber. Ne pas tomber. Ne pas tomber.

Et puis l'odeur du camp, celle de la chair qui brûle, celle des crématoires aux flammes visibles, dans la nuit qui vient. « Au début, raconte Cécile, cela t'épouvante, tu penses à tous ces gens qui sont en train de brûler, mais comme tu vas travailler à six ou sept kilomètres de là, quand tu rentres, tu es crevée et les odeurs, tu les sens à une certaine distance, pas tellement loin du camp, à la fin tu te dis : "On n'est plus qu'à deux kilomètres." Tu commences à respirer, tu es soulagée, il n'y a plus que deux kilomètres à faire. L'odeur devient un repère. Cette odeur n'est plus une odeur, c'est une borne qui signifie que tu es encore vivante. Tu ne t'apitoies plus sur les cadavres qui brûlent. Au début c'est terrible, mais après, tu sais que tu vas en crever. Tu as encore tant de kilomètres à faire, demain tu en feras autant. Tant que tu es vivante, on te fera faire ces kilomètres dans la neige, dans la boue. Quand tu es crevée, quand tu sens cette odeur, tu ne penses pas aux morts qui sont là. Tu penses aux kilomètres que tu as encore à faire. Tu es toujours dans les plaines où il y a des arbres abattus, des maisons détruites, tu déplaces des pierres. Comme tu n'es jamais au même endroit, cette odeur devient un repère. Tu ne peux pas t'empêcher de voir, dans cette odeur, un repère, un soulagement¹³. »

Puis il y a le retour, les portes franchies devant les SS prêtes à cogner à la moindre faiblesse. « La tête haute ou les pieds devant », répète Viva. Et puis l'appel. À nouveau. Plus rapide que celui du matin. Deux heures, s'il n'y a pas d'erreur dans le décompte. Les mortes du jour portées par leurs camarades sur la route du retour. Et celles qui tombent alors, épuisées. Qui sortent du rang, au-devant des coups ou des mâchoires des chiens ; qui d'elles-mêmes se rendent au block 25 pour y attendre la fin du calvaire. Tout plutôt qu'une autre journée comme celle qui vient de finir.

Quand Charlotte vacille, Viva est là. « Quand je reviens à moi, c'est au choc des gifles que m'applique Viva sur les joues, de toute sa force, en serrant la bouche, en détournant les yeux. Viva est forte. Elle ne s'évanouit pas à l'appel. Moi, tous les matins. C'est un moment de

bonheur indicible, Viva ne devra jamais le savoir. Elle dit et dit encore mon nom qui m'arrive du fond du vide – c'est la voix de ma mère que j'entends. La voix se fait dure : "Du cran. Debout." Et je sens que je tiens après Viva autant que l'enfant après sa mère. Je suis suspendue à elle qui m'a retenue de tomber dans la boue, dans la neige d'où on ne se relève pas. Et il me faut lutter pour choisir entre cette conscience qui est souffrance et cet abandon qui était bonheur, et je choisis parce que Viva me dit "Du cran. Debout". Viva, qui a quitté sa voix dure, et demande : "Tu es mieux ?" et sa voix est si réconfortante de tendresse que je réponds : "Oui, Viva, je vais mieux" [A, 106]. »

Après l'appel, retour au sordide block 26. Avant que chacune ne retrouve sa couche pouilleuse, la maigre distribution journalière – deux cents grammes de pain, un demi-litre de soupe et quelques grammes de margarine ou une rondelle de saucisson. Ensuite, le sommeil. Troublé. Par les mauvais rêves, par les gémissements des malades, par les bousculades de celles qui tentent de sortir pour soulager leur dysenterie, par les grognements des *kapos* qui sortent les mortes, par les hurlements venant de l'extérieur, par les lumières des miradors. Mais rien n'est pire que le réveil, à 3 h 30 du matin, avec un nouvel appel, une autre journée.

1- Entretien avec les auteurs.

2- Raymonde Salez, dite Mounette (1919-1943, matricule 31645).

3- Mança Svalbona, *Le Patriote résistant*, citée dans le livre hommage à Laure Gatet réalisé par le lycée Laure-Gatet de Périgueux, p. 28 : <http://www.lauregatet.fr/laure/convoi.htm>.

4- Pelagia Lewinska, *Vingt mois à Auschwitz*, Nagel, 1945.

5- Ces différents postes étaient confiés à des prisonniers de droit commun, parfois polonais ou tchèques, souvent les plus violents ou les plus serviles.

6- Auschwitz est le seul camp où les SS procédèrent par tatouage. Le taux de mortalité était tellement élevé que c'était la seule façon sûre de pouvoir identifier un cadavre.

7- Yvonne Blech (1907-1943, matricule inconnu).

8- Simone Alizon, *L'Exercice de vivre*, op. cit., p. 124.

9- Difficile de retrouver la date exacte de ce que les rescapées du convoi des 31000 nommeront « le jour de la Course ». Charlotte parle du 10 février. Marie-Claude Vaillant-Couturier, dans sa déposition au procès de Nuremberg, évoquera le 5. Quant à l'ouvrage de référence de Teresa Swiebocka et Franciszek Piper, *Auschwitz, camp de concentration et d'extermination*, rédigé à partir des archives du camp, il donne la date du 7 février. C'est cette dernière que nous avons privilégiée.

10- Rudolf Höss a été le zélé commandant du camp d'Auschwitz à partir de mai 1940 jusqu'en décembre 1943, puis de mai à septembre 1944. Après la capitulation allemande, il tente de fuir mais est arrêté le 11 mars 1946. Il sera jugé à Nuremberg et pendu, à Auschwitz, le 16 avril 1947.

11- *Cécile, une 31000...*, *op. cit.*, p. 40.

12- *Ibid.*

13- *Cécile, une 31000...*, *op. cit.*, p. 34.

OceanofPDF.com

C'est le jour.

Le marais pâlit d'une clarté nébuleuse et froide avec les rais jaunes du soleil qui percent la brume.

Le marais redevient liquide sous le soleil qui a dissipé maintenant tout le brouillard.

C'est le jour tout à fait.

C'est le jour sur le marais où brillent de grands roseaux dorés.

C'est le jour sur le marais où s'épuisent des insectes aux yeux d'épouvante.

La bêche est de plus en plus lourde.

Les porteuses portent la trague de plus en plus bas.

C'est le jour sur le marais où meurent des insectes à forme humaine.

La trague devient impossible à soulever.

C'est le jour pour jusqu'à la fin du jour.

La faim. La fièvre. La soif.

C'est le jour pour jusqu'au soir.

Les reins sont un bloc de douleurs.

C'est le jour pour jusqu'à la nuit.

Les mains glacées, les pieds glacés.

C'est le jour sur le marais où le soleil fait étinceler au loin des formes d'arbre dans leur suaire de givre.

C'est le jour pour toute une éternité [A, 79].

LE 14 MARS 1943. UN DIMANCHE. Le printemps approche, la journée s'annonce belle. Après l'appel, les SS décident que les prisonnières prépareront les parterres, à l'entrée du camp, pour pouvoir y planter des fleurs. Un commando d'hommes venu d'Auschwitz I creuse dans les fossés qui ceinturent le camp et dégage des pelletées de terre. Les femmes reçoivent la terre dans leur robe, leur tablier ou un fichu déplié, et repartent en courant la déposer sur les parterres. Pendant des heures, une ronde infernale, composée de milliers et de milliers de femmes s'étirant sur une file ininterrompue. Autour, les SS, les *kapos*, leurs cravaches et leurs matraques. Si les femmes cessent de courir, elles sont frappées à mort. Prendre la terre, la porter, la jeter, repartir. Et courir sous les coups qui pleuvent. Malgré la fatigue, l'essoufflement, la dysenterie. « Courir lorsque vos entrailles se tordent sous la douleur, dit Poupette. Douleurs intolérables pendant lesquelles vous croyez mourir. Courir alors que vous ne pouvez arrêter ce flot nauséabond qui s'écoule le long de vos jambes, emportant avec lui vos dernières forces. Courir lorsque la fièvre vous fait perdre la raison et qu'un brouillard épais et cotonneux vous entoure¹. » Combien tombent ce jour-là pour ne plus se relever ? Un mois plus tard, des deux cent trente du convoi du 24 janvier, elles ne sont plus que soixante-dix.

Pourtant, grâce à l'entremise de Danielle Casanova, un certain nombre des Françaises échappent aux commandos de travail. La nouvelle dentiste du camp a pu très vite établir le contact avec la résistance, essentiellement constituée de communistes allemands, polonais ou slovaques qui connaissent parfaitement le rôle et la place de Casanova au PCF. Celle-ci va donc tenter d'alléger le calvaire de ses compagnes par des médicaments, des soins, des vêtements chauds, de la nourriture quand c'est possible, et en mettre certaines à l'abri. Elle fait en sorte que Marie-Claude Vaillant-Couturier, grâce à sa maîtrise de l'allemand, soit placée comme secrétaire interprète dans l'administration du camp. Et que Heidi Hautval, médecin, Maï Politzer, sage-femme, ainsi qu'un certain nombre d'infirmières soient réquisitionnées au Revier. En allemand, *Revier* signifie « infirmerie ». À Birkenau, cela signifie mouvoir. Le seul intérêt pour celles qui s'y rendent, les malades, les épuisées, c'est d'être

dispensées de l'appel et des travaux. Elles restent couchées toute la journée. Mais dans quelles conditions... À quatre sur des planches d'un mètre quarante. Comme toutes souffrent de maladies différentes, la contagion est effroyable. On entre au Revier avec un abcès aux jambes et on y attrape bien pire, la dysenterie ou le typhus. Les paillasses souillées ne sont changées que lorsqu'elles pourrissent. Les couvertures grouillent de poux et de puces. Les vivantes couchent à côté des mortes jusqu'à ce qu'une *kapo* s'en aperçoive, balance le cadavre et le fasse porter au block 25.

Les femmes du convoi qui sont envoyées au Revier pour travailler échappent au travail forcé, mais elles sont en première ligne en ce qui concerne les contagions. Quand une épidémie de typhus exanthématique² se déclare en mars-avril 1943, ce sont les premières touchées. D'abord la douce Maï, qui partageait son cœur entre Georges Politzer et Jacques Decour. Puis Yvonne Blech, l'amie de Charlotte, qui meurt en maudissant son mari adultère ; Henriette Schmitt, secrétaire de l'UJFF ; Rosette Blanc, entrée en résistance à dix-sept ans ; Raymonde « Mounette » Salez, qui avait entonné *La Marseillaise* en entrant dans Birkenau...

Cependant, certaines survivent. Marie-Claude. Et Charlotte. Les yeux touchés par le typhus, elle perd la vue pendant plusieurs jours. Pas question que quiconque l'apprenne. Cécile, Lulu, Viva, Carmen et les autres se relaient à son côté. Elles la soutiennent pendant l'appel, la guident pendant les marches qui conduisent aux lieux de travail. Elle reste à leurs côtés, tremblante de fièvre. Il y en a toujours une qui fait le guet. Quand une *kapo* s'approche trop, elles poussent Charlotte à se remettre au travail : « Prends ta pelle, Charlotte, allez, remue ta pelle, fais semblant de travailler. » Et toutes s'activent autour d'elle pour dissimuler le fait qu'elle n'a pas la force de soulever quoi que ce soit.

Petit à petit, l'épidémie recule. Charlotte recouvre la vue. C'est alors le tour de Danielle Casanova d'être touchée. Bien que vaccinée, comme toute la hiérarchie du camp, elle s'effondre. Le 1^{er} mai, Charlotte lui rend visite. Elle est « soignée dans une petite infirmerie réservée aux *kapos* – neuf lits individuels, des draps blancs, une descente de lit, des pantoufles, des couvertures piquées, brillantes, du thé avec du citron – ces rondelles de citron dans une petite assiette, elles m'ont fasciné,

quand je suis allée voir Danielle qui ne me reconnaissait pas, j'ai été tentée de les voler. Je ne l'ai pas fait. Je ne sais pas ce qui m'a retenue ». Auprès de sa tête de lit, un tabouret, un bouquet de lilas dans un verre. Volé et offert par un camarade préposé au jardin. En quelques jours, la maladie achève Danielle Casanova. Le 9 mai, elle s'éteint. Ses camarades la portent jusqu'au block 25. « Elle reposait, belle parce qu'elle n'était pas maigre, le visage encadré de tous ses cheveux noirs, le col d'une chemise de nuit blanche fermé sur son cou, les mains sur le drap blanc, deux petites branches de feuillage près de ses mains. Le seul beau cadavre qu'on ait vu à Birkenau [C, 62]. »

Pour les survivantes, la nouvelle est désespérante. Toutes avaient accepté la mise à l'abri de Danielle. D'abord parce que sa générosité et son dévouement ne laissaient pas de place à la jalousie. Ensuite parce que, dans leur esprit, Casanova devait être celle qui en réchapperait et témoignerait. Quand Annette Epaud fut envoyée au block 25 puis au crématoire pour avoir donné de l'eau à une malade, c'est à Danielle qu'elle confia la charge de son fils de quinze ans. Quand le camion pour la chambre à gaz quittait les lieux, chargé de femmes, il n'était pas rare d'entendre l'une d'elles crier, en y mettant toutes ses dernières forces : « Danielle, je pars mais n'oubliez jamais. Racontez ! » Dans ce groupe de plus en plus restreint, toutes avaient accepté que le destin ait choisi Casanova pour qu'elle rentre, raconte, témoigne. Et pourtant Danielle est là, au pied du block 25, dans sa chemise de nuit blanche fermée au cou.

C'est à Charlotte que, sans même que cela soit dit, le bâton de témoin va être remis. Charlotte qui sait tellement de choses, Charlotte qui le soir, avant qu'elles ne s'écroulent de fatigue, le matin, pendant les marches, la journée, au cours des pauses, récite des poèmes, parle de littérature, de théâtre, raconte son travail avec Louis Jovet, l'Athénée, la Suisse et l'Amérique latine. Charlotte que Poupette baptise « Sérieuse ». Un soir de désespoir, alors qu'elle envisage, à voix haute, le suicide, elle se fait tancer par Josée Alonzo³ : « Il y a des petites jeunes sur qui tu as de l'influence, qui te suivent, pour qui tu es un exemple. Imagine qu'il n'y en ait qu'une seule qui doive rentrer et que, suivant ton exemple, elle se suicide ? Tu n'as pas le droit. » « Eh bien, commentera Charlotte plus tard, j'ai trouvé l'argument convaincant⁴ ! »

Au fur et à mesure que la mort éclaircit leurs rangs, les survivantes les resserrent. Des sœurs, des mères, des amies proches ne sont plus, et de nouveaux réseaux d'amitié se nouent. La bande de Charlotte recueille ainsi la jeune Poupette à la mort de sa sœur Marie : « Elles furent parfaites. Elles savaient comme moi qu'un seul mot prononcé sur ma sœur, et ma volonté aurait probablement définitivement lâché. Leur silence prouva leur affection. Charlotte m'entoura les épaules de ses bras, sans dire un mot. Cela diminue peut-être ma détresse, car ce simple contact me révéla la tragique douleur de cette jeune femme dont le mari avait été fusillé. Son corps était si tendu, dans une si incroyable rigidité, qu'il me sembla que je m'appuyais contre un arbre⁵. »

Ces femmes sont des combattantes, des résistantes. Elles sont mues par une formidable puissance de vie. « Il ne faut pas lâcher. Je veux rentrer. J'en prends l'engagement. Il ne faut pas leur donner toutes les proies qu'ils veulent. En décidant que nous sortirons, c'est eux que nous défions. Il ne faut pas qu'ils triomphent sur nos cadavres. Ils en auront beaucoup. Ils ne doivent pas les avoir tous. Celles qui rentreront auront gagné [QP, 77]. » Et le désir de vie individuel se greffe sur un désir de vie collectif. Cette incroyable communauté de courage et d'entraide, l'appui moral du groupe, le renoncement de chacune au profit de toutes expliquent sans doute la survie de celles qui rentrèrent. « Nous n'avons fait qu'une, dira Lulu. Avant de partir, à Romainville, on s'engueulait à force de vivre ensemble. Mais une fois à Auschwitz, il n'y a jamais eu un mot plus haut que l'autre⁶. »

Au cours des longues heures de l'appel du matin, elles adoptent un cérémonial de survie. Lorsque les SS ont fini de compter leur groupe – ce qui, généralement, ne prend que quelques minutes –, elles se serrent les unes contre les autres et glissent leurs mains sous les aisselles de celles du rang de devant. Tous les quarts d'heure, au cadran de la montre miraculeusement sauvée de Charlotte, celles des premier et dernier rangs, qui affrontent le vent glacial de plein fouet, prennent place au centre. Ainsi, toutes, tour à tour, échangent leurs places. Elles se frottent le dos pour se réchauffer. Elles se parlent pour ne pas tomber. Charlotte tente de se remémorer les centaines de vers qu'elle a appris. Elle retrouve cinquante-sept poèmes qu'elle récite à voix haute à ses compagnes. Pour

entretenir sa mémoire, elle essaie de se rappeler les numéros de téléphone qu'elle connaît, les stations d'une ligne de métro, les boutiques sur le trajet entre l'Athénée et le Conservatoire, des extraits des pièces que les élèves de Jouvett ont disséquées devant elle... Elle soutient, encourage, tente de distraire ses compagnes de l'horreur.

Et la réciprocité est constante. Son tour viendra lorsque la soif la rendra presque folle. « J'avais soif, depuis des jours et des jours, soif à en perdre la raison, soif à ne plus pouvoir manger, parce que je n'avais pas de salive dans la bouche, soif à ne plus pouvoir parler parce qu'on ne peut pas parler quand on n'a pas de salive dans la bouche. Mes lèvres étaient déchirées, mes gencives gonflées, ma langue un bout de bois. Mes gencives gonflées et ma langue gonflée m'empêchaient de fermer la bouche et je gardais la bouche ouverte, comme une égarée, avec, comme une égarée, les pupilles dilatées, les yeux hagards. Du moins, c'est ce que m'ont dit les autres, après. Elles croyaient que j'étais devenue folle [CI, 42]. » Pour apaiser cette soif, elles se cotisent, donnant leur ration de pain à un prisonnier chargé des pépinières du camp pour qu'il laisse Charlotte s'approcher d'un seau d'eau destiné aux arbustes. Elle se jette dessus et, à genoux, le visage dans le seau, avale comme un animal, « comme un cheval », dira-t-elle, la totalité de l'eau. « Carmen a appelé Viva. Elles m'ont aidée à me relever. Mon ventre était énorme. Et tout à coup, j'ai senti la vie revenir en moi. C'était comme si je reprenais conscience de mon sang qui circulait, de mes poumons qui respiraient, de mon cœur qui battait. J'étais en vie [CI, 48]. »

¹- Simone Alizon, *L'Exercice de vivre*, op. cit., p. 158.

²- Le typhus est une maladie transmise par les poux. S'il n'est pas traité par antibiotique, son taux de mortalité est de 60 %.

³- Maria Alonzo, dite Josée (1910-1943, matricule 31778), était infirmière à l'hôpital Tenon, à Paris, et résistante communiste. Intrépide, elle rendait leurs coups aux *kapos* qui la frappaient.

⁴- Interview dans *L'Express*, février 1966.

⁵- Simone Alizon, *L'Exercice de vivre*, op. cit.

⁶- *L'Histoire du convoi du 24 janvier 1943. Auschwitz-Birkenau*, film documentaire de Claude-Alice Peyrottes et Alain Cheraft, 2001.

*Yvonne Picard est morte
qui avait de si jolis seins.
Yvonne Blech est morte
qui avait les yeux en amande
et des mains qui disaient si bien.
Mounette est morte
qui avait un si joli teint
une bouche toute gourmande
et un rire si argentin.
Aurore est morte
qui avait des yeux couleurs de mauve.
Tant de beauté tant de jeunesse
tant d'ardeur tant de promesses...
Toutes un courage des temps romains.*

*Et Yvette aussi est morte
qui n'était ni jolie ni rien
et courageuse comme aucune autre.
Et toi Viva
et moi Charlotte
dans pas longtemps nous serons mortes
nous qui n'avons plus rien de bien [CI, 50].*

AVEC LE PRINTEMPS, les appels comme les commandos de travail se font moins pénibles. Le corps n'est plus engoncé dans un linceul de glace. La pluie, la boue ont disparu et les détenues ne vivent pas constamment dans des vêtements humides, les pieds trempés. Mieux, à l'insu des surveillants, quand un ruisseau se présente, elles peuvent se laver. Les SS et les *kapos* ne sont pas moins féroces. Mais il est plus facile de les voir arriver de loin et les jeunes femmes peuvent plus aisément simuler le travail. Elles parlent. Jamais de choses intimes. Selon une règle tacite, on n'évoque ni la famille, ni les enfants, encore moins les amours. Mais toujours l'avenir. De ce que chacune fera une fois rentrée. C'est sûr, Charlotte ira en Grèce. Ces femmes affamées sont insatiables quand elles parlent de ce qu'elles ont mangé, ce qu'elles mangeront. « Viva et Charlotte, pendant un mois, sur le chemin qui nous menait aux travaux le matin, nous racontaient comment elles allaient ouvrir un salon de thé-librairie, place du Palais-Royal. Pendant un mois, on était presque contentes de partir travailler pour découvrir ce qu'elles allaient faire dans ce salon. Un jour elles ont parlé des livres, un autre de qui tiendrait la caisse, puis quelles pâtisseries allaient être servies, les peintures qu'elles mettraient au mur, les uniformes des serveuses... Tout le monde participait et posait des questions¹. »

Mais que les autres s'éloignent, que leur présence s'estompe, et c'est l'envie de vivre qui fuit. Un matin, Charlotte, Cécile et Lulu sont détachées du commando pour creuser un fossé, à l'écart. La matinée à pelleter, loin des coups et des cris. Elles racontent. Imaginent la libération du camp. Ce que cela fera de ne pas être réveillée par l'appel, un matin, et de sortir du block dans un camp vidé de ses SS. Le soleil chauffe leurs épaules fatiguées. Soudain, un *kapo* survient et demande à Cécile et Lulu de rejoindre le groupe. Une seule suffit pour terminer le travail ici. « Elles s'en vont et me font au revoir, à regret. Elles connaissent l'appréhension qu'a chacune d'être séparée des autres, d'être seule. Je reste seule au fond de ce fossé et je suis prise de désespoir. La présence des autres, leurs paroles faisaient possible le retour. Elles s'en vont et j'ai peur. Je ne crois pas au retour quand je suis seule. Avec elles, puisqu'elles semblent y croire si fort, j'y crois aussi. Dès qu'elles me

quittent, j'ai peur. » Quelques heures plus tard, Charlotte rejoint le groupe et cherche ses amies des yeux. Lulu et Viva lui font signe de les rejoindre. Elles s'inquiètent :

— Qu'est-ce que tu as, tu es malade ?

— Non, je ne suis pas malade. Je n'en peux plus. Aujourd'hui, je n'en peux plus.

— Ce n'est rien, ça va passer.

— Non, Lulu, ça ne va pas passer. Je te dis que je n'en peux plus.

Lulu n'a rien à répondre. C'est la première fois qu'elle entend Charlotte, la forte Charlotte, la solide Charlotte, parler ainsi. « Elle me sourit. Sa main effleure la mienne pour me réconforter. "Mets-toi derrière moi qu'on ne te voie pas. Tu pourras pleurer." Je ne voulais pas pleurer mais les larmes affleurent, coulent sur mes joues. Je les laisse couler. » Lulu continue de travailler. De temps en temps, elle se retourne et, d'un geste de la main, essuie les larmes de Charlotte. Jusqu'à ce qu'elle impose : « "C'est tout maintenant. Viens travailler." Avec tant de bonté que je n'ai pas eu honte d'avoir pleuré. C'est comme si j'avais pleuré sur la poitrine de ma mère [A, 162]. »

Depuis le début, il est clair aux yeux de toutes que leur survie repose sur la solidarité et sur leur aptitude à s'adapter et à s'organiser. Elles comprennent désormais suffisamment de cet allemand abâtardi des camps pour obéir rapidement aux ordres. Elles ont appris à racler le fond des marmites de soupe pour y recueillir un peu de viande ou de légumes. Elles ont pris contact avec celles du « Canada² » qui, en échange d'un morceau de pain et au péril de leur vie, peuvent voler qui une paire de chaussures, qui un peigne, qui une aiguille...

*

Même au tréfonds de leur détresse, toutes savent que, chez les sous-humains des camps de concentration allemands, dont elles font désormais partie, il existe un sort pire que le leur : celui des Juifs. De la fenêtre de leur block, elles voient chaque jour arriver des convois de milliers de

Juifs promis à la mort³. *Aucun de nous ne reviendra* s'ouvre sur un long poème les décrivant : « Il y a ceux qui viennent de Varsovie avec de grands châles et des baluchons noués, il y a ceux qui viennent de Zagreb, les femmes avec des mouchoirs sur la tête, il y a ceux qui viennent du Danube avec des tricots faits à la veillée dans des laines multicolores, il y a ceux qui viennent de Grèce, ils ont emporté des olives et du rahat loukoum, il y a ceux qui viennent de Monte-Carlo, ils étaient au casino, ils sont en frac avec un plastron que le voyage a tout cassé, il y a des mariés qui sortaient de la synagogue avec la mariée en blanc et en voile toute fripée d'avoir couché à même le plancher du wagon. [...] Il y a les fillettes d'un pensionnat avec leurs jupes plissées toutes pareilles [...], il y a les vieilles gens qui recevaient des nouvelles des enfants en Amérique [...], il y a les intellectuels [...]. Il y a tous les ouvriers fourreurs des grandes villes et tous les tailleurs pour hommes et pour dames [...], il y a une mère qui calotte son enfant de cinq ans peut-être parce qu'il ne veut pas lui donner la main et qu'elle veut qu'il reste tranquille à côté d'elle [...], il y a une petite fille qui tient sa poupée sur son cœur, on asphyxie aussi les poupées [CI, 15]. »

Dès la première quinzaine de mars, un énorme convoi déporte quarante-cinq mille Juifs venus de Salonique. Trente-neuf mille périssent dans les chambres à gaz dès leur arrivée. Parmi ceux qui ne sont pas sélectionnés pour une mort immédiate – les plus jeunes, les plus forts –, les hommes rejoignent le camp d'Auschwitz I, les femmes restent à Birkenau pour y subir un sort semblable à celui des politiques – appel, travaux forcés, faim, maladie, froid, coups –, à quelques nuances près. Des nuances qui font la différence, comme Delbo ne manque pas une occasion de le rappeler. Ainsi, les politiques vivent dans des blocks en brique, les Juives dans des blocks en bois. Quand il fait - 15 °C, cela peut changer beaucoup. Là où les politiques sont environ huit cents par block, les Juives sont mille cinq cents. Nombreuses sont celles qui ne peuvent pas s'étendre la nuit. Mais, surtout, les Juives vivent dans la terreur de la sélection, incessante, imprévisible, impitoyable. À tout moment, sans prévenir, elles peuvent être envoyées à la chambre à gaz⁴. Campant une rencontre avec une Juive française, Delbo écrit :

« — Oh, nos chances sont égales, va...

- » — Pour nous, il n'y a pas d'espoir.
- » Et sa main qui fait un geste et son geste évoque la fumée qui monte.
- » — Il faut lutter de tout son courage.
- » — Pourquoi ? pourquoi lutter puisque nous devons toutes...
- » Le geste de sa main s'achève. La fumée qui monte [A, 27]. »

Cette précarité du destin, Charlotte et ses compagnes y sont particulièrement sensibles. « Les commandos de Juives rentrent à leur tour. Elles ont deux mortes ce soir. Elles sont défigurées par l'effort. Nous les plaignons. Nous les plaignons jusqu'aux sanglots [A, 135]. »

Entre déportées politiques et Juives, l'entraide existe. Poupette, Charlotte et beaucoup d'autres en témoigneront, comme Ida Grinspan, jeune Juive déportée à quatorze ans. Pourtant, au milieu de l'horreur subsistent également des relents d'antisémitisme chez certaines détenues. Marceline Loridan et Simone Veil, toutes deux déportées adolescentes à Auschwitz, racontent le même événement : alors qu'elles entendent parler français derrière la porte d'un block, elles la poussent et s'entendent chasser aux cris de : « Sales Juives. » « C'était celui des Françaises résistantes communistes⁵ », dira Marceline Loridan. Interpellant des rescapées des années plus tard, elle s'entend répondre par Marie-Claude Vaillant-Couturier, « mal à l'aise » : « Cela devait être des détenues de droit commun. » Peut-être. Peut-être pas. Cet épisode se situant au printemps 1944, il pouvait très bien s'agir de quelques-unes des rares Françaises restant du convoi des 31000, alors enfermées en quarantaine. À cette époque, Charlotte avait déjà été transférée à Ravensbrück.

¹- Lulu Thévenin dans le documentaire *L'Histoire du convoi du 24 janvier 1943*, *op. cit.*

²- Le « Canada » était l'entrepôt où les détenues vidaient les valises et triaient les vêtements des convois.

³- Ce n'est qu'en 1944 qu'une rampe fut construite pour rapprocher les trains du camp. Jusqu'alors, les convois s'arrêtaient avant le camp et les prisonniers devaient marcher. Ou bien on les faisait monter dans des camions qui, eux, allaient directement aux chambres à gaz.

⁴- Si l'on considère que 1,1 million de déportés ont été tués à Auschwitz (sur 1,3 million de déportés au total), 960 000 était juifs, soit 85 % de la totalité des déportés et 90 % des victimes. (Source : musée d'Auschwitz.)

⁵- Marceline Loridan, *Ma vie balagan*, Robert Laffont, 2008, p. 113.

OceanofPDF.com

Dans la vie qui a besoin de voir au travers des êtres, de savoir d'un regard s'ils partageraient leur pain ou aideraient les autres à marcher ? Cette perspicacité que nous avons acquise, il faudra nous en défaire parce que ce sera atroce de tout voir dans sa vérité. Ici tout est vrai. Durement. Sans ombré. Les bourreaux sont les bourreaux [...]. Les victimes sont les victimes. Nous aurons vu, côte à côte, la pire cruauté et la plus grande beauté. Quand je dis cela je pense à celles qui m'ont presque portée à leur bras pendant les semaines où je ne pouvais pas marcher, à celles qui m'ont donné leur tisane quand je suffoquais de soif, à celles qui m'ont touché la main en réussissant à former un sourire sur leurs lèvres gercées quand j'étais désespérée, à celles qui m'ont relevée quand je tombais dans la boue, alors qu'elles étaient déjà si faibles elles-mêmes, à celles qui m'ont pris les pieds dans leurs mains, le soir, au moment de se coucher, et qui ont soufflé sur mes pieds quand je sentais qu'ils avaient commencé à geler pendant l'appel. Et je suis là. Toutes mortes pour moi [QP, 122].

OceanofPDF.com

AU MOIS DE MAI 1943, LA CHANCE, ultime arbitre de la vie et de la mort à Auschwitz, tourne. En Ukraine et en Biélorussie, dès 1941, les Allemands avaient repéré des champs de kok-saghiz, un pissenlit d'Asie centrale dont la racine et la sève contiennent du latex, que les Russes transforment en caoutchouc. Coupés des importations de latex en provenance d'Afrique et d'Asie et ayant désespérément besoin de caoutchouc, les Allemands décident de cultiver le kok-saghiz sur les plaines marécageuses d'Auschwitz. En 1942, IG-Farben accepte de faire l'essai.

Un sous-camp est construit à quelques kilomètres d'Auschwitz, sur la commune de Rajsko, sous la houlette de l'*Obersturmbannführer* Joachim Caesar, ingénieur agronome dans le civil. Les premières prisonnières à y travailler sont des Polonaises. Dès son arrivée à son poste d'observation privilégié, Marie-Claude Vaillant-Couturier apprend que sont recherchés des profils plus scientifiques : botanistes, chimistes, biologistes, agronomes. Elle inscrit rapidement sur la liste quatre femmes du convoi, qui y partent dès la fin février : Marie-Elisa Nordmann¹, Madeleine Dechavassine, Hélène Solomon et Jacqueline Dissoubray². Elles commencent à travailler dans les laboratoires pendant que sont construits les baraquements destinés à accueillir les esclaves que IG Farben réclame à Auschwitz. À la mi-mai, quatre-vingts femmes – juives, politiques, françaises, russes et polonaises – travaillent déjà à Rajsko. Les rejoignent treize autres détenues, dont Charlotte, Poupette, Carmen, Lulu, Cécile et Madeleine. Viva, qui devait faire partie du voyage, ne pourra pas les accompagner : elle se trouve au Revier pour une rechute de typhus. Caesar a une peur panique que l'épidémie gagne Rajsko. Sa propre femme est morte du typhus pendant l'été 1942, et il a compris que seule la propreté peut permettre de juguler la contagion.

Quand Charlotte et ses amies arrivent sur les lieux, elles croient rêver. Des soldats en armes, mais pas de mirador. Des barbelés, mais pas électrifiés. Après l'appel, elles peuvent prendre une douche. Elles portent des vêtements propres et des chaussures en cuir. Bien entendu, la nourriture est toujours aussi pauvre – un bol de soupe le midi et un

morceau de pain. Mais il est plus facile de voler des légumes dans les jardins où elles travaillent. « Nous étions loin du camp, nous n'en sentions plus l'odeur. Nous ne voyions que la fumée qui montait des fours crématoires. Quelquefois, le feu était si fort que les flammes jaillissaient des cheminées, immenses, jusqu'au ciel. Le soir, cela faisait un rougeoiement de haut-fourneau. Nous savions que ce n'était pas des hauts-fourneaux. Il était difficile d'être bien et de ne pas penser, jour et nuit, à ces gens qu'on brûlait jour et nuit [CI, 75]. »

Pendant trois mois, elles font l'aller-retour entre Birkenau et Rajsko matin et soir. À compter du mois de juin, un orchestre féminin accompagne leurs pas lorsqu'elles passent le portail³. Les musiciennes jouent des valses, « des valses qu'on avait entendues ailleurs dans un lointain aboli. Les entendre là était intolérable ». Mais, en juillet, les dortoirs sont construits et les treize nouvelles recrues emménagent à Rajsko. Les conditions y sont bien meilleures. Un matelas de paille, des châlits à trois étages, mais une seule personne par châlit. Des draps et des couvertures propres. Un appel plus court vu leur nombre réduit. Des latrines décentes. Des douches. Et un réfectoire où s'asseoir pour manger.

La vie des détenues change. Caesar est plus soucieux d'obtenir des résultats que de martyriser ses esclaves. Mais, à la moindre faute, les femmes sont immédiatement renvoyées à Birkenau. C'est ce qui est arrivé à Lily, une jeune Juive de vingt ans. Elle avait confié à l'un des jardiniers un mot crayonné pour son fiancé, resté à Auschwitz. Le jardinier fut pris. Lily fut arrêtée. Le fiancé se dénonça. Tous trois furent fusillés.

À Birkenau, on tue toujours. À Rajsko, moins de coups, moins de brimades sadiques. Cécile se souvient cependant d'une sévère raclée reçue par Charlotte un jour de la part de la *Blockova* pour lit mal fait : « Je la revois comme ça, faisant son plumard, du bout des doigts, comme si elle faisait du piano sur le bord. Ah, ça n'a pas traîné. À coups de gifles, elle a appris à faire son lit au carré⁴ ! » Les plus compétentes travaillent dans les labos, les autres dans les jardins, soit à la culture du kok-saghiz, soit dans les champs de légumes servant à l'ordinaire des nazis. Ces légumes, sources de vitamines, sont indispensables pour permettre aux résidentes de Rajsko de reprendre des forces. Mais ils sont

également une formidable monnaie d'échange pour obtenir ce qui leur manque : linge, savon, lainages, brosses à dents... Les plus solides retournent à Auschwitz le dimanche pour tenter de faire profiter leurs camarades de leurs larcins. Au risque de se faire prendre. Ainsi, Germaine Pican, qui tenta de faire passer des oignons, fut immédiatement renvoyée à Birkenau.

Charlotte, elle, se rend au Revier, au chevet de Viva, qui agonise. « Sans ses boucles, je ne l'aurais pas reconnue. Que ses cheveux ont poussé ! Comme elle aura souffert longtemps, Viva. Elle est là, sans vie déjà, sur les planches nues. Les planches puantes qui ont mis l'os à vif, à la pointe de son épaule. Elle avait de belles épaules, Viva. Sans ses cheveux je ne l'aurais pas reconnue. La peau collée aux maxillaires, la peau collée aux orbites, la peau collée aux pommettes. Viva a la mort sur son visage [CI, 64]. » Charlotte prend la main de son amie. Elle lui parle. Lui raconte que, dans un journal volé dans la poche d'un SS, elles ont lu que les Alliés avaient débarqué en Italie. Que son pays sera bientôt délivré. Que son père va pouvoir rentrer chez lui. Qu'elle l'y rejoindra. Mais Viva n'est déjà plus là. Elle mourra dans la nuit du 16 juillet 1943. Charlotte imagine celles qui, le lendemain matin, pendant l'appel, verront passer la civière trop petite et la tête de Viva qui pendra, et se diront, à la vue des belles boucles noires : « Tiens, elle a tenu longtemps, celle-là ! » « Oui, elle aura tenu longtemps, Viva. Elle m'aura aidée longtemps. Aucune larme ne m'est venue. Il y a longtemps, longtemps que je n'ai plus de larmes [CI, 67]. »

À Auschwitz, pendant ce temps, un second miracle intervient pour celles que Marie-Claude Vaillant-Couturier n'a pas réussi à mettre à l'abri à Rajsko. À la fin du mois de juillet, elle est convoquée par l'administration du camp. La Croix-Rouge internationale, qui a retrouvé sa trace, sollicite des Allemands l'autorisation qu'elle puisse écrire à sa famille. Bien entendu en allemand, bien entendu seulement quelques lignes, bien entendu soumises à la censure. Reste que les femmes du convoi découvrent à cette occasion que leur sort est connu à l'extérieur, qu'on ne les a pas oubliées. Peu de temps après, des ordres précis arrivent de Berlin : les Françaises survivantes de Birkenau doivent être mises en quarantaine. Aucune ne doutera jamais que c'est cette quarantaine

inespérée, qui va durer dix mois et leur épargner, sinon les appels, du moins les travaux forcés, qui leur a sauvé la vie. Lorsque, à l'automne, quatre cent cinquante malades sur les cinq cents qui se trouvent au Revier sont envoyées aux chambres à gaz, aucune Française n'en est.

Si la Croix-Rouge internationale intervient auprès des Allemands, c'est sans doute parce que des informations sur le sort des 31000 commencent à filtrer. En juillet 1943, un évadé polonais d'Auschwitz serait passé en Suisse, où il aurait rapporté à un journaliste ce qu'il avait vécu pendant ses quatre mois dans le camp [C, 19]. Il aurait également été porteur, par l'entremise de Danielle Casanova, qui avait pu entrer en contact avec la résistance clandestine d'Auschwitz, d'une première liste contenant les noms des Françaises déportées⁵. Comment ce témoignage est-il parvenu jusqu'à Aragon ? En tout cas, il le publie dans sa lettre clandestine, *Les Étoiles*, en août. Il donne des noms, ceux de Marie-Claude, de Maï, de Danielle, de Charlotte... Il raconte les conditions de vie telles qu'elles lui ont été rapportées – c'est-à-dire très atténuées par rapport à la réalité du camp. Le 17 août 1943, sur Radio Londres, dans l'émission *Honneur et patrie*, Fernand Grenier, ancien député communiste réfugié à Londres, reprend le texte. Puis c'est au tour des *Lettres françaises* dans leur numéro de septembre. Dès lors, les revues du PC ne vont plus cesser d'entretenir le souvenir de ces camarades. En octobre, sous le pseudonyme de François La Colère, aux éditions de Minuit, Aragon écrit ces vers :

*Auschwitz, Auschwitz, ô syllabes sanglantes
Ici l'on vit l'on meurt à petit feu
On appelle cela l'exécution lente
Une part de nos cœurs y périt peu à peu...*

*Ce sont ici des olympiques de souffrance
Où l'épouvante bat la mort à tous les coups
Et nous avons ici notre équipe de France
Et nous avons ici cent femmes de chez nous...
Puisque je ne pourrais ici tous les redire*

*Ces cent noms doux aux fils, aux frères, aux maris
C'est vous que je salue, en cette heure, la pire,
Marie-Claude, en disant : je vous salue Marie...*

*Hélas les terribles semailles,
Ensanglantent ce long été !
Cela dure trop, écoutez
On dit que Danielle et que Maï...*

*Les mots sont nuls et peu touchants.
Maï et Danielle... Y puis-je croire ?
Comment achever cette histoire
Qui coupe le cœur et le chant ?*

Dans le numéro de décembre des *Lettres françaises*, on lit un poème d'Édith Thomas :

*Mes sœurs, où donc êtes-vous ?
Sur ces grabats, sur ces paillasses
Avec les souris et les poux
Tombées au plus profond du trou
Plus bas qu'un mendiant sans besace ?*

Très régulièrement, le journal rappelle les noms des Françaises déportées et demande aux lecteurs d'écrire à la Croix-Rouge internationale pour qu'elle agisse. Parfois, une information sort d'on ne sait où. Comme en juillet 1944, où on lit cette annonce encadrée de noir dans les *Lettres françaises* : « Charlotte Dudach, veuve de notre ami Dudach, rédacteur en chef des *Cahiers de la jeunesse*, vient d'être tuée à coups de pelle, au camp d'Auschwitz, avec treize de ses camarades. »

Aragon n'oublie pas non plus Dudach – « André », son passeur de ligne. En 1943, dans un texte ronéotypé intitulé *Un crime contre l'esprit*, qui se reproduit et circule de main en main, il écrit ces mots :

« Qu'on me permette ici d'écrire le nom d'un ami personnel. Georges Dudach était, avant guerre, au Quartier latin, rédacteur en chef des

Cahiers de la jeunesse. Aussi convient-il de le ranger tout à côté des étudiants martyrs dont il était un peu l'aîné. Il s'était marié très jeune et Charlotte Dudach, sa femme, était secrétaire de Louis Jouvet, au théâtre de l'Athénée. [...] C'est dans l'été 1941 que nous nous étions retrouvés. Sa femme avait dû suivre la troupe de l'Athénée en Amérique du Sud et, les rares nouvelles qu'il en avait ne pouvant l'atteindre à Paris, il venait les chercher en zone libre. Je le revois, comme ce soir-là près de Loches, le sac de camping sur le dos, la bicyclette à la main, dans la campagne, se penchant pour boire à une fontaine. C'est au matin suivant qu'il avait été pris par la *Feldgendarmerie*... Cette fois-là, il devait s'en sortir. Je le revis plusieurs fois encore. Puis, un jour que je l'attendais, je reçus une lettre : "Tu m'excuseras de ne pas venir te voir mais tu comprendras certainement." Il était allé chercher sa femme qui rentrait en France par Barcelone. Elle l'avait désiré, ce retour ! Elle ne pouvait se résigner à demeurer loin du sol de la Patrie. Et puis leur séparation avait trop duré. Hélas, quelques semaines seulement passèrent. C'était au début de 1942. Tous deux tombèrent aux mains de la police française qui les livra à l'ennemi. Les détails me manquent sur cette aventure. Il y a un couple jeune, vivant, aimant, et puis un beau jour ils disparaissent. On ne sait rien, c'est le trou noir. Des amis cherchèrent à savoir. Comme toujours, on les berna de bonnes paroles. Rien n'était retenu contre Georges Dudach, l'affaire s'arrangeait, il ne serait pas livré aux Boches. Ah oui ! Il est mort sous leurs balles. Un de plus du sang duquel les hypocrites Ponce Pilate de Vichy se lavent les mains ! Comme c'est commode de se débarrasser des gens sans l'inconvénient d'un procès qui laisse des traces grâce à ces braves Allemands qui prennent le péché. Comme c'est commode et que deviendrions-nous s'ils rentraient chez eux et qu'il faille tuer nous-mêmes ? Le trou noir... Longtemps j'ai refusé de croire à cette mort. Il a fallu se rendre à l'évidence. Je ne sais rien du calvaire de Georges. Les "Français" l'avaient-ils torturé avant de l'envoyer à l'abattoir nazi du mont Valérien ? C'est probable. Je ne sais rien de ses derniers instants. Mais sa jeune femme, on en signale la présence au camp de Romainville, avec la fille de Paul Langevin, avec Marie-Claude Vaillant-Couturier, avec Danielle Casanova et combien d'autres... Avec elles toutes, elle a quitté cette France où elle n'était revenue que pour souffrir. On sait aujourd'hui qu'elle sert à la frontière polonaise-

allemande dans un effroyable camp de travail où toutes ces femmes qui furent le bonheur et la clarté de quelques-uns parmi les meilleurs d'entre nous travaillent aujourd'hui dix-neuf heures par jour que le diable fait, à des travaux de terrassement. Ainsi s'achève le doux cahier d'une jeunesse. »

À Rajsko, pendant ce temps, rassurées sur le sort de leurs amies protégées par la quarantaine, les femmes du convoi reprennent goût à la vie. Marie-Elisa Nordmann et Madeleine Dechavassine travaillent avec une jeune chimiste allemande, Ruth Weimann, qu'elles aident à rédiger ses rapports. En dépit des résultats navrants des recherches sur le kok-saghiz – à tous les niveaux de l'étude, les prisonnières se débrouillent pour fausser les résultats –, ces rapports doivent être légèrement positifs pour que l'expérience se prolonge le plus longtemps possible. Quand Caesar épouse Ruth Weimann, à l'automne, les détenues s'entendent intimer l'ordre de fabriquer un édredon avec les plumes des oies et des canards élevés pour les nazis. Pendant quinze jours, elles plument des canards afin d'en recueillir le duvet. Le poids exigé chaque jour étant fixé d'avance, Cécile imagine de glisser régulièrement de minuscules bouts de charbon pris dans les cendres du poêle pour alourdir leur collecte.

Autour de la table et le soir avant l'extinction des feux, les discussions de groupe reprennent. Avec le danger qui s'éloigne, la politique reprend ses droits. Et les ressentiments, qui ne se faisaient pas jour lorsqu'il s'agissait seulement de survivre, resurgissent. Les militantes de base – Charlotte, Cécile, Carmen... – ont bien conscience que les cadres ont été les mieux servies, tant dans les places réservées que dans les commandos de travail. Cela les rend parfois amères, mais, discipline oblige, elles n'émettront jamais de critiques directes. Poupette, qui ne partage pas leur foi politique, a moins de scrupules. Elle racontera comment elle surprit, un jour, une discussion entre deux hiérarques du PCF : « Il faut sauver les cadres. On trouvera toujours des militants de base. » Dans ses Mémoires, elle écrit : « Notre petit groupe des six était le plus critique par rapport aux "huiles", ainsi que nous appelions ces dirigeantes⁶. » Charlotte elle-même, si elle reste extrêmement discrète dans son œuvre, écrira un jour à Philippe Robrieux, historien spécialiste du PCF : « Je n'ai plus rien à voir

avec le PC depuis 1945. Voir les cadres en déportation m’a refroidie tout de suite⁷. »

Heureusement, dans la vie de Charlotte, il n’y a pas que la politique. Il y a le théâtre. Il y a les personnages des pièces qu’elle aime, les extraits qu’elle se récite et, par-dessus tout, le souvenir de Jouvet. Après sa mère et sa sœur, c’est à lui qu’elle écrira dès sa libération : « Pendant ces années dans les camps, j’ai eu avec vous d’extraordinaires conversations. Nous avons parlé de tout et de tous les gens que nous connaissions, *Alceste* et *Hermione*, *Électre* et *Dom Juan*, et j’ai été plus près de vous ces trois dernières années que pendant les précédentes où pourtant je ne vous quittais guère. Trois années de méditation avec la mort et l’espoir tour à tour m’ont donné le pouvoir d’évoquer et de susciter les êtres dans leur vérité. » Et de lui raconter ce moment né d’une journée de glace aux marais : « Quand un jour je me suis élancée vers vous debout devant votre glace, que vous avez essuyé votre visage pour que je vous embrasse – vous vous démaquilliez et j’ai senti votre peau encore grasse –, que vous m’avez dit : “Alors Fille, te voilà de retour” et que j’ai entendu votre voix, si exactement timbrée, si bien vôtre (ce n’était pas un rêve et je n’avais pas la fièvre – vous étiez devant moi dans le merveilleux costume du Mendiant, tel que je vous ai vu la première fois), ce jour-là j’ai eu la certitude de revenir et de vous revoir⁸. »

À Rajsko, il ne faut guère de temps à Charlotte pour qu’elle décide de reprendre les représentations de Romainville. Ici, elle a fait la connaissance d’une détenue française, juive, Claudette Bloch⁹. Pour exercer sa mémoire, la jeune femme a tenté de reconstituer l’intégralité du *Malade imaginaire* de Molière. Il lui manque quelques scènes ? Charlotte y pourvoit, aidée de toutes celles des détenues dont la mémoire et l’amour du théâtre survivent en ces lieux. À elles toutes, elles reconstruisent la pièce, même si elles ne retrouvent que trois actes sur les quatre originels. « J’écris cela comme si ç’avait été aussi simple. On a beau avoir une pièce bien en tête, en voir et en entendre les personnages, c’est une tâche difficile à celle qui relève du typhus, est constamment habitée par la faim. Une réplique est souvent la victoire d’une journée [CI, 91]. »

Elles décident de monter la pièce le 26 décembre, le dimanche qui suit Noël. Idée merveilleuse, initiative insensée. Des costumes, un décor, à deux pas des chambres à gaz et dans le dénuement le plus total ? Le projet est si peu raisonnable qu'il rassemble tout le monde. Des détenues polonaises francophones, qui ont des postes plus importants et davantage de liberté, sont mises dans le secret. Les travaux dans les champs permettent de se réciter les textes. Les répétitions se passent le soir. « Elles avaient lieu après le travail, après le souper – puisqu'on disait le souper pour deux cents grammes de pain dur et sept grammes de margarine – au moment où l'on éprouve davantage la fatigue dans une baraque gelée et sombre. User de persuasion et de menace, faire appel à l'esprit de camaraderie, manier la flatterie et l'injure, était le lot quotidien des animatrices [CI, 92]. »

Comme à Romainville, Cécile et Carmen, désignées costumière et machiniste, font des miracles avec trois fois rien. Les tabliers noirs, mis bout à bout, deviennent les robes des médecins ; les morceaux de tulle qui servent à protéger les plantes du froid se transforment en manchettes, en jabots, en écharpes ; une robe de chambre a tout d'une robe de bal pour Bélise ; les couvertures des lits font des rideaux de scène très présentables. Les chimistes du laboratoire fabriquent du rouge pour les lèvres et de la poudre pour les joues. Un peu de vaseline dérobée à l'infirmerie permet à toute cette couleur de tenir en place. Lulu, comédienne-née, est Argan.

Le dimanche de la représentation, tout est en place. « C'était magnifique parce que chacune, avec humilité, joue la pièce sans songer à se mettre en valeur dans son rôle. Miracle des comédiens sans vanité. Miracle du public qui retrouve soudain l'enfance et la pureté, qui ressuscite à l'imaginaire. C'était magnifique parce que, pendant deux heures, sans que les cheminées aient cessé de fumer leur fumée de chair humaine, pendant deux heures, nous y avons cru. Nous y avons cru plus qu'à notre seule croyance d'alors, la liberté, pour laquelle il nous faudrait encore lutter cinq cents jours encore [CI, 93]. »

Très peu de temps après la représentation, alors que Charlotte commence à penser à une autre pièce, dix des Françaises sont sommées de préparer leurs affaires et de retourner à Birkenau. Parmi elles, le petit

groupe des six, soulagées de rester ensemble. Mais l'appréhension est grande. Elles préparent le strict minimum, elles savent bien que tout sera saisi une fois les portes de Birkenau franchies. Parce qu'elles ont besoin de courage, les autres entonnent *La Marseillaise*. Et puis *Ce n'est qu'un au revoir*, cette chanson que Charlotte déteste tant elle lui rappelle les départs des hommes à la Santé. Montées dans la charrette qui est venue les chercher – « Nous ne serions jamais montées dans un camion. Nous nous serions fait tuer plutôt. Ceux qui partaient aux gaz partaient sur des camions » –, elles continuent de chanter. Mais la peur gagne et les voix s'éteignent. C'est en silence qu'elles passent la porte de Birkenau et descendent devant le baraquement de la quarantaine. Elles tombent dans les bras de leurs camarades, mais à peine cet instant de retrouvailles s'achève-t-il que des SS font irruption dans le block. Les dix sont à nouveau séparées des autres. Mise à nu, fouille, prise de température. Lucie Mansuy et Geneviève Pakula ont 38 °C de fièvre. Elles sont écartées du groupe. Des papiers sont apportés à celles qui restent. Elles doivent signer une attestation reconnaissant qu'elles n'ont pas eu de maladies, qu'elles n'ont pas été maltraitées, que leurs affaires personnelles leur ont été rendues... Elles signent. Puis se rhabillent. Oh, pas avec les vêtements qu'elles avaient apportés de Rajsko. Avec les robes rayées des premiers temps, puantes, infestées de poux, tachées de sang et de pus. Les chaussures en cuir ont également disparu au profit de galoches trop grandes. Dans le froid glacial de janvier, elles sont alors emmenées dans une baraque près du Canada. Là, elles retrouvent leurs valises. Celles qu'elles avaient laissées le 27 janvier de l'année précédente. Un an déjà. Un an seulement. Avec leur nom, qu'elles avaient dû griffonner avant de les abandonner. Elles se regardent interloquées. « Tout était gageure. Tout était incroyable et incroyablement bizarre. Le sentiment de certitude que c'était vrai, avec le rêve qui persistait. » Où vont-elles ? Un fol espoir se fait jour en elles. Totalement incongru en ces lieux. Seraient-elles libérées ? La réponse arrive très vite : elles sont transférées à Ravensbrück. Pourquoi elles seulement ? Pourquoi maintenant ? Une fois encore, les réponses se perdent dans les méandres du système concentrationnaire nazi.

Les six femmes, accompagnées de Marie-Jeanne Pennec et de Gilberte Tamisé¹⁰, sortent du baraquement. Elles ont déjà les doigts gourds ; leurs valises, pourtant presque vides, sont trop lourdes. Carmen s'arrête quelques instants pour lacer ses chaussures. Si elle ne les attache pas, elle va les perdre dans la neige. Mais elle n'y arrive pas et les gardes s'impatientent. C'est alors qu'une scène incroyable se déroule sous leurs yeux effarés. L'*Unterscharführer* (sergent) Adolf Taube¹¹ s'agenouille devant Carmen et, à l'aide d'un canif, retaille ses lacets pour qu'ils puissent entrer dans les œillets. « Taube que nous avons vu envoyer des milliers de femmes aux gaz, que nous avons vu lancer son chien sur plusieurs des nôtres et les faire dévorer, que nous avons vu sortir son revolver et tirer sur les Juives du block 15 parce qu'elles ne rentraient pas assez vite, Taube qui nous faisait peur à l'aperçu de sa haute silhouette, Taube, le SS le plus cruel, s'il y avait un plus de la cruauté chez les SS, Taube s'agenouille devant Carmen [...] puis se relève en disant doucement "Gut !" [CI, 106]. »

Leurs valises sont chargées dans une voiture où s'assoit Taube. Les quatre SS de faction entourent les huit femmes. À pied derrière le véhicule, elles reprennent le chemin qui les conduit à la gare d'Auschwitz. Exactement le même chemin, à rebours, que celui qu'elles ont emprunté l'année précédente. Les mêmes barbelés, la même porte qu'elles ont franchie en chantant *La Marseillaise*, la même route gelée, le même froid assassin, les mêmes voies. Un train s'avance. Les jeunes femmes s'inquiètent. Si les conditions de transport sont semblables à celles de l'aller, elles se sentent trop faibles pour y survivre. Mais c'est vers un wagon de troisième classe qu'elles sont poussées. Taube lui-même monte avec elles, installe leurs valises dans les filets, leur assigne leur place et quitte le train, non sans avoir ordonné qu'elles ne descendent pas en route ! « Il saute en bas, claque la portière et, s'il avait ajouté "Bon voyage", il n'aurait pas accru notre étonnement. »

Pendant un jour et une nuit, le train roule à travers l'Allemagne. Charlotte engage la discussion avec les quatre gardes SS qui les ont accompagnées. Ils sont slovènes. Enrôlés de force dans la SS. Coupés du camp et de leur hiérarchie, ce ne sont pas de mauvais bougres. Ils échangent des cigarettes avec leurs prisonnières et, à chaque arrêt, l'un

d'entre eux va leur chercher l'*ersatz* de café qui est distribué aux soldats allemands par la Croix-Rouge dans les gares. Il y a des soldats partout. Des barbelés le long des voies. Des convois de chars et de canons. Dans le wagon, il fait chaud. Les huit femmes ont ouvert leurs valises. Poupette y retrouve un livre qui appartenait à sa sœur Marie. Elle n'ose l'ouvrir. À ses côtés, Gilberte Tamisé pense à la sienne, Andrée, morte en février. Très émues, Carmen et Lulu se tiennent la main : elles sont les deux seules sœurs survivantes du convoi.

Lorsque la nuit vient, elles s'endorment. Au matin, le train entre dans la banlieue de Berlin. Elles découvrent un visage effarant de l'Allemagne, celui d'une vie civile dévastée, d'immeubles bombardés. Des ruines, partout des ruines. Elles s'en réjouissent, tant ce spectacle de désolation semble indiquer que la défaite allemande est proche. À la Lehrter Bahnhof, la grande gare de la capitale allemande, toujours précédées et suivies par les gardes SS, elles descendent dans le métro. Pour rejoindre une autre gare. Un autre train. Puis, après quatre-vingts kilomètres, Ravensbrück. Immédiatement, les gardes reprennent leurs distances. Pas question de porter leurs valises, cette fois. À pied, en rang par deux, elles arrivent devant l'enceinte du camp. Pas de barbelés, mais un immense mur peint en vert.

1- Marie-Elisa Nordmann (1910-1993, matricule 31687), chimiste, était chargée de la diffusion des tracts et des revues du réseau Politzer. Au retour, elle cofondera et présidera longtemps l'Amicale des anciens déportés d'Auschwitz.

2- Devaient également les accompagner Laure Gatet (matricule 31833) et Alice Loeb (matricule 31829), qui mourront avant le départ.

3- À partir de juin 1943, un orchestre fut créé, sur ordre des SS, par Zofia Czajkowska, une Polonaise professeur de musique. Les membres de cette formation étaient toutes des déportées. Leur appartenance à l'orchestre leur permit d'être protégées de l'extermination dans les chambres à gaz et des travaux forcés. En août 1943, Zofia Czajkowska fut remplacée en tant que chef d'orchestre par Alma Rosé (1906-1944), nièce de Gustav Mahler, qui mourra à Auschwitz.

4- Entretien avec les auteurs.

5- Lettre de Marie-Elisa Nordmann à Stanislaw Klodzinski en date du 29 avril 1965, archives personnelles de la famille Nordmann-Cohen.

6- Simone Alizon, *L'Exercice de vivre*, op. cit., p. 274. Poupette, en parlant des « six », fait référence à Madeleine Doiret, Charlotte Delbo, Cécile Boras, Lulu Thévenin et Jeanne « Carmen » Serre.

7- Lettre écrite à l'occasion de la parution du livre de Philippe Robrieux *Histoire intérieure du Parti communiste*, datée d'avril 1981, ACD.

8- Lettre du 17 mai 1945, archives de la BNF, fonds Louis Jouvét.

9- Née en 1910, Claudette Bloch (matricule 7963) fit partie des premiers convois de Juifs français déportés à Auschwitz en juin 1942. Biologiste, elle fut l'une des premières à être intégrées à l'équipe de recherche de Rajsko, dès septembre 1942. Elle surviva et s'exila aux États-Unis. Remariée, elle publia sous le nom de Claudette Bloch-Kennedy le récit de sa déportation (*Auschwitz-Birkenau, 1942-1945*, Chambéry, Éd. de la librairie Jean-Jacques Rousseau, 2002). Elle est morte en 1999.

10- Marie-Jeanne Pennec (matricule 31817) et Gilberte Tamisé (matricule 31175).

11- Officier responsable du sinistre block 25. Il a réussi à s'enfuir lors de l'évacuation d'Auschwitz et n'a jamais été retrouvé.

OceanofPDF.com

Nous étions dans un train. Un vrai train. Avec des banquettes, des vitres qui s'abaissent et se relèvent, à volonté, [...] un paysage qui se déroule de chaque côté. Pour la première fois depuis des années, nous avions l'impression de voyager. De faire un voyage. Impression si troublante que nous oublions que nous voyagions sans billet, que le contrôleur ne passerait pas dans notre compartiment, isolé au bout du wagon. [...] Nous étions dans ce train qui roulait, roulerait jusqu'au lendemain, trouvant le voyage si merveilleux que nous souhaitions qu'il durât longtemps, éternellement. Nous rêvions d'un voyage qui n'aurait pas de fin. Au terme de ce voyage – et quel était le terme ? Nous l'ignorions –, nous n'attendions rien de bon. Mais nous étions bien et nous éprouvions ce bien sans penser à ce qui viendrait ensuite. Nous étions surprises par moments de ne pas nous étonner davantage. Nous ne nous demandions pas pourquoi parce que, depuis des années, nous avions perdu l'habitude de nous demander pourquoi [CI, 99].

OceanofPDF.com

AUTRE CAMP, MÊMES FORMALITÉS. Dépôt des valises, mise à nu, désinfection, nouvelles frusques immondes... Examen médical, y compris gynécologique, sans désinfection des instruments d'une femme à l'autre. Et quarantaine. Pendant ces trois semaines à l'écart, elles apprennent les règles de Ravensbrück. Camp exclusivement féminin – à peu près quinze mille prisonnières début 1944 en provenance de tous les pays d'Europe –, c'est l'endroit où toute l'industrie allemande se fournit en main-d'œuvre. De nombreuses Françaises ont déjà été déportées ici et, parmi elles, des détenues *Nacht und Nebel* dont Charlotte et ses compagnes font la connaissance : des gaullistes comme Geneviève de Gaulle, Germaine Tillion ou Anise Postel-Vinay, des communistes comme Lise London. Les huit d'Auschwitz ne tarderont pas à les retrouver, dans un premier temps au block 27, puis au block 32.

Les journées ressemblent à celles de Birkenau. L'appel à 3 h 45. La journée de travail. À nouveau l'appel. La faim, les coups, l'incroyable brutalité des SS et des *kapos*. La mort. Partout. « Le défilé des fantômes hâves, déguenillés, squelettiques, l'air hagard, l'odeur de tombeau qui les suivait¹... » Mais il y a quelques différences, qui ne sont pas négligeables. À Ravensbrück, pas de chambres à gaz. Le crématorium ne sert qu'à brûler des cadavres, deux ou trois fois par semaine. Au fond des baraquements, construits sur le même modèle que ceux d'Auschwitz, un espace libre où l'on peut s'asseoir pour avaler la maigre pitance. Et même quelques lavabos, bien que l'eau n'y coule que très peu et seulement à certaines heures. « C'était beaucoup moins bien que Rajsko. Mais tellement loin de l'enfer de Birkenau. Nous trouvâmes ce camp "presque" convenable². »

Toute la vie de Ravensbrück tourne autour des travaux forcés. Contrairement à Auschwitz, où ils avaient pour but l'affaiblissement rapide des déportés, ici ils servent l'industrie allemande, qui vient se fournir en main-d'œuvre à bas coût. D'ailleurs, à Ravensbrück, tout repose sur le rendement maximal au service du capitalisme nazi. Pas une minute ne doit être perdue. C'est au pas de course que les prisonnières, après l'appel, doivent se rendre au commando où elles sont affectées. De

là, elles gagnent l'une des vingt halles de production que Siemens a fait construire dans l'enceinte du camp, pour y travailler de 6 heures à midi. Pause-déjeuner dans les blocks. Puis deuxième appel, plus rapide, à 12 h 45. Retour au travail de 13 heures à 18 heures. Troisième appel à 18 h 30. Retour dans les blocks et couvre-feu. Quand une détenue est malade, elle obtient du Revier un papier appelé *Innendienst* qui la dispense non des appels, mais du travail. Pour les autres, chaque matin représente un risque.

Après l'appel, lorsque le besoin s'en fait sentir, les industriels ou leurs contremaîtres viennent eux-mêmes, accompagnés des SS, choisir et sélectionner les détenues les plus solides. « On avait l'impression d'un marché d'esclaves : ils tâtaient les muscles, regardaient la bonne mine, puis ils faisaient leur choix. Ensuite, on passait devant le médecin, déshabillée, et il décidait si on était apte ou non à partir au travail dans les usines. Les derniers temps, la visite au médecin n'était plus que *pro forma*, car on prenait n'importe qui³. » Celles qui sont choisies sont ensuite convoyées dans des usines de travaux forcés – mines de sel de Beendorf, usines d'armement de Mauthausen... – et disparaissent dans la nuit des camps. Celles qui restent sont alors considérées comme des *Verfügbar* (disponibles), à la disposition de n'importe quel chef de commando en manque de bras. Tous les moyens sont bons aux captives pour ne pas se faire remarquer : épaules baissées, regard lointain, air égaré. Celles qui réussissent à ne pas être sélectionnées sont conduites à des travaux de terrassement. Tout le jeu – mortel parfois, dangereux toujours – est de s'échapper de la colonne. Poupette, du haut de ses dix-neuf ans, s'est juré de ne pas travailler pour les Allemands. Elle estime qu'elle a dû accomplir environ sept journées de travail à Ravensbrück en seize mois de présence !

Charlotte et les autres sont, dans un premier temps, affectées à l'atelier de couture. Là, douze heures par jour, dans un immense hall sans fenêtres, donc sans aération, glacé l'hiver, étouffant l'été, elles trient les uniformes des soldats allemands tués sur les différents fronts. Douze heures par jour à manier des vêtements encore sanglants, à mettre de côté ceux qui peuvent resservir, à récupérer des pièces intactes pour en remplacer d'autres. Ou encore à coudre les uniformes des SS et des

Jeunesses hitlériennes, œuvres du tailleur nazi Hugo Boss⁴. « Dans l'atelier, les machines roulaient, piquant des vestes par centaines. Chacune à sa place, chacune à sa machine, les ouvrières étaient penchées sur leur ouvrage. Les pièces passaient de l'une qui assemblait à une autre qui montait les manches, à une troisième qui posait le col, à une quatrième qui faisait les boutonnieres, à la dernière qui mettait la doublure. Une chaîne. Autant de chaînes que de rangées de machines entre lesquelles circulaient les surveillantes, une SS en gris, qui criait, battait. Ni lever les yeux, ni parler, ni s'arrêter. Le seul moyen de ralentir la chaîne était de casser son aiguille. [...] Chacune cassait son aiguille à son tour. Et malgré cela, les uniformes s'amoncelaient, au revers desquels ne restait plus que l'écusson aux deux S à coudre [CI, 123]. »

Régulièrement, à l'improviste, les SS font sortir les ouvrières. En rang, comme pour l'appel. Puis le médecin chef du camp arrive : « Enlevez les chaussures et les bas. Relevez les robes. *Schnell*. Marchez maintenant ! » C'est une sélection. Pour repérer celles qui ont les jambes trop faibles, trop gonflées, trop bleues, trop raides. Celles qui ont choisi l'atelier de couture parce que incapables de rester longtemps debout. Celles-là sont désignées pour le *Jugendlager* – le si mal nommé « camp des jeunes ». Celui où, sans eau, sans alimentation, elles seront laissées à l'agonie. Jusqu'à ce qu'un « transport noir », un de ceux qui s'éloignent sans destination connue pour revenir à vide, les emporte.

L'audace emplit bientôt ces femmes qui ont déjà traversé tant d'épreuves. Elles décident de se placer, le matin, dans la colonne des *Verfügbar* et d'échapper, autant que faire se peut, au travail. Le réseau de résistance qui fonctionne très bien à l'intérieur du camp fait circuler les informations, et les Françaises savent ce qui se passe à l'extérieur : les revers de l'armée allemande, les débarquements des Alliés, l'attentat contre Hitler... « Nous ne voulions pas travailler. Après trois ans de captivité, nous devons ménager nos forces si nous voulions tenir jusqu'au bout, et le bout paraissait proche. Aussi chaque matin, quand les colonnes se rassemblaient, nous déployions des ruses chaque fois réinventées pour nous cacher, pour ne pas être prises au travail. Les colonnes parties, il nous fallait nous terroriser jusqu'à l'appel du soir [CI, 132]. » Contrairement à Auschwitz, il est possible de se cacher assez

facilement et de rester à l'intérieur du camp sans trop de risques pendant les heures de travail.

Mais, parfois, une rafle improvisée fait tout basculer. Ce jour-là, Charlotte, dans la cohue, perd de vue Cécile et Poupette. Brusquement, des coups de sifflet se font entendre et les *kapos* forment des chaînes au bout de chaque allée pour les bloquer. Voilà la jeune femme cernée d'inconnues, des Russes, des Polonaises, personne qui parle français. Son anxiété redouble. Elle va être emmenée. Où ça ? Pour faire quoi ? Quel genre de travaux ? Et si loin des autres, sans même pouvoir les prévenir... La colonne attend. Attend celui qui va venir faire son choix. À quelques pas des femmes qu'elles ont calmées à coups de trique, trois SS qui parlent entre elles. Charlotte les observe. Surtout celle qui lui tourne le dos. « Et soudain, dans un de ces éclairs comme on en a dans les rêves, j'entends la voix de Juvet dans sa classe du Conservatoire, Juvet disant à un élève qui avance sur l'estrade et attaque sa scène : "Non. Recommence. Tu n'es pas entré. Entre. Et attends. Ne bouge pas. Voilà. Mets-toi en place. Bien. Ne bouge plus. Installe-toi. Tu es en place. Maintenant, tu peux parler. Et nous, nous savons que tu as quelque chose à dire." Mets-toi en place. Installe-toi. Les trois SS étaient en place. À leur dos, à leurs bottes, à leurs épaules, j'ai su qu'elles entamaient une conversation et qu'elles ne bougeraient pas. Elles étaient installées. Alors, vite, je bondis hors du rang [CI, 134]. »

Début août 1944, la porte du block des Françaises s'ouvre pour laisser passer les dernières survivantes du convoi des 31000 restées à Auschwitz. Quelques jours plus tard arrivent les dernières de Rajsko. Les amies tombent dans les bras les unes des autres. La quarantaine les a toutes épargnées. Même Manette Doridat⁵. À Auschwitz, elle est tombée d'un escabeau qu'elle utilisait pour décharger du charbon d'un camion. Fracture ouverte de la cheville, gangrène. Un détenu, chirurgien polonais, propose de l'amputer pour éviter que l'infection ne gagne. Manette refuse. Il insiste : « Vous avez des enfants ? — Oui, deux. — Je pense qu'ils vous attendent, même avec une jambe en moins. » Elle accepte. L'amputation cicatrisée, elle sera sauvée par la mise en quarantaine d'août 1943. Une seule, Marie-Jeanne Bauer, était trop faible pour faire

le voyage. Manque aussi Marie-Jeanne Pennec, disparue au sein d'un commando parti pour la Tchécoslovaquie.

Elles sont cinquante-deux, enfin réunies. C'est à ce moment-là qu'elles ont la possibilité de donner des nouvelles à leurs familles. Malheureusement, la désorganisation de l'Allemagne nazie en déroute ne rend pas possible plus d'un échange. Charlotte peut envoyer quelques lignes à sa mère. Et reçoit une réponse – en allemand – d'Odette. Étrangement, alors que le monde extérieur recommence à se manifester dans sa vie, elle rencontre au détour d'un block Marcelle Dudach. Emprisonnée, puis libérée, puis de nouveau arrêtée en 1943, la petite sœur de Georges est arrivée directement de Compiègne. C'est incroyable qu'elles se soient reconnues dans cette foule de femmes amaigries, défigurées par la faim et la souffrance. Mais chacune renvoie à l'autre le visage de Georges. Ni le lieu ni le moment ne se prêtent aux souvenirs. Trop dangereux de rouvrir son cœur, de retrouver l'émotion.

C'est un livre aussi qui rattache Charlotte, lentement, à la société des vivants, des autres. Un soir, une petite Gitane a échangé avec elle contre une ration de pain *Le Misanthrope* dans la petite collection des classiques du théâtre chez Larousse. « J'ai donné ma ration de pain. Qui donc a jamais payé un livre aussi cher ? » De retour dans le baraquement, elle explique son choix à ses camarades, qui lui répondent : « Alors tu vas nous le lire. » Et Charlotte de lire, de retrouver *Alceste*, *Célimène*, cette langue de Molière, ces scènes tellement travaillées dans sa vie d'avant. « Cette *Célimène*, elle a la langue aussi pointue que toi, Cécile », lâche Poupette qui découvre la littérature. Ce *Misanthrope*, Charlotte va l'apprendre par cœur. Vers après vers. Chaque soir, un nouvel extrait. Et chaque matin, pendant l'appel, elle se récite la pièce. Qui dure presque tout l'appel...

Elles sont déterminées à tenir bon jusqu'à la fin, qu'elles sentent proche. Ensemble. Mais le sort en décide autrement. Le 7 janvier 1945, un an jour pour jour après leur départ de Rajsko, les cinq amies les plus proches de Charlotte sont expédiées à Beendorf⁶. Cécile, Lulu, Carmen, Gilberte et Poupette sont transférées dans une usine de fabrication de missiles V1 installée dans une mine de sel. Deux mois plus tard, trente-trois survivantes du convoi des 31000 partent, elles, pour Mauthausen,

non loin de Linz, en Autriche. Les autorités allemandes ont décidé de déplacer trois cents Françaises, si possible *Nacht und Nebel*. La nouvelle est parvenue aux détenues, la veille, avec la rumeur que ce sera « un mauvais convoi⁷ ». Beaucoup acceptent pourtant le départ. Tout plutôt qu’être séparées⁸. Mais un certain nombre se cachent pour ne pas partir. Parmi elles, Manette Doridat, que sa jambe amputée menace régulièrement d’envoyer à la mort et que ses camarades dissimulent, jour après jour, aux regards allemands. Et Charlotte. Certes, elle est solidaire du groupe, mais elles ne sont pas sa famille. Sa famille à elle, celle qu’elle s’était créée à Auschwitz, c’est Cécile, Carmen, Viva, Poupette, Lulu. Elles, elle les aurait sans doute suivies si elle avait pu. Mais pas les autres. Une fois le convoi parti, des survivantes des 31000, elles ne sont plus que dix⁹.

Après le départ de leurs camarades, Madeleine et Charlotte renoncent à la vie de *Verfügbar*, craignant des rafles improvisées. D’autant que la désorganisation croissante du camp rend la sécurité, déjà précaire, improbable. Elles rejoignent alors l’atelier Siemens, où se fabriquent de petites pièces destinées aux radios. Même non chauffé, un hangar couvert vaut mieux que le froid glacial qui tombe à nouveau sur l’est de l’Allemagne. Dans le camp, les conditions de vie deviennent cependant de plus en plus insupportables. La cruauté des SS, aiguisée par leur nervosité, empire. Le nombre de morts augmente. Du plus haut tombe l’ordre d’extermination. À partir d’octobre, un second crématoire est construit. Ainsi qu’une chambre à gaz. Cinq cents femmes y sont conduites chaque jour. Le camp est totalement désorganisé. Des ordres sont donnés puis contredits. Des groupes entiers sont réunis pour partir dans un autre camp, mais finalement restent. Plus personne ne se rend aux usines. D’ailleurs, les industriels négriers ont tous pris la fuite. Il n’y a presque plus de nourriture et très peu d’eau. Des cadavres qui s’amoncellent. Et des rats partout...

Pendant ce temps, la Croix-Rouge internationale se démène pour faire libérer les Françaises de Ravensbrück. Le dimanche 15 avril 1945, une rumeur parcourt le camp, colportée de bouche en bouche, de SS en *kapo*, de *kapo* en *Blockova* : « Les Françaises et les Belges sont attendues sur la *Lagerplatz*. Rassemblement. Prenez toutes vos affaires. » Vos affaires ?

Quelles affaires ? « Par centaines, les femmes sortaient des blocks et des recoins où elles s'étaient mises à l'abri pour passer aussi tranquillement que possible un après-midi de repos, bonheur dont il fallait savoir profiter, pour une fois que c'était un dimanche sans punition, pour une fois qu'il faisait beau et qu'on pouvait même se laver les cheveux avec la chance de les sécher au soleil [CI, 136]. »

En rang par cinq, elles s'alignent dans la colonne qui ne cesse de s'allonger dans la *Lagerstrasse*. L'excitation monte. Une autre rumeur se répand : il y aurait des camions devant le camp, les Américains seraient à cinquante kilomètres du camp, les Françaises vont être libérées. Partagées entre espoir et doute, les femmes patientent. Puis la fatigue gagne, l'espérance décroît. Soudain, contrordre. Elles ne partent plus. Elles se retrouvent enfermées dans un block vide. « Les unes s'allongeaient muettes, à bout de forces. Les autres, appuyées au mur, comptaient leurs respirations comme si elles n'étaient pas sûres d'atteindre le matin, tenaient leur main sur leur cœur comme pour aider leur cœur à battre. Ici et là, les bavardages continuaient, oscillant entre l'espoir – un peu forcé –, la crainte, et tout en phrases interrogatives [CI, 143]. »

Charlotte et Mado Doiret, qui ne se quittent pas, s'assoient sur le plancher humide. Le sommeil gagne. Puis réveil en sursaut. Il est 3 heures du matin. Ordre à toutes d'aller à l'appel devant leurs blocks respectifs. Elles ne partent plus. Et la routine de survie reprend. « Nous étions là, désœuvrées, interdites. Nous allions ici et là dans le camp, cherchant à lire sur la tête des SS des signes qui révéleraient leur désarroi ou leurs intentions. Et chaque jour, nous voyions mourir celle-ci ou celle-là, qui était à bout de vie, qu'on aurait pu sauver si elle avait été libérée ce jour-là. Elles étaient mortes de la déception, de l'émotion. Mortes d'avoir laissé l'espoir battre dans leur cœur [CI, 151]. » Mais Charlotte, elle, tient bon. Avec une certitude au cœur. Une date. Le 23 avril. Elles seront libérées le 23 avril, promet-elle à ses camarades épuisées. Parce que le 23 avril, c'est la Saint-Georges. C'est l'anniversaire de ce soir de printemps où un jeune homme intimidé avait osé lui proposer de faire un bout de chemin avec elle, sur le boulevard Saint-Michel. Charlotte s'en convainc.

Le dimanche 22 avril, le même scénario se reproduit. Rassemblement des Françaises sur la *Lagerstrasse*. Attente interminable. Avec, cependant, une différence notable : on leur remet à chacune un colis de la Croix-Rouge. Debout dans les rangs, Charlotte ouvre le sien. Des biscuits, du chocolat, du café, du sucre. Et un paquet de cigarettes américaines. Pour les grandes fumeuses qui, comme Charlotte, n'ont pu trouver pendant des mois qu'une cigarette ici ou là à se partager, la découverte n'a pas de prix. C'est le premier paquet qu'elle ouvre. Elle sort une blonde. « Je la tenais entre mes doigts, un peu gauche, et je pensais : ils auraient pu mettre des allumettes. Évidemment, on n'y avait pas pensé. Les colis sont pour les soldats et les soldats ont toujours du feu. J'avais une envie irrésistible d'allumer cette cigarette. D'un pas tranquille, je me suis approchée de la SS et je lui ai demandé du feu. Sans marquer d'hésitation ou surprise, tout naturellement, comme dans le civil, elle a tiré un briquet de sa poche et me l'a tendu [CI, 165]. »

Décidément, c'était la fin... Mais pas tout de suite. Comme la semaine précédente, un contrordre est donné : elles ne partent pas. À ses camarades défaites, Charlotte rétorque qu'elles ne sont pas le 23 avril. Le 23, c'est demain.

Retour aux blocks. Toutes s'allongent, épuisées. Sauf Charlotte. Qui ressort avec le café soluble contenu dans son colis. Après sa première cigarette, elle veut boire son premier café toute seule. Une cuillerée de café, deux, voire trois, elle l'aime serré. Un filet d'eau au robinet extérieur. Elle savoure ce premier café. Elle l'accompagnerait bien d'une cigarette mais elle n'a toujours pas de feu. Pas grave. Elle retourne se coucher près de ses camarades mais, à peine allongée, la caféine à forte dose fait irruption dans son corps. Un corps affaibli, un corps amaigri, un corps privé d'excitant depuis plusieurs années maintenant. Elle suffoque. Ses oreilles bourdonnent. Son cœur saute dans sa poitrine. À grand-peine, elle sort du block pour aspirer un peu d'air. Elle déboutonne le haut de sa robe. *Le Misanthrope*, qu'elle gardait contre sa peau, tombe à terre. « J'essayais d'aspirer de l'air et à chaque respiration je croyais mourir. J'allais mourir, maintenant que je savais *Le Misanthrope* par cœur et que je n'en aurais plus besoin. Mourir sur le seuil de cette baraque, au seuil de la liberté, parce que cette fois, j'y croyais [CI, 169]. » Mais son cœur

se calme, les palpitations s'apaisent et elle peut retourner se coucher près de Mado qui s'inquiète : « Ça va ? » Un peu mortifiée de s'être conduite, elle l'ancienne, après vingt-sept mois de déportation, comme une débutante.

Le 23 avril, des cris, des bousculades. Les trois cents femmes, belges et françaises, sont à nouveau rassemblées. Hélène Boileau et Simone Loche sont trop faibles pour quitter le Revier. Marie-Claude Vaillant-Couturier et Adélaïde Hautval décident de rester à leurs côtés. Manette Doridat, elle, reste cachée, attendant de voir comment, cette fois, tournent les choses.

Mado Doiret, Charlotte, Lucienne Langlois, Simone Sampaix et Julia Slusarczyk sont ensemble, au centre de la colonne. « Nous n'étions jamais ni les premières, ni les dernières. Nous avons appris d'expérience que c'est sur les premières et les dernières que pleuvent les coups. Au milieu, il y a généralement une accalmie, le temps que les bâtons, fatigués par la première vague, reprennent de l'ardeur [CI, 171]. » Au fur et à mesure, cependant, les rangs devant elles se disloquent, puis, sous les coups des *kapos*, se reforment un peu plus loin. Jusqu'au moment où elles se retrouvent, de fait, dans les premiers rangs. Et qu'elles comprennent. Juste devant la colonne, quatre SS casqués sont en position, un genou à terre derrière des mitrailleuses. « Moi qui avais eu si peur de mourir la nuit d'avant, je n'avais pas peur du tout. Nous étions toutes les cinq très calmes. Après tant d'années, rien ne pouvait entamer notre sang-froid. » Les cinq se prennent alors le bras et restent debout devant le peloton. À l'arrière, les *kapos*, à coups de matraque, poussent les récalcitrantes dans les rangs. Après un long piétinement, le silence retombe. Lentement. Puis « *Los !* » : la colonne s'ébranle. Passe devant les mitrailleuses. Lentement. Et s'arrête devant les portes de Ravensbrück. Qui s'ouvrent. Lentement. Derrière, une barrière baissée.

Dans l'obscurité, trouée par la lumière des déflecteurs, un homme attend. Immobile. La colonne s'arrête à quelques mètres de lui. Il est en uniforme kaki, un brassard de la Croix-Rouge autour du bras. C'est le comte et diplomate suédois Folke Bernadotte « Vous êtes les Françaises ? » Seul le silence lui répond. « Maintenant, nous allons en Suède. » « “Nous allons en Suède” et rien ne répond dans la longue

bande de taches claires où les regards font des trous d'ombre. Aucune animation, aucun tressaillement [...]. La barrière est toujours baissée. Nous attendons. En silence. D'un calme qui nous surprend nous-mêmes. Nous qui croyions que, ce jour-là s'il arrivait, nous défaillirions de bonheur¹⁰. »

La barrière se lève enfin. Le SS lève la main. La colonne s'ébranle.

Derrière l'homme qui les attend, des véhicules de la Croix-Rouge. Des infirmiers prennent immédiatement en charge les plus faibles. Les autres sont hissées, avec douceur, dans des camions où elles sont assises, enveloppées dans une couverture, un colis de nourriture sur les genoux. Les cinq camarades entourent Manette Doridat qui a également réussi à sortir du camp. Les camions roulent toute la journée. Le soir, ils s'arrêtent à Padborg, à la frontière germano-danoise, où les Françaises passent la nuit. Puis c'est Copenhague par train et Malmö, en Suède, par ferry. Désormais, elles sont libres.

¹- Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Seuil, coll. « Points », 1997.

²- Simone Alizon, *L'Exercice de vivre*, *op. cit.*, p. 305.

³- Témoignage de Marie-Claude Vaillant-Couturier devant le tribunal de Nuremberg. À lire sur www.fndirp.asso.fr/temoigmcvc1.htm.

⁴- En 2000, la société Hugo Boss a accepté de verser une somme de 500 000 livres sterling au Fonds d'indemnisation des anciens travailleurs forcés en compensation du travail effectué pendant la Seconde Guerre mondiale.

⁵- Aimée, dite Manette Doridat (1905-1989, matricule 31767).

⁶- Beendorf-Helmstedt, commando dépendant du camp de Neuengamme, situé entre Magdebourg et Brunswick.

⁷- Germaine Tillion, *Ravensbrück*, *op. cit.*, p. 182.

⁸- Trois des déportées à Mauthausen trouveront la mort dans les bombardements par l'aviation américaine de la gare d'Amstetten, toute proche : Charlotte Decock (matricule 31756), Olga Melin (matricule 31708), Yvonne Noutari (31718), un mois avant la libération du camp.

⁹- Charlotte Delbo, Lucienne Langlois, Mado Doiret, Marie-Claude Vaillant-Couturier, Heidi Hautval, Lucienne Michaud (Nicole), Aimée Doridat (Manette), Hélène Boileau, Simone Loche, Simone Sampaix, Julia Slusarczyk.

¹⁰- Charlotte a raconté ce dernier jour dans le *Journal de Genève*, 16 mai 1946, puis dans *Une connaissance inutile*, *op. cit.*, p. 174 et suiv.

Il a fallu tenir longtemps, plus longtemps que je ne le croyais, le matin où je disais adieu à Paul¹ [...]. Auschwitz c'était long. J'ai tenu parce qu'il fallait tenir et c'était dur, et c'était long. Mais alors que c'était si long et si dur, je ne voulais pas que cela finît. Tant que j'étais à Auschwitz, je n'avais pas de décisions à prendre. Je préférais ne pas me représenter le moment où je rentrerais parce que je ne pouvais pas me représenter comment je vivrais sans Paul. J'avais peur de redevenir libre. Être libre, pour quoi faire ? Comment vivrais-je sans lui ? Je ne peux toujours pas me représenter comment vivre sans lui. Depuis tant d'années. Je vis en sursis et si Paul ne m'avait pas fait jurer, au moment où je lui disais adieu, de continuer à vivre sans lui, mon cœur s'arrêterait parce que je ne lui commanderais plus de battre [MJ, 209].

¹- C'est sous ce prénom que Charlotte évoque Georges dans son œuvre de fiction.

OceanofPDF.com

À MALMÖ, LES FRANÇAISES DESCENDENT DU FERRY au milieu d'une double haie de scouts et en présence des autorités suédoises. En tête du groupe, Manette et ses béquilles, à laquelle les soldats présentent les armes¹. Conduites dans un dispensaire de la Croix-Rouge internationale, elles sont longuement lavées, leurs vêtements et leurs maigres trésors sont brûlés. Puis elles sont examinées par des médecins qui les dirigent vers des centres de quarantaine. La sœur de Mado Doiret, qui vit en Suède et travaille pour un médecin, joue de son entregent pour qu'elles soient transférées toutes les cinq dans la maison d'été que le sénateur Branting – le fils du Prix Nobel de la paix Karl Branting – met à leur disposition à Trelleborg, au bord de la Baltique². Elles y arrivent le 27 avril. À sa mère et à Louis Juvet, Charlotte envoie tout de suite la nouvelle de sa libération et l'adresse où elle peut être jointe. Sa mère lui répond immédiatement quelques mots griffonnés, signés « Maman » : « Ma Lolotte, quel bonheur pour moi et pour tous de te revoir enfin. » Avant les lettres, c'est un télégramme qui la trouve. « Reçu carte 27 avril. Maman, André, Régine, Guy bien. Odette avec nous. T'embrassons. Juvet. »

Louis Juvet est de retour d'Amérique latine depuis fin janvier 1945 et il a rouvert le théâtre de l'Athénée. Inquiet du sort de Charlotte, il a repris contact avec Erminie et embauché Odette comme secrétaire à la place de sa sœur. Prévenu de la libération de sa protégée, il va tout faire pour hâter le retour de Charlotte en France. Le 6 mai, il lui envoie un nouveau télégramme, avec les noms de personnes qu'il connaît en Suède susceptibles de l'aider : May Wesslen, un contact à la Banque de Scandinavie à Stockholm, qui va débloquer quelques fonds, et Agne Beijer, conservatrice du musée de Drottningholm. Et puis, comme personne ne sait encore dans quel état physique elle se trouve, il l'encourage à rentrer vite : « Nécessaire préparation saison prochaine Athénée. Stop. Câble comment puis intervenir. »

Charlotte lui répond immédiatement : « J'ai souffert les pires épreuves que le destin (ou la Gestapo) puisse accumuler sur un pauvre humain moyen et mes chances d'en sortir étaient minces. La raison et le

raisonnement, la statistique et l'observation quotidienne, chaque battement de mon cœur – le cœur qui ne bat que parce qu'on lui commande de battre – tout montrait d'évidence que la lutte était vaine. Ma certitude intuitive était fondée sur autre chose. Sur la protection que vous m'apportiez, ma mère et vous, ma mère par la tension de sa volonté et la violence de sa pensée présente à la mienne, vous parce que vous me parliez. Du fond des marais d'Auschwitz. Il fallait un acharnement du miracle pour que je revienne. Je reviens. Pour vous embrasser. Le Mendiant³ est dieu, il devait savoir⁴. » Réponse immédiate par câble : « Merci ta lettre. Stop. Ta présence très nécessaire pour moi, indispensable pour ta mère. Stop. Que puis-je faire pour hâter ton retour. Stop. Amitiés Aragon et mon affection. »

À la même époque arrive une lettre d'Odette : « Chère Charlotte, si tu savais comme tes paroles amies m'ont manqué, les pas qu'on fait ensemble, les projets. Je n'ai rien trouvé, personne surtout, qui vaille la peine de vivre à fond, de respirer profondément, comme avec toi. » La mère et la sœur de Charlotte ont eu des nouvelles par les survivantes du convoi qui ont déjà été rapatriées, comme Hélène Solomon-Langevin. Odette lui raconte Paris, leur vie, son travail auprès de Louis Jovet. « Il demande de tes nouvelles tous les jours, parle souvent de toi avec Aragon. Il est très gentil mais je te le rendrai avec plaisir si tu y tiens. » Elle évoque la troupe de l'Athénée ainsi que leurs amis – Henri Lefebvre qui est capitaine FFI. La petite sœur se demande si elle doit venir chercher son aînée en Suède. Et elle la supplie : « Surtout que ton séjour en Suède ne soit pas gâché – comme tu l'as fait en Amérique – par une idée fixe : celle du retour. Ce n'est plus qu'une question de jours et de jours courts parce que sans tristesse, sans drame, sans vision infernale. » Elle tait, cependant, une terrible nouvelle. Leur petit frère, Daniel, est mort un mois auparavant, le 9 avril, à dix-neuf ans. Engagé dans l'armée de libération de Leclerc, il a été tué lors de l'attaque d'un pont à Ittersbach, près de Karlsruhe, en Allemagne.

Dans la maison de Trelleborg, les cinq jeunes femmes sont médicalement suivies avec attention. Elles sont toutes extrêmement faibles, à des degrés différents – Simone Sampaix pèse vingt-trois kilos et Lucienne Langlois est menacée de perdre un bras à cause d'un abcès –, et

atteintes de maux divers. Charlotte, elle, souffre d'un œdème qui la défigure et alourdit son corps jusqu'à gêner sa démarche. Elles dorment beaucoup. Beaucoup. Et retrouvent le plaisir de vrais repas : crème, poisson, fromage et légumes. Les quantités croissent au fur et à mesure que leur estomac se montre capable de le supporter.

Début mai, toujours grâce aux relations de la sœur de Mado, Cécile, Poupette, Lulu et Carmen les rejoignent. Transférées de Beendorf au camp principal de Neuengamme, puis à un autre commando à Sasel, dans la banlieue de Hambourg, elles ont finalement été libérées par les Américains et convoyées jusqu'en Suède. Pour les amies désormais réunies commence une période de repos aux frais de la Croix-Rouge et de l'incroyable générosité du sénateur Branting. « Nous sommes dans un vrai paradis⁵ », écrit Lucienne Langlois à ses parents. On leur organise aussi des sorties, des visites, des promenades sur la mer Baltique. Et puis Charlotte retrouve une machine à écrire ! Le 18 mai, au nom de toutes ses camarades, elle écrit au directeur de la radio française. Elles viennent d'apprendre que Hermann Goering et Robert Ley⁶ ont été faits « prisonniers de guerre ». « Goering n'est pas un prisonnier de guerre, c'est un criminel de guerre. Robert Ley n'est pas un prisonnier de guerre, c'est un criminel de guerre. Les lois de la guerre ne s'appliquent pas à eux. Quelle loi de guerre, quelle loi de Genève nous ont protégées, nous, combattantes de la Liberté, à Ravensbrück ? Les soldats russes pris en uniforme sur les champs de bataille n'étaient pas prisonniers de guerre, ils ont été fusillés par milliers. Les parachutistes anglais capturés en uniforme n'étaient pas des prisonniers de guerre, ils ont été pendus. [...] Goering, prisonnier de guerre ! Nous n'avions pas mérité cette injure. Nos milliers de camarades assassinés dans les camps n'ont pas mérité cet outrage à leur mémoire⁷. »

Les rapatriements se font lentement, selon l'état de santé des jeunes femmes. Charlotte est habitée par la même tranquillité qu'à Ravensbrück, puisqu'elle a une certitude : elle rentrera à Paris le 23 juin. Tous les événements importants de sa vie ne se sont-ils pas produits un 23 ? Le soir du 21 juin, elle assiste aux grandes fêtes de l'été et des nuits blanches. Le 22, elle télégraphie à Jouvot : le rapatriement est pour le lendemain. Le 23, un avion les dépose au Bourget, où les attend un bus

qui les conduit à l'hôtel Lutetia⁸. Devant l'hôtel, de nombreuses personnes attendent avec des photos de disparus. Mais aucune n'a le temps de jeter un coup d'œil. Il faut avancer, passer devant un Bureau militaire, répondre à un interrogatoire qui tente de reconstruire le parcours de chacun. Comme elles ont pu reprendre quelques forces en Suède, Charlotte et ses compagnes échappent à la longue attente que doivent subir les déportés qui arrivent directement des camps avant la désinfection et la visite médicale. Sur le bordereau de l'examen médical de Charlotte⁹, on peut lire : typhus, avril 1943, aménorrhée pendant trente-neuf mois (retour des règles en juin 1945), œdème des membres inférieurs, goitre thyroïdien, rhumatismes et douleurs sciatiques, soins dentaires, tachyarythmie. État général : mauvais.

Munie de ce simple diagnostic et d'un bon de transport gratuit, elle peut enfin quitter l'hôtel Lutetia. Sur le trottoir, Odette et Erminie l'attendent. Le voyage est terminé.

¹- Yves Jegouzo, *Madeleine dite Betty*, op. cit., p. 81.

²- Voir Caroline Moorehead, *A Train in Winter*, op. cit., p. 286.

³- Charlotte fait ici référence au rôle du Mendiant dans *Électre*, de Jean Giraudoux, qu'a créée Juvet. Le personnage du Mendiant contribue à révéler la vérité à Électre.

⁴- Lettre du 17 mai 1945, op. cit.

⁵- Yves Jegouzo, *Madeleine, dite Betty*, op. cit.

⁶- Le premier était commandant en chef de la Luftwaffe, le second responsable du Front du travail hitlérien. Tous deux se suicideront pendant le procès de Nuremberg.

⁷- ACD.

⁸- Réquisitionné par les Allemands en 1940, cet hôtel de luxe était devenu le quartier général de l'Abwehr, le service de renseignement de l'état-major SS. À la Libération, il a été réquisitionné sur ordre du général de Gaulle et, entre avril et août 1945, devient le centre d'accueil des déportés.

⁹- Bureau des archives des victimes des conflits contemporains (BAVCC), Service historique de la défense, Caen, dossiers Dudach et Delbo.

Au voyage de retour, j'étais avec mes camarades, les survivantes d'entre mes camarades. Elles étaient assises près de moi dans l'avion et, à mesure que le temps s'accélérait, elles devenaient diaphanes, de plus en plus diaphanes, perdaient couleur et formes. Tous les liens, toutes les lianes qui nous reliaient les unes aux autres se détendaient déjà. Seules leurs voix demeuraient, et encore s'éloignaient-elles tandis que Paris se rapprochait. Je les regardais se transformer sous les yeux, devenir transparentes. Je les entendais encore, je commençais à ne plus comprendre ce qu'elles disaient. À l'arrivée, je ne les reconnaissais plus. Dans la foule des gens qui nous attendaient, elles glissaient, disparaissaient, reprenaient apparence un instant, si impalpables, si irréelles, si fuyantes, que je doutais de mon existence propre. Avec la disparition des autres, je disparaissais. Elles ont joué ce rôle de feu follet pendant tout le temps où nous piétinions d'un bureau à l'autre, se retrouvaient, me retrouvaient, disaient des mots que je ne saisisais pas, s'évanouissaient encore et se fondaient enfin dans la foule des gens qui nous attendaient, englouties pour toujours dans cette foule. Elles avaient si bien perdu de leur réalité pendant le voyage au long duquel je les avais vues se métamorphoser de minute en minute, s'effacer lentement, imperceptiblement, inexorablement, devenir spectres, que je ne me suis pas aperçue tout de suite de leur disparition. Sans doute parce que j'étais aussi transparente, aussi irréelle, aussi fluide qu'elles. Je flottais au milieu de cette foule qui glissait autour de moi. Et soudain, je me suis sentie seule, seule au creux d'un vide où l'oxygène manquait, où je cherchais ma respiration, où je suffoquais. Où étaient-elles ? j'ai constaté leur disparition quand il était trop tard pour les appeler, trop tard pour courir à leur recherche – et comment courir dans cette foule glissante ? D'ailleurs, la voix me manquait et mes jambes se paralysaient. Où étaient-elles ? Où êtes-vous Lulu, Cécile, Viva ? Viva... Pourquoi l'appeler maintenant ? Viva où es-tu ? [...] Si je confonds les mortes et les vivantes, avec lesquelles suis-je, moi [Sp, 42] ?

C'EST ALORS QUE CHARLOTTE S'EFFONDRE. « J'ai essayé de me souvenir des gestes qu'on doit faire pour reprendre la forme d'un vivant dans la vie. Marcher, parler, répondre aux questions, dire où l'on veut aller, y aller. J'avais oublié. L'ai-je jamais su ? Je ne voyais ni comment m'y prendre, ni par où commencer. L'entreprise était hors de mes forces. Il n'y avait qu'à renoncer. Renoncer ou remettre à plus tard [MJ, 11]. »

Dans le pavillon familial de Vigneux, elle ne quitte pas sa chambre. Elle dort d'un sommeil douloureux, peuplé de cauchemars qui la laissent essoufflée et pantelante. Elle souffre d'accès de fièvre, de violents maux de tête. Son transit intestinal ne se régule pas et de violentes diarrhées alternent avec une constipation douloureuse. Bien sûr, ceux qui l'aiment sont autour d'elle. Mais elle ne les voit pas. Ne les entend pas. « Ils m'embrassaient, ils me parlaient, ils me racontaient des choses, ils me posaient des questions. Pour les questions, ils ont vite cessé, je ne répondais à aucune [MJ, 13]. »

Que dire en effet ? Quels mots utiliser ? Tous les mots sonnent faux. Charlotte se heurte ici à l'impossibilité de raconter dont rendent compte tous les déportés survivants¹, leur besoin de parler se fracassant sur l'absence de mots pour le dire. D'autant qu'en face la réponse la plus courante des amis et de la famille désarmée est : « Il faut tâcher de ne plus y penser. C'est fini maintenant, il faut oublier. » Oublier ? Oublier comment ? Alors que tout est si présent. Dans les sommeils hantés, dans les repas, tous les soins du quotidien... Oublier quoi ? Oublier qui ? Tous ces morts qu'elle ne s'est pas donné le temps de pleurer ? Tous ces deuils qu'elle n'a pas pu faire ? Georges, bien sûr. Daniel, son petit frère. Mais également toutes ses compagnes de camp, à commencer par Viva. Et tous les camarades de résistance tombés en son absence. Tout est trop lourd et Charlotte s'abstrait de la réalité. Au fond de son lit de jeune fille, elle dissout sa conscience, celle d'être en vie. Pourquoi ? Et comment ? « Des jours, des jours sans penser à rien, sans exister tout en sachant cependant – mais je ne me souviens plus aujourd'hui comment je le savais –, tout en ayant quelque sensation, à peine définissable, que j'existais. Je ne parvenais pas à me réhabituer à un moi qui s'était si bien détaché que je n'étais pas sûre qu'il eût jamais existé. Ma vie d'avant ? Avais-je eu une

vie avant ? Ma vie d'après ? Étais-je vivante pour avoir un après ? Je flottais dans un présent sans réalité [MJ, 14]. »

*

Difficile de comprendre, à notre époque où l'on met en place des « cellules psychologiques » au moindre incident et où l'on sait désormais l'importance de la parole, que les déportés se retrouvaient seuls devant des deuils impossibles à faire et un sentiment de culpabilité intense. Pourquoi *moi* ai-je survécu ? Pourquoi *moi*, qui n'étais pas plus costaud, pas plus courageux, pas plus solide ? Personne à l'époque n'évoque la dépression. Le syndrome de stress posttraumatique n'est connu que de quelques psychiatres militaires qui l'appliquent aux soldats, pas aux civils. Ce sont des médecins généralistes qui suivent les rescapés. Pas formés pour les accompagner psychologiquement, ils se contentent de les remettre sur pied physiquement.

En 1970, Charlotte retrouvera, pour le troisième tome de sa trilogie *Auschwitz et après, Mesure de nos jours*, quelques-unes de ses compagnes et leur fera raconter leur retour. Presque toutes évoqueront leurs longs passages à vide, leurs accès dépressifs, leurs envies de suicide. Qu'elles ont tues. La solitude est d'autant plus violente qu'elle survient après des mois d'une solidarité extrême entre elles. Des mois où jamais elles ne se sont lâché la main. Marceline Loridan-Ivens, déportée à Auschwitz à quatorze ans, en 1944, écrira des années plus tard : « Je dis que c'est là-bas que j'ai été le plus aimée. Ou que j'ai eu le sentiment de l'être. Être aimée par des copines, dans cette violence terrifiante que nous exprimions toutes [...]. Il y avait, malgré tout, par moments, au milieu de tant de cruautés, des gestes d'humanité d'une telle puissance qu'ils s'imprimaient à l'intérieur de notre corps même. C'est la situation extrême que nous vivions sans doute, qui leur conférait une telle force d'amour². »

*

Charlotte reste dans cet état d'absence pendant trois mois. À la fin de l'été, Erminie et Odette la convainquent d'entreprendre un petit voyage. Elles se rendent toutes trois au Mont-Dore, en Auvergne. Mais l'éloignement ne suffit pas. Odette appelle à l'aide Louis Juvet : « J'attends tellement de votre indulgence et de votre aide morale que j'ose vous dire mon échec dans le rôle de conseillère auprès de ma sœur, rôle qui s'est transformé en celui de garde-malade inexpérimentée depuis dix jours. Charlotte a eu de nouveau une forte fièvre et de violents maux de tête comme ceux qu'elle a eus avant de partir. [...] C'est affreux de vous écrire en étant aussi découragée, je m'imaginais si bien, triomphante, vous ramener une Charlotte pleine de force et d'entrain au travail que je suis déçue du résultat. Commencer l'hiver dans ces conditions m'effraie un peu³. » Pourtant, Charlotte puise le peu de force qui lui reste dans l'envie de reprendre son travail. Elle met sa détresse morale sur le compte de l'oisiveté et entend bien retrouver l'envie de vivre, en même temps que sa place à l'Athénée.

Le patron, revenu en triomphateur de sa tournée, a repris en main son théâtre. Administré en son absence par d'autres, celui-ci tourne à peu près correctement. Mais sans panache. Juvet veut frapper fort les trois coups de son retour. Son rêve : monter *La Folle de Chaillot*, que son ami Jean Giraudoux a écrite pour lui en 1943. Giraudoux est mort brutalement en janvier 1944, mais il a laissé le manuscrit de la pièce avec un mot écrit à la main : « *La Folle de Chaillot* a été jouée pour la première fois par Louis Juvet, le 17 octobre 1945, sur la scène du théâtre de l'Athénée. » Superstitieux, comme tous les comédiens, Juvet entend bien respecter cette prédiction d'outre-tombe et rendre ainsi hommage à son ami disparu. D'autant que, depuis la Libération, la mémoire de celui-ci, considéré comme collaborateur puisqu'il travaillait pour Vichy, est ternie. Pour Juvet, cette pièce est donc un symbole important. Mais *La Folle de Chaillot*, c'est soixante-deux rôles, un décor, des costumes, des acteurs à payer... Il lui faut deux millions de francs de l'époque pour la monter.

C'est donc dans une atmosphère vibrionnante et auprès d'un Juvet survolté que Charlotte reprend sa place de secrétaire au théâtre. C'est beaucoup pour une convalescente, même si le patron est attentif et veille

à ne pas surcharger la jeune femme de travail. Elle est très vite fatiguée. L'œdème de ses jambes ne se résorbe pas et elle ne peut pas rester longtemps debout. Juvet la protège, mais elle n'arrive pas toujours à éviter les éclaboussures d'anxiété. C'est aussi à cette époque qu'elle est appelée à témoigner dans le cadre de l'instruction des procès des inspecteurs des brigades spéciales. Et puis, si les associations d'aide aux déportés lui ont permis de trouver un appartement parisien à faible loyer, l'adresse est terrible : 95, rue de la Faisanderie. Le porche voisin du studio où elle vivait avec Georges au moment de leur arrestation. Une tempête émotionnelle la tourmente sans cesse : comment retrouver une place dans cette vie alors que tout – l'Athénée, les procès, la rue de la Faisanderie – la renvoie à celle d'avant ? « Tout était faux, visages et livres, tout me montrait sa fausseté et j'étais désespérée d'avoir perdu toute capacité d'illusion et de rêve, toute perméabilité à l'imagination, à l'explication. Voilà ce qui, de moi, est mort à Auschwitz. Voilà ce qui fait de moi un spectre. À quoi s'intéresser quand on décèle la fausseté, quand il n'y a plus de clair-obscur, quand il n'y a plus rien à deviner, ni dans les regards, ni dans les livres ? Comment vivre dans un monde sans mystère [MJ, 17] ? »

Charlotte tient. Le 21 décembre, *La Folle de Chaillot* est enfin donnée. C'est un triomphe. Dans les coulisses, la joie explose. Mais Charlotte est ailleurs. Juvet s'inquiète. Il regarde de près les résultats des examens médicaux qu'elle subit régulièrement et qui ne sont jamais bons. Il craint que sa jeune secrétaire ne s'effondre. C'est alors que Charlotte entend parler de maisons de repos, organisées à l'initiative de l'Association des déportées et internées de la Résistance (ADIR), fondée en juillet 1944. Grâce au soutien d'anciennes camarades de Ravensbrück, au premier rang desquelles Geneviève de Gaulle, elle est acceptée dans l'une de ces maisons en Suisse. Le 9 février, elle arrive à Mont-sur-Lausanne, dans une immense villa, *Les Hortensias*, pompeusement rebaptisée « clinique ». Une quinzaine de chambres doubles ou individuelles. Un médecin à plein temps, trois infirmières. Et une quarantaine de déportées, la plupart d'anciennes résistantes passées par Ravensbrück. Dès son arrivée, Charlotte rassure Juvet par une lettre : « Voici mon adresse. J'arrive à l'instant. Tout paraît bien, surtout le train qui mène à Lausanne

en une demi-heure. Ici c'est la nature-neige. Silence, repos, propreté suisse. Pour ce qui est de faire la noce... [...] Ça ne fait rien, j'ai eu un sacré cran de quitter l'Athénée pour venir ici. Je me demande encore comment j'ai fait. Je vous embrasse, cher Monsieur Juvet. Si vous vous ennuyiez un peu de moi⁴... » Juvet a en Suisse quelques amis, comme l'avocat Fred Uhler, qu'il recommande à Charlotte : « Adresse-toi à lui si tu as besoin d'argent. Je vais te faire parvenir une somme équivalente à 10 000 FF. Demande-lui si tu as besoin de plus. »

Aux *Hortensias*, Charlotte reprend lentement goût à la vie. Retrouve la légèreté, le rire. La jeune Ida Grinspan, déportée à Auschwitz à quatorze ans, est fascinée par elle⁵. « D'abord Charlotte était très belle et elle avait des cheveux, au moins aux épaules. Nous qui étions rasées ou qui avions des cheveux très, très ras, cela nous enchantait. Elle était très brune, elle se maquillait, elle était élégante, elle dégageait une personnalité époustouflante. Elle était drôle, elle riait tout le temps. Les autres déportées la surnommaient "la Jouvette"⁶. » Charlotte va se prendre d'affection pour la jeune fille et ses deux jeunes amies. « C'était à qui s'occuperait de Charlotte, lui brosserait les cheveux – elle adorait ça –, lui rangerait sa chambre, lui laverait et lui repasserait son linge. Charlotte nous appelait "ses trois caméristes". Elle était bouffie par l'œdème mais elle était belle. Elle avait des vêtements magnifiques, beaucoup offerts par Juvet, des combinaisons en soie – je peux vous dire que ce n'était pas simple de les repasser, ce n'était pas de la rayonne ! Elle se maquillait les cils, les joues, la bouche. » En pleine montagne, Charlotte redécouvre les odeurs, les saveurs, le parfum de la pluie et celui de l'herbe mouillée. Ici, elle n'a rien à craindre des questions, des regards. Toutes ses compagnes savent ce par quoi elle est passée. Comme elles. D'ailleurs, elles n'en parlent jamais. Ce n'est pas la peine. En revanche, elles font de longues promenades, jouent au bridge, se reposent. Les seuls souvenirs qu'elles évoquent sont ceux de la Résistance, ces temps où elles ont risqué leur vie. Seule Charlotte se tait. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'Ida apprendra le rôle et la mort de Georges.

Les journées sont entrecoupées de visites médicales dont elle fait un fidèle compte rendu à Juvet. Celui-ci, de loin, s'inquiète : « Ma petite Charlotte, je t'aime et je t'aime encore plus ce matin où René me dit que

tu ne vas pas très bien. Que se passe-t-il ? Tu perds tes dents, tu perds le souffle... et mon cœur s'arrête. Écris-moi vite, je tourne toute la journée⁷, je rentre le soir exténué, je m'assois sur mon prie-Dieu et celui de Dom Juan. Et puis je prie à genoux pour les autres, et lui, et moi. Je t'aime bien, écris vite. As-tu besoin de quelque chose ? Au revoir. Quand ? Je t'embrasse. Aime-moi bien toi aussi. Je t'embrasse encore⁸. »

Ils poursuivent leur amitié, encouragés par la distance que donne l'écrit : « Heureusement que le téléphone est cher, je vous appellerais tous les soirs. Tous les soirs à 10 heures. J'ai la tentation, et la conversation imaginaire que j'ai avec vous à ce moment-là est plus longue et plus exhaustive qu'une vraie. Que ce téléphone soit là, à portée, frappé d'interdit par une étiquette – aussi bêtement qu'une paire de chaussures – si facile à vous rendre tout à coup, à ma volonté, proche et sensible, voilà qui m'empêche de vous écrire. C'est là que j'éprouve la supériorité du verbe ! Pour moi, sans changement. Il faudra des mois pour que mon cœur soit mieux paraît-il. Les médecins sont des gens impossibles qui disent toujours demain. Si un homme ne me retenait ici – mon dentiste, il n'aura pas fini mon bridge avant Pâques – je filerais. Repos = ennui et atrophie de la volonté à secouer cet ennui. Vous n'avez pas besoin de m'écrire, je sais comme vous pensez à moi, je le sais à beaucoup de moments de la journée où soudain vous parlez seul à haute voix et c'est à moi⁹. »

Dans un premier temps, Charlotte pense rentrer à Paris au mois de mai. Mais les rapports médicaux ne sont pas bons. Le 10 mai, le docteur Ballisat de Lausanne, cardiologue, rend un avis défavorable à son départ : « La myocardie parcellaire envisagée dans mon expertise du 11 mars fait encore sa preuve d'une manière probante et elle continue à exercer sur ce cœur une fâcheuse influence accélératrice. Une chose doit nous rassurer cependant, c'est qu'en dehors d'une oppression facile à l'effort, il n'existe aucun signe d'insuffisance fonctionnelle du cœur, que l'aire de projection radiologique de l'organe reste de dimension physiologique. Mademoiselle Delbo sera vraisemblablement incapable de reprendre son activité professionnelle à la fin du mois de mai ; il faut envisager une prolongation de son séjour en Suisse, jusqu'à la fin du mois d'août, en bref, jusqu'à la reprise de l'activité théâtrale, qui se situe généralement en

septembre. Cette intéressante malade a le privilège de pouvoir se reposer dans notre pays, dont le climat convient à son cœur, par sa sérénité et sa carence en tentations, il faut donc en profiter au maximum, lui permettre, en un mot, de retrouver une santé suffisante, ou si vous préférez les ailes résistantes qui conviennent à la vie fiévreuse qui l'attend à Paris¹⁰. »

Pour Charlotte, c'est un coup dur. Elle s'en ouvre à Juvet : « Je suis atterrée. Seulement j'ai décidé, ayant réfléchi, de ne pas le prendre au tragique, c'est-à-dire d'en tenir compte à demi. Le docteur Jaloze pense que cette lésion peut se cicatriser avec deux années de "ménagement". Eh bien sortir de mon lit pour entrer au théâtre, et sortir du théâtre pour entrer dans mon lit, c'est tout ce que je demande. Ils ne vont tout de même pas me faire perdre confiance dans ma carcasse, avec leur repos. Alors je reviendrai au mois de juin, recalcifiée, redentée, ne fermez pas l'Athénée avant. Si vous ne me donnez pas raison, je croirai que vous ne voulez plus me voir revenir. Je vous embrasse de tout mon cœur (celui que la fêlure n'entame pas)¹¹. »

À quoi Juvet répond immédiatement : « Soigne-toi, pense à moi, j'en ai besoin. Je suis fatigué, excédé. Tu me dis que tu rentres au mois de juin ? Téléphone-moi un soir avant 8 heures, que je t'entende. Au revoir, je t'embrasse immodestement avec tendresse et une sorte d'appétit qui te ferait plaisir. Téléphone¹² ! »

Pour oublier son cœur défaillant et les mauvaises nouvelles, Charlotte a d'autres moyens. Par l'intermédiaire d'amis d'Odette, elle s'est fait prêter un petit studio dans Lausanne. Chaque matin, elle prend le train et s'enferme. S'enferme pour écrire. Des courts textes pour commencer. Le récit de son dernier jour à Auschwitz, qu'elle vend au *Journal de Genève*¹³. Puis deux nouvelles dans le magazine féminin suisse *Annebelle*. L'une raconte un Noël à Rajska, l'autre l'histoire de Lily, la petite Juive qui fut fusillée pour un mot d'amour¹⁴. Elle envoie également trois poèmes à Pierre Seghers, qui, par l'intermédiaire du couple Aragon, a bien connu Georges : « Je lis les trois poèmes que vous m'avez adressés et je ne vous dirai pas combien ils me touchent. Georges étant devenu pour moi la représentation même de ceux que j'aimais et

que je ne reverrai plus [...]. N'hésitez pas à me communiquer votre travail. Vous avez un ami ici¹⁵. »

Seule, Charlotte noircit des cahiers. Elle raconte Auschwitz. D'une traite. Sans ratures. Sans aucun plan. Elle couche sur le papier ses souvenirs, fait revivre Viva ; les cent quatre-vingt-une femmes du convoi qui n'en sont pas revenues ; et les milliers d'autres. Pendant un mois, jour après jour, elle dépose le pire, les peurs, les chagrins, les horreurs, et le meilleur, cette sororité inespérée qui lui a permis de vaincre. Elle crache ce qui pollue ses rêves et sa mémoire. Elle utilise les mots de tous les jours, sans pathos. Son titre, elle l'avait déjà dans la tête, là-bas à Auschwitz, quand ses camarades lui disaient : « Toi qui sais écrire, un jour tu raconteras. » Un vers du poème « La maison des morts », de Guillaume Apollinaire, tiré du recueil *Alcools* : « Nous serions si heureux ensemble / Sur nous l'eau se refermera / Mais vous pleurez et vos mains tremblent / Aucun de nous ne reviendra. » C'est par cette phrase que se termine le livre. Phrase à laquelle Delbo ajoute : « Aucun de nous n'aurait dû revenir. »

Personne ne sait exactement ce que fait Charlotte quand elle quitte *Les Hortensias* tous les matins. À peine sait-on qu'elle écrit... La seule personne à laquelle elle accorde un (petit) droit de regard sur ce qu'elle fait, c'est Louis Juvet. Le 18 juillet, elle lui annonce par lettre qu'elle vient de terminer d'écrire un livre : « Quelquefois, quand vous m'encouragez à travailler, je me demande si vous n'aimeriez pas me voir d'autre ambition. Je n'en ai pas. Et si je travaille pourtant c'est surtout avec le secret désir de faire un jour quelque chose que vous approuviez. Ainsi ce livre que je viens d'écrire. (Ce n'est pas encore celui que j'ai voulu écrire, c'est celui que j'ai dû.) Mais il commence par un long poème que j'ai entendu en l'écrivant – je l'ai si bien entendu que sûrement mon cœur s'arrêterait si un jour vous me le disiez vraiment. Alors s'il vous plaît lisez-le pendant que vous êtes loin, comme ça au matin en recevant une lettre¹⁶. »

Ce long poème en prose, c'est celui qui ouvre *Aucun de nous ne reviendra*. Intitulé « Rue de l'arrivée, rue du départ », il décrit l'entrée d'un train dans le camp d'Auschwitz, sans que celui-ci soit explicitement évoqué. « Il est une gare où ceux-là qui arrivent sont justement ceux-là

qui partent, une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui partent ne sont jamais revenus... »

Par retour de courrier, le patron lui dit son émotion : « Ma petite Charlotte, j'ai été très touché de ta lettre et touché aussi par ton poème. Il est beau – il le faut plus beau encore. Je l'ai lu et relu, pas encore assez pour avoir bien ausculté ton cœur de poète. Mais je veux te dire tout de suite l'impression. Il faut que tu le réécrives, que tu le retrouves, que tu le recrées en toi, plusieurs fois avant qu'il ait la forme parfaite. [...] Il faut qu'il soit comme un galet rond et doux. Il faut qu'on puisse le dire dans une grande douceur mélancolique, une nostalgie sans sonorités. Il faut que tu retrouves tous tes mots au fond de toi, avec la certitude que ce sont les vrais. Interroge-toi et sois toi aussi que j'aime tendrement¹⁷. » Jouvett lui propose de couper une partie du poème. Le début est inutile, dit-il. Ce n'est pas l'avis de Charlotte. Elle ne touche à rien. Son ambition est ailleurs. Non seulement elle ne reprend pas une ligne du texte, mais elle ne le montrera plus jamais. À personne. Pendant dix-neuf ans.

*

Jusqu'en 1965, Charlotte laissera dormir le cahier qui contient le manuscrit de *Aucun de nous ne reviendra*. Il ne la quitte pas, elle l'emporte partout. Mais elle n'en parle pas. Le conserve pour elle. Le 2 avril 1974, interrogée par Jacques Chancel pour l'émission *Radioscopie*, elle racontera qu'elle s'était donné vingt ans pour le relire et juger : « Pour moi, ce livre aurait tant d'importance dans ma vie qu'il fallait que ce fût une œuvre. Pour m'assurer que c'en était une, il fallait que je le laisse dormir pendant vingt ans. Cela peut paraître un pari stupide, orgueilleux en même temps, j'avais des raisons très prosaïques. Nous arrivions dans un pays ravagé par la guerre, des gens meurtris qui ont subi des deuils, des bombardements, des déprédations, qui ont été très malheureux. Et leur malheur, même s'il était sans comparaison avec le nôtre, il faut bien l'admettre, était présent alors que le nôtre était lointain. Nous étions dans la situation de celui qui est en train de mourir d'un cancer et qui essaie d'attirer l'attention de quelqu'un qui souffre d'une

rage de dents : la rage de dents vous possède tant que vous ne faites pas attention à l'autre et que vous n'entendez pas la plainte du proche. »

Il faut bien admettre que, pour présomptueuse que puisse sembler Delbo en disant ainsi sa confiance dans son texte, elle n'a pas eu tort. Nombreux sont ceux qui ont ressenti le besoin d'écrire, dès leur retour. Les journaux, et pas uniquement les journaux des associations d'anciens déportés, regorgent d'écrits. Des livres paraissent. En 1946 et 1947 sont publiés trois livres qui restent des références sur la déportation : *L'Univers concentrationnaire* de David Rousset (prix Renaudot 1946), *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, *Si c'est un homme* de Primo Levi. Le nombre de témoignages est tel que Robert Antelme parle d'une « véritable hémorragie d'expression¹⁸ » : trente-quatre ouvrages en 1945, trente-sept en 1946, trente-six en 1947¹⁹... C'est sans doute en se confiant au papier que les survivants témoignent le mieux de ce qu'ils ne réussissent pas à raconter. Mais Delbo a conscience que la majeure partie de ces écrits disparaîtra très vite. Et puis elle ne veut pas, comme elle le confiera à son amie Claudine Riera-Collet²⁰, écrire « *Tartempionne à Auschwitz* ». Elle entend faire œuvre littéraire. « Transformer en littérature la montée de la bourgeoisie au XIX^e siècle, et voilà Balzac. Transformer en littérature la vanité et la médisance des gens du monde, et voilà Proust. Transformer en littérature Auschwitz, et voilà pour moi. La littérature n'est pas l'avatar, la métamorphose ultime d'un événement ou d'un réel. Elle est infiniment plus que cela. Elle est réel et transcendance du réel. Elle est art, c'est-à-dire création : elle est sens et porteur de sens²¹. » Delbo n'écrit pas pour ses contemporains, elle écrit, dit-elle, « pour les générations futures ».

¹- Lire à ce sujet le très beau livre de Virginie Linhart, *La Vie après*, Seuil, 2012.

²- Marceline Lorian, *Ma vie balagan*, op. cit., p. 111.

³- Lettre du 23 septembre 1945, archives de la BNF, fonds Louis Jouvet.

⁴- Lettre du 9 février 1946, archives de la BNF, fonds Louis Jouvet.

⁵- Ida Grinspan a écrit le récit de sa déportation en collaboration avec Bertrand Poirot-Delpech : *J'ai pas pleuré*, Robert Laffont, 2002.

⁶- Entretien avec Violaine Gelly, 17 mai 2012.

⁷- *Quai des Orfèvres*, d'Henri-Georges Clouzot.

- [8](#)- Lettre du 27 février 1946, archives de la BNF, fonds Louis Juvet.
- [9](#)- Lettre du 7 avril 1946, *ibid.*
- [10](#)- Archives de la BNF, fonds Louis Juvet.
- [11](#)- Lettre du 13 mai 1946, *ibid.*
- [12](#)- Lettre du 25 mai 1946, *ibid.*
- [13](#)- *Journal de Genève*, 17 mai 1946.
- [14](#)- Delbo reprendra ces deux textes dans *Une connaissance inutile*.
- [15](#)- Lettre du 3 juin 1946, ACD.
- [16](#)- Archives de la BNF, fonds Louis Juvet.
- [17](#)- ACD.
- [18](#)- In *Le Patriote résistant*, 15 mai 1948.
- [19](#)- Chiffres donnés par Annette Wieviorka dans *Déportation et génocide*, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 2003, p. 168.
- [20](#)- Entretien avec les auteurs, 21 mai 2010.
- [21](#)- Conférence donnée à New York, 10 octobre 1972, ACD.

OceanofPDF.com

Voilà pour répondre à ceci : pourquoi j'ai écrit sur Auschwitz. Pour porter à la connaissance, pour porter à la conscience ? L'événement – l'Histoire – n'entre dans la mémoire de l'humanité que s'il est porté à la connaissance, c'est-à-dire à la conscience. Porter à la conscience, c'est porter au langage. Porter au langage ne signifie pas pleinement, mettre en écrit. Porter au langage, cela veut dire se servir du langage, des mots que savent les autres, pour leur communiquer émotions, sentiments, expériences vécues – ou imaginées –, vérité. Le langage est porté par l'émotion, par la force du sentiment. S'il n'est plus chargé de ce contenu, de cette richesse, le langage n'est plus langage. Il est verbiage. Le langage est plein, inépuisable. C'est pourquoi les grandes œuvres trouvent un écho chez ceux qui les lisent des siècles plus tard ; c'est pourquoi les grandes œuvres nous parlent encore et portent encore une vérité inépuisée.

Conférence, New York, 1974.

OceanofPDF.com

EN SEPTEMBRE 1946, CHARLOTTE RETROUVE L'ATHÉNÉE et son patron. Toujours dans l'effervescence des rentrées avec une *École des femmes*, une reprise d'*Ondine*, une création des *Bonnes* de Jean Genet... Mais la jeune femme sent que la dépression, tapie, continue de guetter le moindre instant de faiblesse, la plus petite fatigue, pour lui sauter à la gorge, l'étouffer, la faire taire. Elle a beau terriblement aimer ce monde du théâtre et ceux qui le peuplent, elle ne parvient plus à faire le lien avec ce qu'elle fut et ce qu'elle est. « Ce qu'elle a été longue, cette première année. Elle n'en finissait pas, cette première année de notre retour. Que j'étais impatiente de la voir passer. Je voulais arriver au jour où je ne dirais plus : il y a un an à cette heure-ci, nous étions à l'appel, il y a un an à cette heure-ci nous allions chercher les bidons de soupe à la cuisine. Il y a un an à cette heure-ci, ce qu'il faisait froid, ce que j'avais froid. [...] Et je me disais, quand il y aura un an de passé, je ne pourrai plus dire : l'année dernière à cette heure-ci. Le jour où j'ai enfin pu dire : il y a un an, à cette heure-ci, nous arrivions au Bourget, je me suis sentie presque vivre dans ma vraie vie [MJ, 124]. »

Jouvet, conscient des difficultés de sa jeune protégée, veille toujours. Mais Charlotte s'en rend compte et s'exaspère de ne pouvoir accomplir les tâches qui lui sont confiées. Pis, elle se sent humiliée d'être ainsi ménagée. Au début de 1947, elle va voir le patron : elle a décidé de quitter la troupe. Par le réseau des déportées, elle a entendu dire que les différentes agences de la toute jeune ONU embauchaient tous azimuts à Genève. L'idée de travailler dans une institution qui affiche pour but le maintien de la paix dans le monde lui plaît. Ses compétences linguistiques peuvent y être utiles. Et le salaire de fonctionnaire international n'a rien à voir avec ce qu'elle gagne difficilement à l'Athénée. Elle postule, passe un concours. Elle est reçue. Dès mars, elle se met en chasse d'un appartement à Genève et prête celui de la rue de la Faisanderie à sa sœur Odette. Le 8 avril, elle commence son travail à l'ONU comme secrétaire de séance. Ce n'est pas un emploi très créatif. Elle prend en sténo, à toute volée, les échanges qui se tiennent, puis, toutes les dix minutes, laisse sa place à une autre afin de dactylographier

le texte au propre. Tous les soirs, l'intégralité des séances est retranscrit et peut être distribué aux participants.

À Jouvét, elle écrit : « Presque chaque jour, je vous ai écrit un télégramme que j'ai chaque fois déchiré avant d'arriver au guichet. Je vous ai aussi écrit des lettres, si longues que vous ne les auriez pas lues. Hier, à la lecture du *Figaro* sur la première¹, j'ai senti l'exil, et la fuite – et l'incohérence en moi. Ce que je vous dirai maintenant, il y a longtemps que l'avez vu, vous. En méditant sur ce départ-ci, j'ai découvert ce que mon goût pour le rationnel et l'expliqué m'avait toujours empêchée de voir. Il y a des moments où il faut que je parte. Et je pars pour ne pas laisser passer l'occasion, peur de la regretter. Je ne veux pas regretter. Et quand je suis partie, je me rends compte que j'ai eu tort. Quand vous parlez de disponibilité, pour moi c'est : pouvoir partir. "On ne part pas", a dit Rimbaud, qui savait. Les comédiens ont de la chance. Ils satisfont le besoin de l'ailleurs sans s'en aller. (Ici vous pouvez rire : l'ONU ! Tu parles d'un ailleurs...) Cher Monsieur Jouvét, je crois que je vous ai peiné et j'en ai du chagrin. Gardez-moi de l'amitié et ne doutez pas de toute la mienne. Je vous embrasse, fort². »

L'année suivante, lorsqu'elle peut prétendre à des vacances, Charlotte part pour la Grèce. Quelques jours dans ce pays dont elle a tant rêvé à Auschwitz : les ruines, les théâtres, les temples. Athènes, Delphes, Corinthe. À Épidaure, dans le parfum des lauriers-roses en fleur, à l'ombre des pins, elle flâne longtemps dans l'immense théâtre antique. Elle se promet d'envoyer des photos à Jouvét. Sur le chemin de retour vers Nauplie, elle croise une colonne de prisonniers. En 1948, l'armée officielle n'en a pas fini avec la chasse aux partisans de l'Armée populaire. Ceux que Charlotte croise ce jour-là sont en route pour l'île de Makronissos, transformée en camp de détention. Pour elle, c'est un retour immédiat et sauvage au passé. Devant ces hommes harassés, enchaînés, blessés pour certains, elle se retrouve cinq ans en arrière, à Compiègne. Compiègne où personne ne leur avait jeté un regard alors qu'elles partaient pour la gare où les attendait un train de wagons plombés. « Je regardais les hommes qui avançaient, je les regardais, je les regardais. Je les regardais pour rencontrer leur regard, pour rencontrer un regard qui lirait dans le mien que je savais. Je n'ai pas rencontré de regard. Abrutis

de fatigue, les hommes avançaient sans rien voir. [...] Que faire pour que ces hommes sentent ma tendresse ? Pour qu'ils sentent la violence de la volonté que je voulais faire passer dans leurs veines, cette volonté de revenir, d'en sortir vivant, qui m'avait soutenue moi ? Rien. Je ne pouvais rien. Rien qui puisse les aider [LM, 85]. »

Cette rencontre glaçante n'est pas la seule qui maintienne Charlotte dans les souvenirs. Sa vie genevoise est, en effet, occupée par des soucis d'ordre administratif liés à la mémoire de Georges. Que prouver de cette époque clandestine ? Charlotte doit d'abord faire établir un certificat officiel de décès, avec la mention « Mort pour la France ». Puis, avec l'aide de Pierre Villon, l'homme qui s'était enfui de chez eux le jour de leur arrestation, elle réussit à obtenir un certificat d'appartenance à la Résistance française au nom de Georges. Puis l'attribution du titre d'interné résistant. Enfin son homologation au grade de capitaine, au titre de la Résistance intérieure française : Georges devient alors « militaire tué à l'ennemi ». Après de très longs échanges avec l'administration, Charlotte obtient donc, une fois tous ces titres validés, une pension de veuve de guerre³. Marie-Claude Vaillant-Couturier l'aide par ailleurs à obtenir un grade militaire, celui d'adjudant-chef. Elle est pensionnée au titre de déportée politique, puis de déportée résistante.

*

Lorsqu'ils étaient rapatriés, les déportés recevaient tous une carte, bleue, certifiant qu'ils étaient déportés politiques et ouvrant droit à une pension. Par la suite, des associations ont fait valoir qu'il convenait d'établir une différence entre une personne déportée pour faits de guerre et une personne déportée parce qu'elle était juive ou bien civile prise dans une rafle. Pour ceux qui avaient appartenu à un réseau officiel, une carte (rose) de déporté résistant fut donc créée. Simple histoire de dénomination ? Pas seulement : les déportés politiques touchaient une pension civile, les déportés résistants une pension militaire. Or celle-ci était supérieure de 60 %. Quand elle l'apprend, Charlotte écrit directement au ministère des Anciens Combattants pour que son statut

soit rectifié : « Certes, tous les déportés ont également souffert, je le sais. Mais puisqu'on a établi une différence entre déporté politique et déporté résistant, je dois vous avouer que j'ai été humiliée de n'avoir pas la carte de déporté résistant. J'ai été humiliée d'être mise dans la catégorie de ceux qui ont été déportés par hasard ou parce que leur couleur offensait les théories racistes des nazis⁴. » Elle obtiendra son nouveau statut en 1957. En 1970, l'injustice qui était faite en matière de pension sera réparée et tous les déportés recevront la même somme.

*

Parallèlement, Charlotte commence des démarches plus douloureuses, mais vitales pour elle. Décidée à faire vivre la mémoire de Georges, elle entame des recherches pour retrouver son corps. Les fusillés du mont Valérien étaient traditionnellement enterrés dans des fosses communes dans les cimetières de la région parisienne. Évidemment, aucun recensement n'a été fait. Dans un premier temps, il semble que le corps de Georges puisse se trouver au cimetière de Bois-Colombes. Fausse piste. Même chose à Suresnes. Peut-être à Asnières ?

Charlotte demande de l'aide à Armand Dudach, le frère de Georges. Conseiller général communiste de la Seine, il est également membre de la commission permanente de l'Office des anciens combattants et victimes de guerre, ce qui lui permet d'intervenir plus directement que ne peut le faire Charlotte depuis Genève. Il a besoin de tous les souvenirs de la jeune femme concernant le dernier jour de Georges, et en particulier de tout ce qui peut permettre d'identifier un corps. En réponse à une lettre officielle, la mairie d'Asnières lui répond qu'effectivement son cimetière compte un certain nombre de corps de fusillés du mont Valérien et que tous ont déjà été identifiés, sauf deux. L'un d'entre eux, le n° 2985, « mesurait environ 1,70 m, était vêtu d'un veston marron clair, d'un tricot en laine fine de couleur rouge foncé, d'un slip avec ceinture caoutchoutée et chaussé de Richelieu jaunes à semelle de caoutchouc ». Puis suit une description de la denture du cadavre. « Il semble que les renseignements correspondent à peu près à ce que tu m'avais indiqué, écrit

immédiatement Armand Dudach à Charlotte. Tu me diras ce que tu en penses avant que j'en informe la famille⁵. »

Charlotte est bouleversée. Beaucoup de choses ne correspondent pas : Georges était plus grand et les couleurs des vêtements ne sont pas celles dont elle avait conservé le souvenir. Mais le procès-verbal de l'exhumation date de mars 1945, il a peut-être été fait rapidement. Le frère et l'épouse décident d'un commun accord que ce corps est, sans nul doute, celui de Georges. Armand aimerait le faire inhumer dans le carré militaire du cimetière de Saint-Maur. Mais Emma Dudach, la mère de Georges, ainsi que Charlotte, lui demandent d'user de sa position au PC pour que le jeune homme soit enterré au Père-Lachaise. Avec l'accord du Parti, Georges repose depuis dans le carré communiste. Sous une pierre tombale commune, avec ses camarades de lutte et de mort : Arthur Dallidet, Jacques Solomon, Félix Cadras, Georges Politzer. À deux pas de là, sur le monument en hommage aux déportées de Ravensbrück, est gravé un poème de Marcelle Dudach, la petite sœur, qui écrira, cinquante ans plus tard : « Georges était mon grand frère et je ne sais pas si, avec le temps, je ne suis pas devenue sa grande sœur. Le 23 mai 1942, on est morts tous les deux au mont Valérien, ou bien l'un et l'autre sommes-nous toujours vivants, à cause de moi, à cause de mon sang qui coule avec le sien. Je ne sais plus. Georges, c'est ma mémoire. Ma mémoire assassinée⁶. »

¹- Il s'agit de la première des *Bonnes*, de Jean Genet.

²- Lettre du 23 avril 1947, archives de la BNF, fonds Louis Juvet.

³- Jusqu'à la mort de sa belle-mère, Emma Dudach, en 1967, Charlotte lui en reversera une partie.

⁴- Bureau des archives des victimes des conflits contemporains (BAVCC), Service historique de la défense, Caen, dossiers Dudach et Delbo.

⁵- ACD.

⁶- In *Le Patriote résistant*, avril 1995.

*Lui était beau de sa mort
à chaque seconde plus beau
qui allait se poser sur lui
plaquer à son sourire
à ses yeux
à son cœur
à son cœur tout battant
tout vivant.
D'autant plus horrible qu'il était plus beau
d'autant plus horribles qu'ils sont
plus jeunes et plus beaux
tous
couchés côte à côte
beaux pour l'éternité
et fraternels
alignés [CI, 156].*

À GENÈVE, LASSÉE DE RETRANSCRIRE LE CONTENU DES SÉANCES, Charlotte postule pour rejoindre le corps des secrétaires des commissions permanentes. Celles-ci sont déléguées, dans les pays concernés, pour suivre les problèmes liés à l'après-guerre. C'est ainsi qu'en janvier 1949, grâce à la commission spéciale pour les Balkans, elle s'installe pour un an en Grèce. Puis, en travaillant pour la commission pour la Palestine, elle enchaîne les séjours en Israël, en Turquie, en Syrie, en Égypte, à Chypre. Elle revient également souvent à Paris. D'abord parce que, en dépit de l'éloignement, elle reste très présente auprès de sa mère vieillissante. Ensuite parce qu'elle ne raterait sous aucun prétexte les premières de la troupe de l'Athénée, les grandes expos ou les concerts qui l'intéressent. À son ancien patron, elle avoue qu'elle s'est donné pour but de gagner beaucoup d'argent pour que rien ne soit plus une entrave à ses désirs¹. Ce qui compte, ce n'est pas l'argent en lui-même, mais de pouvoir vivre à sa guise, et surtout pas médiocrement. Juvet joue en Italie, elle l'y rejoint. Il donne *Ondine* au Caire, elle regrette de ne pas pouvoir y être. Dès qu'elle peut, elle entretient son amour du théâtre et son lien avec Juvet. Quand elle le voit en Dom Juan, elle n'aime pas et elle lui dit : « Pourquoi ne m'avez-vous pas donné dans *Dom Juan* la satisfaction que vous me donnez dans *Arnolphe* ou dans le *Mendiant* ? Comme je n'aime pas le costume noir, je me demande si c'est à cause de lui, des grandes pointes de col qui font paraître votre tête très petite et lui donnent quelque chose de cruel – un peu aigle noir. S'il faut que vous ayez l'air cruel pour être Dom Juan, alors je ne vous aime pas cruel². »

Le 16 août 1951, après d'épuisantes représentations de *La Puissance et la gloire*, de Graham Greene, le patron meurt d'un infarctus dans son bureau de l'Athénée. Charlotte est profondément atteinte par la disparition de cette figure oscillant entre le Pygmalion et le père, cette main qui ne l'a jamais lâchée. En l'embauchant, il a changé son destin. En l'aidant après la déportation, il l'a poussée à accepter ce qu'elle était devenue. La jeune fille impressionnée des premiers temps, la jeune femme affaiblie du retour des camps, s'était muée en une femme sûre d'elle et de sa volonté de vivre. Sa relation avec Juvet en a été transformée, devenant un véritable échange. Le retrouvant en 1945, celle

qui avait parfois frémi devant les tempêtes caractérielles du patron lui avait dit : « Je n'aurai plus jamais peur de vous. » Il en avait pleuré. Sa reconnaissance envers Jouvét l'autorisera, le restant de sa vie, à se conduire de la même façon auprès de jeunes gens avides de savoir, d'envie et de vie. Le jour venu, bien que n'ayant jamais eu d'enfants, elle saura jouer un rôle d'éducatrice et d'éclaireuse pour bien des compagnons de route.

En 1950, sa vie de pèlerin onusien prend fin. Elle retrouve un poste fixe à Genève comme secrétaire au service des activités sociales, puis à l'administration de l'assistance technique. Elle y est notamment chargée de trouver des experts pour les pays en voie de développement, puis de les aider à assurer le suivi de leur mission. Cela ne la passionne pas vraiment, mais cela lui assure largement de quoi vivre. Elle vit dans un quartier chic de Genève, près de la place du Bourg-de-Four. Tous les soirs, en rentrant du travail, elle passe à la librairie où lui est réservé un exemplaire de *L'Humanité* qu'aux beaux jours elle ouvre grand à la terrasse d'un café. Elle n'a perdu ni le sens de la provocation, ni ses convictions. Bien sûr, elle est de plus en plus éloignée du PC, en tout cas de sa direction, mais son cœur est toujours ancré dans cette gauche-là.

Au début des années 1950, elle caresse l'idée de partir en URSS pour se rendre compte de la réalité de l'idéal soviétique. Comme elle souhaite maîtriser suffisamment la langue pour pouvoir échanger librement avec des Russes, elle demande au chef du service des interprètes de l'ONU, Serge Samarine, de lui donner des cours particuliers. Ils ont sympathisé en Grèce.

Né en Russie et arrivé en France en 1932 avec toute sa famille, Serge a été élevé et éduqué, à la dure, dans le corps des cadets russes à Villiers-le-Bel. Adolescent, il portait l'uniforme avec des épaulettes, sur lesquelles était toujours brodé le N de Nicolas II. Ses études sont interrompues par la guerre. Évacué sur Coutances, il passe son bac à Caen et s'engage dans la Résistance pour éprouver ses convictions communistes, jusqu'alors toutes livresques. « Pour Serge, raconte son frère, le communisme était une forme de patriotisme. Il était né en 1922, cinq ans après la Révolution. Pour lui, être russe signifiait être communiste³. » Le jeune homme rejoint les rangs des cellules

arméniennes de Clamart et d'Issy-les-Moulineaux. Il cherche à s'engager dans le régiment du capitaine Rol-Tanguy, mais la guerre touche à sa fin et ce dernier considère que Samarine est plus utile à Paris. Parlant anglais, russe, polonais, français et allemand, il est en effet enrôlé comme interprète et se retrouve notamment à traduire les négociations entre les troupes américaines et les cheminots d'Île-de-France en 1945. En 1946, un de ses amis le fait embaucher à la conférence de Paris, au palais du Luxembourg. Celle-ci réunit tous les Alliés pour gérer le sort de l'Europe de l'après-guerre et mettre au point les traités de paix avec les anciens alliés d'Hitler. C'est ainsi que Samarine fait ses premiers pas de traducteur officiel, avant de devenir chef du service des interprètes de l'ONU à l'âge de trente ans.

Entre le descendant de l'aristocratie russe et la fille d'ouvrier immigré italien, une histoire d'amour se noue. Ils possèdent la même « folie », la même démesure parfois. Ils ont neuf ans d'écart, Charlotte approchant de la quarantaine. Alors que son cœur ne bat plus depuis ce matin d'avril 1942 où elle a dit adieu à Georges, la voilà qui reprend goût à la séduction, à l'intimité, au partage. Serge Samarine est un poète, un écrivain⁴. Il déclame des vers en russe et lui lit, dans le texte, les grands auteurs : Tolstoï, Dostoïevski, Gogol... Charlotte lui a trouvé un appartement à deux pas de chez elle, dans une rue au nom cher à son cœur, la rue de l'Athénée. Elle s'est occupée de tout, les travaux, l'aménagement, la décoration. Serge a laissé faire, amusé.

Charlotte organise de grands dîners chez elle. Somptueux, délirants. Son amie Anne de Belleval se souvient d'une soirée sur le thème « gibier » : sur la porte de son appartement, Charlotte avait accroché la tête du sanglier qu'elle avait fait cuire⁵. Elle organise aussi des pique-niques nocturnes dans les parcs de Genève. On fait du feu, on rit beaucoup, on discute jusque tard, une Celtique dans une main, un verre de whisky dans l'autre. On parle politique, théâtre, actualité. Il y a là Anne de Belleval, son mari Guy, tous deux passionnés de théâtre⁶ ; le docteur Mérat et sa femme Odette ; Éric Schwab⁷, photographe de l'OMS, et son épouse Jacqueline. Et bien sûr Samarine. « Là où il y avait Charlotte, il y avait Serge », résume Anne de Belleval. Quand une troupe française est de passage à Genève, Charlotte présente Serge aux amis

qu'elle retrouve. Lui l'initie à la littérature et à la cuisine russes. Avec plus de succès dans le premier cas que dans le second... Michel Samarine, le frère de Serge, se souvient : « Il voulait qu'elle lui fasse des plats russes. Il lui traduisait les recettes. Je me souviens qu'elle a essayé le *bortsch* et le *Pierogi ruskie*. Cela a donné des choses très bonnes mais très étranges. Rien à voir avec les vrais ! C'étaient une bonne soupe et un bon pâté mais, vraiment, cela n'avait rien à voir ! Une autre fois, je suis allé dîner chez Charlotte. Quand nous sommes arrivés avec ma femme, la porte était grande ouverte. Charlotte était en train de crier après Serge dans la cuisine : "Serge, faites quelque chose" (ils se vouvoyaient toujours en public, Charlotte trouvait ça chic). Elle avait acheté une anguille pour faire une matelote. Elle avait coupé la pauvre bête en morceaux et l'avait mise au court-bouillon, mais la tête de l'anguille repoussait constamment le couvercle. Elle criait, effrayée, et lui riait⁸. »

*

Charlotte blague, rieuse, amoureuse. Mais que sait-on du tréfonds de son cœur ? Sur Serge Samarine, elle n'a rien écrit et elle a très peu dit. Seuls ceux qui l'ont côtoyée à Genève gardent la mémoire de cette idylle. C'est sans doute, d'abord, par pudeur. Charlotte n'est pas expansive lorsqu'il s'agit de sentiments. Elle se confie peu. Ce n'est que dans ses écrits qu'elle laisse percevoir des failles, des souffrances. Dans la vie réelle, il faut rester digne : c'est une leçon de sa mère. Personne n'a jamais vu chez elle des photos de Georges, par exemple. « Il a été mon seul amour », lâchera-t-elle un jour à son ami et éditeur Georges Nataf⁹. Et il faudra attendre longtemps – la publication de ses livres – pour qu'elle se permette de porter des vêtements sans manches, laissant apparaître son tatouage. Femme moderne, elle a vécu avec Georges avant d'être mariée et a conservé, sa vie durant, son nom de jeune fille. Elle s'est entièrement investie dans son travail pendant les années Juvet. Elle a toujours été financièrement indépendante. Pendant ses années avec Samarine, elle a affiché sans complexes leurs neuf années d'écart et conservé son appartement. « J'avais de la place dans mon cœur, mais pas

dans ma salle de bains », expliquera-t-elle bien plus tard à Ida Grinspan¹⁰.

Cette Charlotte-là, frontale, entière, exigeante avec elle-même comme avec les autres, est la part d'elle qui a survécu à Auschwitz et aux drames qu'elle a affrontés. Voilà pourquoi il est émouvant d'entendre évoquer une autre Charlotte. Côté ombre, une Charlotte qui craint, comme un enfant ou un vieillard, la nuit qui tombe et qui s'étourdit pour ne pas céder aux angoisses. Côté lumière, une Charlotte drôle, généreuse, fantaisiste, aux éclats de rire sonores et contagieux, qui aime et qui rayonne.

*

Charlotte n'est pas la seule à souffrir d'accès mélancoliques. Serge Samarine connaît lui aussi des moments difficiles. À trente-cinq ans, il est rattrapé par son histoire. La perte de son père à sept ans, l'exil, la fonction qu'il s'est donnée, très jeune, de chef de famille auprès de sa mère et de ses quatre frères et sœurs, l'interruption de ses études pour les entretenir... Il s'interroge sur ce rôle qu'il a pris ou qu'on lui a imposé, sur sa vie d'éternel adolescent, sur son incapacité à fonder une famille à lui. Il parle de tout cela avec Charlotte, mais tourne en rond. En 1957, il se décide à commencer une psychanalyse. « Je prends des pilules contre la famille », dit-il, en guise de boutade, à son jeune frère Michel, qui vient de s'installer à Genève. À mesure que le travail analytique progresse, Serge part à la recherche de celui qu'il est vraiment. Sur ce chemin difficile, il va perdre Charlotte.

Selon Anne de Belleval, le couple s'est séparé en toute amitié, d'un commun accord, comme on dit aujourd'hui. Les longues discussions et toute la tendresse du monde ne pouvaient empêcher d'affronter une réalité très simple : Serge Samarine voulait fonder une famille. Charlotte, non.

Le refusait-elle ? Ne le pouvait-elle pas ? En 1956, Charlotte a quarante-trois ans. Entre la prison et la déportation, elle est restée trois ans en aménorrhée. Elle souffre depuis son retour de fibromes utérins.

Elle est loin d'être suffisamment en forme pour mener une grossesse tardive. Mais, au-delà de ces obstacles purement physiques, l'aurait-elle souhaitée ? Beaucoup de ses amis racontent qu'elle ne s'intéressait aux enfants que lorsqu'ils atteignaient l'âge où elle pouvait réellement communiquer avec eux. Ainsi emmenait-elle Sophie, la fille d'Ida Grinspan, dès l'âge de huit ans à la Comédie-Française pour lui apprendre les rudiments du théâtre. Anouchka, la fille d'Anne de Belleval, se souvient d'avoir couru les expositions avec Charlotte. Mais les enfants qui ont croisé Charlotte se souviennent également combien elle pouvait, malgré son apparence si stricte, les gâter et s'inquiéter d'eux. Quand Henri Lefebvre et son épouse Nicole partaient en voyage, laissant leur fille à la famille, Charlotte ne manquait pas de leur dire d'un ton agacé : « Et la petite alors ? Encore à la consigne ? » Mais son propre rapport à la maternité, Charlotte ne l'a jamais évoqué. Sauf une fois, avec Georges Nataf. « Un jour, nous avons parlé d'enfant et, au bord des larmes, elle m'a raconté qu'en déportation elle s'était retrouvée à trier et plier les vêtements des enfants juifs morts. Ce jour, elle s'est dit qu'elle n'aurait jamais d'enfant¹¹. »

*

C'est sur ce constat que se brise le couple Delbo-Samarine. Et la force de vie de Charlotte. Nouvelle rupture, nouvel abandon, nouvelle déchirure. « Elle était détruite, confie Anne de Belleval. Son médecin l'a fait rentrer dans une clinique pour une cure de sommeil. Elle refusait toutes les visites sauf les miennes et celle d'Éric Schwab. C'était terrible de la voir dans cet état¹². » Est-ce pour exorciser le chagrin ? Ou pour mener à son terme le projet qui lui avait fait approcher Samarine ? Pour mettre un point final à leur histoire ? À sa sortie de la clinique, Charlotte décide de préparer son voyage, maintes fois repoussé, en Russie.

¹- Lettre du 4 septembre 1949, archives de la BNF, fonds Louis Jouvet.

²- Lettre du 8 janvier 1948, ACD.

³- Entretien avec Paul Gradwohl.

[4](#)- Il publiera un roman, *L'Abolition*, Gallimard, 1978.

[5](#)- Entretien avec les auteurs, 23 février 2011.

[6](#)- Elle deviendra administratrice du théâtre de La Criée à Marseille avec Marcel Maréchal.

[7](#)- En 1945, il a couvert la libération des camps pour l'Agence France-Presse, et cette expérience le lie à Charlotte de façon irraisonnée. Éric Schwab sera l'auteur de nombreuses photos de Charlotte, parmi les plus connues. Il est mort en 1977.

[8](#)- Entretien avec Paul Gradvohl.

[9](#)- Entretien avec Violaine Gelly.

[10](#)- Entretien avec Violaine Gelly.

[11](#)- Entretien avec Violaine Gelly.

[12](#)- Entretien avec les auteurs, 23 février 2011.

OceanofPDF.com

Refaire sa vie, quelle expression... S'il y a une chose qu'on ne puisse refaire, c'est bien sa vie. On pourrait effacer et recommencer... Effacer et réécrire par-dessus... Je ne vois pas comment c'est possible. Ceux qui l'ont fait, je me demande comment ils ont fait. Sur un cœur exsangue, greffer un autre cœur... Ou prendre le sang pour faire battre ce cœur raccordé ? À un cœur séché redonner chaleur et mouvement... D'où tirer la chaleur ? D'où le mouvement [MJ, 205] ?

OceanofPDF.com

ENTRE CHARLOTTE ET LE PCF règne depuis longtemps une relation difficile. On sait que, à l'égard de ses camarades de camp, cadres communistes, elle oscille entre l'attachement et l'agacement. Envers la hiérarchie du Parti, ses griefs sont plus grands. Elle n'a pas pardonné à Maurice Thorez d'avoir fui, en 1939, dans une Union soviétique alors alliée de l'Allemagne nazie. Ni d'être resté par la suite soigneusement planqué à Moscou, quand tant d'autres combattaient et tombaient pour l'idéal communiste. Ni son retour, en 1944, en quasi-démiurge, héros d'un culte de la personnalité proprement surréaliste¹. À cela s'ajoutent les griefs personnels. Elle sait que Georges et elle auraient sans doute pu éviter l'arrestation s'il n'avait pas choisi d'attendre les ordres pour quitter la rue de la Faisanderie. Elle est irritée par le culte rendu à certains « martyrs » alors que tant d'autres pourrissent dans la fosse commune de l'oubli. En 1946, elle avait sollicité un rendez-vous avec Marcel Paul, alors ministre de la Production nationale, communiste et déporté. Il l'avait fait attendre plus de quatre heures dans l'antichambre, pour finir par lui accorder quelques minutes entre deux portes. Un manque de considération qu'elle n'avait pas supporté.

Pour autant, Charlotte continue de croire aux lendemains qui chantent à l'est. « Pendant des années, j'ai refusé d'entendre sur l'URSS tout autre son de cloche que celui donné par *L'Humanité*. Je me suis fâchée avec un ami parce qu'il voulait monter *Le Zéro et l'infini*². J'ai insulté David Rousset qui parlait de camps en Union soviétique³. J'étais persuadée qu'on édifiait le socialisme en URSS durement, péniblement, à partir de rien d'autre que la volonté et l'enthousiasme d'un peuple qui préférerait se passer de tout que de devoir aux impérialistes. Voilà l'image héroïque et pure que je me faisais de l'édification du socialisme en URSS. J'étais d'une incroyable naïveté⁴. »

En 1956, lorsque paraît le rapport Khrouchtchev dénonçant les crimes du stalinisme, Charlotte, comme beaucoup de militants et sympathisants communistes, tombe des nues. « La mort de Staline ne m'affligea pas sentimentalement : les louanges hyperboliques que lui décernaient les communistes m'avaient toujours gênée. J'ai été sauvée de bien des

erreurs parce que je suis irrévérencieuse : un trait de ma nature, de mon éducation, rationaliste et voltairienne. Par contre le discours de Khrouchtchev m'a brisée : je n'avais pas voulu déifier Staline mais apprendre qu'il était un criminel, un criminel qui avait eu forcément des complices... Alors tout était faux⁵ ? » Cela ne fait que renforcer sa conviction qu'elle doit aller voir ce qu'il en est sur place.

En septembre 1959, elle se rend à Moscou. Puis gagne Stavropol, Rostov, Leningrad. Ce qu'elle découvre en chemin, en parlant avec des Russes, l'afflige. « Le discours de Khrouchtchev parlait bien des camps de concentration et des déportations de masse. Cela aurait dû me faire imaginer la terreur policière, la délation, la peur. Autre chose est d'imaginer et d'entendre ensuite les gens qui l'ont vécu vous le raconter. Autre chose est d'imaginer et de voir, six ans après la mort de Staline, que les amis moscovites ne vous raccompagnent le soir qu'à cent mètres de votre hôtel. On n'a pas cru toute sa vie à quelque chose pour accepter ensuite aisément que rien de ce qu'on croyait n'était vrai⁶. » Ce n'est pas la dureté économique de la vie qui lui saute aux yeux. Elle en a vu d'autres et, pour son idéal, en aurait supporté encore. Ce qu'elle n'admet pas, c'est de mesurer que la vie n'est dure que pour certains, les petits, les pauvres, les silencieux. Que l'armée et la *nomenklatura* s'en sortent très bien. Qu'au pays de l'égalitarisme entre les hommes certains sont plus égaux que d'autres.

De ce voyage en Russie, Charlotte a rapporté des cahiers entiers de notes, de dialogues retranscrits, de choses vues. Elle les couche sur le papier et intitule le manuscrit qui en naît *Un métro nommé Lénine*. Roger Nimier, chez Gallimard, le refuse, puis le Seuil, puis Julliard... Tous évoquent la même raison : beaucoup de style, belle écriture, mais des faits vus et entendus, une critique rabâchée, rien de neuf. Elle envoie même son texte à un agent américain, Marie Rodell, qui ne croit pas non plus à une possible publication aux États-Unis. Blessée, Charlotte fait suivre le manuscrit, pour lecture, à certains amis communistes dont elle ne craint pas le jugement avisé. Là aussi, son texte divise. Homme de théâtre, François Marié lui reproche de ne pas s'investir elle-même, d'être trop distanciée de son sujet : « Vous m'avez dit un jour, dans une conversation, que tous vos espoirs déçus, vous les aviez reportés naguère

sur l'URSS. Je regrette de ne pas trouver une telle phrase dans votre manuscrit. » Le peintre Jean Picart Le Doux, qui l'a bien connue avant guerre, ainsi que Georges, n'aime pas beaucoup : « Je ne suis pas contre ton manuscrit que je trouve très intéressant, très vivant, très honnête, mais contre sa publication. » Charlotte a du mal à admettre ces refus. Elle a envie de faire entendre sa voix, celle d'un témoin : « Si chacun, écrite-elle, avait apporté sa goutte de vérité et n'avait pas attendu le moment de la verser, aujourd'hui nous ne serions pas des milliers à nous dire que nous avons lutté pour quelque chose qui n'existait pas, que nous avons cru à un fantôme, le fantôme de nos espoirs : le Socialisme triomphant sur un sixième du globe. [...] Il reste la plus grande mystification que l'histoire ait connue, la plus grande aliénation dont l'homme ait été victime⁷. »

Un métro nommé Lénine finit donc dans un tiroir. Et il faudra attendre encore quelques années pour que les communistes français partagent la désillusion brutale de Charlotte. En 1963, à la parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, d'Alexandre Soljenitsyne, Pierre Daix⁸, voix très officielle du PCF, admet dans la préface : « Ce récit nous arrive dans une France [...] où [...] le débat sur l'existence des camps de concentration en Union soviétique a pris une particulière acuité. Je ne peux, bien sûr, parler qu'au nom de ceux qui refusèrent de croire qu'au pays de Stalingrad, au pays qui versa le sang de tant de millions des siens pour anéantir l'hitlérisme, il pouvait exister des camps de concentration. Sans doute étions-nous victimes des mensonges politiques qu'impliqua le stalinisme, mais, aussi, nous refusions de voir certaines choses en face, et avec la même sorte d'aveuglement que nous devions retrouver, par la suite, chez ceux de nos camarades de Résistance qui refusèrent de croire à la torture en Algérie [...]. Nous avons payé très cher, les uns et les autres, pour savoir que rien n'est jamais acquis à l'homme une fois pour toutes, qu'il n'y a pas de conquête, pas d'expérience qui ne puissent lui être reprises, être retournées contre lui⁹. »

¹- Voir Annette Wieviorka, *Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez*, Fayard, 2010, p. 437 et suiv.

²- Le roman d'Arthur Koestler qui, l'un des premiers, dénonce le système totalitaire soviétique.

[3](#)- En octobre 1950, David Rousset crée la Commission internationale contre le régime concentrationnaire. Pour la première fois en France, il utilise le terme « goulag ». Cela lui vaudra d'être traité de « trotskiste falsificateur » par les *Lettres françaises*, le journal dirigé par Louis Aragon, à qui il intentera un procès qu'il gagnera. Lors des audiences, Marie-Claude Vaillant-Couturier déclare : « La question ne peut pas se poser parce que je sais qu'il n'existe pas de camps de concentration en Union soviétique, et que je considère le système pénitentiaire, puisque c'est à cela que vous pouvez faire allusion, le système pénitentiaire soviétique comme indiscutablement le plus souhaitable dans le monde entier » (source : David Wingeate Pike, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 3, n^{os} 3-4, 1985).

[4](#)- Postface à *Un métro nommé Lénine*, 1959, texte inédit, ACD.

[5](#)- *Ibid.*

[6](#)- *Ibid.*

[7](#)- *Ibid.*

[8](#)- Journaliste communiste, ancien déporté à Mauthausen, il a été le bras droit d'Aragon aux *Lettres françaises* et a longtemps nié la réalité des camps soviétiques.

[9](#)- Cité par Hervé Bismuth, « Les *Lettres françaises* et la parution en France d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* », in *La Chronique littéraire*, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

OceanofPDF.com

Nous les victimes d'un fou sanguinaire, nous qui pensions que la fin du fou sanguinaire signifiait la fin du système concentrationnaire, il nous faut maintenant vivre avec cette vérité-là : il y a encore des camps. Vérité insupportable.

Pour abattre nos barbelés, il a fallu la coalition, dans une guerre mondiale, des nations les plus puissantes, de leurs armées, la mobilisation de toutes leurs ressources industrielles, et la résistance des peuples subjugués. Sans la victoire militaire, nous périssions tous. Nous, derrière nos barbelés, nous pouvions compter sur la défaite de Hitler. Pour nous elle était certaine. L'espoir nous donnait la force de tenir. [...] Alors comment tiennent-ils ceux qui sont enfermés dans les camps de Sibérie, condamnés pour des années ? Quel espoir leur donne la force de lutter pour survivre jusqu'à une libération dont la date recule tout le temps ? Qui les tirera de là ? Qui fera tomber barbelés et miradors ? Quand, grâce à quelles circonstances, sera aboli le régime concentrationnaire, cette honte qu'on n'associait qu'au seul nazisme ? Personne ne fera une guerre pour eux, on ne voit pas que le système politique s'effondre, nos protestations sont vaines.

Les chants glacés de la Kolyma nous glacent le cœur [LM, 137].

OceanofPDF.com

LA FIN DE SON HISTOIRE AVEC SERGE SAMARINE a une autre répercussion sur la vie de Charlotte : elle décide de quitter Genève. L'idée la tenaillait depuis un certain temps, mais il lui fallait attendre pour pouvoir prétendre à une retraite de l'ONU. Depuis douze ans qu'elle vit en Suisse, elle n'a perdu aucun contact de sa vie parisienne, n'a cessé de faire des allers-retours, a soigneusement entretenu ses amitiés. Désormais, elle veut retrouver cette vie-là. Erminie vieillit, elle a soixante-douze ans, et sa fille, qui s'occupe énormément d'elle, entend le faire de plus près. D'autant qu'elle n'entretient que des relations très lointaines et très houleuses avec son frère André et qu'elle s'est fâchée avec Odette. Bénéficiaire de l'appartement de son aînée, rue de la Faisanderie, la jeune sœur a tenté de mettre le bail à son nom sans en avertir Charlotte. Furieuse, se sentant trahie par celle qui l'a pourtant toujours soutenue, l'aînée a fait un saut à Paris et, en l'espace d'un week-end, a rendu son bail et trouvé un nouvel appartement, rue Blomet, dans le XV^e arrondissement. Et elle a rompu avec sa sœur. Définitivement.

Et puis une vieille connaissance refait opportunément surface. Henri Lefebvre, chercheur au CNRS depuis 1948, vient d'obtenir une chaire à l'université de Strasbourg. Pour jongler entre ses deux postes, il a besoin d'une assistante, à la fois secrétaire, bras droit et organisatrice hors pair. Charlotte accepte immédiatement. Henri Lefebvre, c'est sa jeunesse. Il est son ami, son complice intellectuel. Il a été exclu du PC en 1957 pour avoir violemment critiqué le stalinisme, mais il continue d'adhérer, philosophiquement, au marxisme. Ce qui, dans les deux cas, n'est pas pour déplaire à Charlotte !

La voici donc embauchée au CNRS. Elle organise les séminaires de Lefebvre, le suit à l'université de Strasbourg, puis, à compter de 1963, à Nanterre. Elle s'occupe de sa documentation, lit des livres sur lesquels elle rédige des fiches, lui traduit des articles étrangers. Elle accompagne de très près les thésards qu'il dirige, les conseille, les guide, les engueule... Elle est présente aux rendez-vous que leur donne Lefebvre et prend en sténo les recommandations du maître pour les retransmettre à l'élève. Nicole Beaurain se souvient d'une Charlotte qui, lorsque le professeur, emporté par son élan, perdait le fil de son propos, le ramenait

tranquillement à son point de départ. Elle le conduit partout en voiture. Elle entretient les contacts avec les personnalités étrangères, avec les revues scientifiques, avec les universités françaises et étrangères. Et puis elle s'occupe de très nombreuses publications. Les siennes, d'abord, car elle écrit régulièrement dans la *Revue française de sociologie*. Puis celles du patron : Lefebvre écrit beaucoup et très mal. Elle est l'une des rares à savoir le déchiffrer. Et elle ne se gêne pas pour lui donner son avis, le bousculer, le remettre en cause, leurs décennies d'amitié renforçant son penchant naturel à ne pas mâcher ses mots.

Ainsi, en 1963, alors qu'il lui donne à taper un manuscrit, elle lui envoie une lettre typique de leurs échanges : « Ton manuscrit est terminé : 200 pages. Je n'ai eu aucune difficulté avec ton écriture. [...] Par contre, j'ai fait ce travail avec une irritation croissante. Parce que c'est mauvais. Un manteau d'Arlequin avec bien peu de bons morceaux. [...] Mais où veux-tu en venir ? Mais à ton thème favori, voyons ! Nous raconter ta vie. Tu sais, *La Somme et le reste*¹, ça va une fois. Et le jeune homme naïf, généreux et cruellement égoïste qui met ses tripes en vitrine n'intéresse personne. Moi, il me fait vomir. J'ai vraiment horreur de ce genre de confidence au lecteur. Que "derrière ces pages" il y ait un cœur pantelant, on s'en fiche. Qu'à la rigueur on le soupçonne, mais que tu nous le dises et redises, non. Indécent et barbant [...]. Tu seras sans doute fâché. Si je travaillais pour un tartouillot quelconque, qu'on me dise : "Qu'est-ce qu'il a votre patron ? Il gâtifie ?" me serait bien égal. Qu'on me le dise de toi et que je sois obligée d'encaisser, non. Que tu sois fâché ou non, j'aurais fait mon possible pour t'éviter le ridicule². »

*

En tombant sur ces lignes, nous nous sommes interrogés sur notre démarche de biographes. Lorsqu'elle s'adresse à Henri Lefebvre, Charlotte parle aussi d'elle-même. Elle déteste la mise en évidence des sentiments et des émotions. Celui qui fut son protégé, François Veilhan, se souvient : « Elle disait : tout n'est pas intéressant dans une biographie, seules comptent les choses importantes. Elle était très critique sur la

production littéraire qui se passait à son époque, notamment la façon dont les femmes écrivaient. Elle ne supportait pas l'idée qu'on parle de soi, qu'on déballe sa vie³. » Charlotte aurait-elle approuvé l'idée de cette biographie ? Sûrement pas. « Pour ceux qui veulent savoir, tout est dans mes livres », disait-elle. Ce qui, nous le mesurons bien, est à la fois vrai et faux. C'est dans l'espace flou entre témoignage et littérature ou poésie qu'elle veut s'immiscer. À l'historien de combler les vides. Alors que nous avançons dans notre enquête, sur les murs qui entourent notre bureau, des photos punaisées de Charlotte. Sur l'une d'entre elles, elle porte un fume-cigarette avec une cigarette allumée aux lèvres. Son regard si clair semble narquois. Certains jours, elle semble nous provoquer : qu'allons-nous encore trouver à écrire sur elle ? D'autres fois, nous préférons y lire un encouragement. D'autres jours encore, elle semble nous souffler cette citation de Cioran : « Il est incroyable que la perspective d'avoir un biographe n'ait fait renoncer personne à avoir une vie. »

*

À la même époque, Charlotte se crée des racines. À Paris, en 1957, elle a acheté, sur plan, un appartement au 33, rue Lacépède, tout près de la place Monge, dans le V^e arrondissement. Une petite chambre, une cuisine exiguë, mais une vaste pièce à vivre dont les grandes baies vitrées ouvrent sur le ciel de Paris, au septième étage. Un plafond peint de ciel et de nuages, des tapisseries de Jean Picart Le Doux aux murs, représentant ici une mappemonde, là un arbre de vie, quelques tableaux, des meubles de style Louis-Philippe... Tout est raffiné et terriblement bien rangé.

Parallèlement, Charlotte achète une résidence secondaire dans l'Yonne. Cette maison-là, c'est un coup de cœur. Comme elle possède une voiture – une petite Triumph –, elle accepte un jour de conduire des amis qui cherchent une maison dans le Loiret, du côté de Gien. Toute la journée, ils visitent des biens à vendre. Charlotte craque tout particulièrement sur une gare désaffectée, dans le petit village de Breteau. Pour ses amis, la maison est située trop loin des commerces et des facilités de transport.

Mais Charlotte est séduite. Le soir même, elle téléphone à son ami André Collet. Éclairagiste de renom, il a travaillé pour Jean Vilar. Lorsque ce dernier a repris une grande partie de la troupe de l'Athénée à la mort de Jouvet, en 1951, Charlotte a fait la connaissance d'André. Il va devenir le confident, le frère qu'elle s'est choisi, elle qui ne fréquente guère le sien. À chaque instant de sa vie, il y aura André Collet et son épouse Claudine. C'est à lui qu'elle téléphone quand rien ne va. À lui seul qu'elle confie ses angoisses. Lui seul qui écoute ses crises de larmes. Ce soir, elle lui raconte son coup de cœur pour Breteau.

— Et alors, lui dit celui-ci, tu as de l'argent. Pourquoi tu t'en priverais ?

— Si c'est pour être toute seule à la campagne, je préfère rester à Paris.

— T'inquiète pas... On viendra avec toi.

Étrange, ce coup de foudre pour une gare... Les trains, les voies ferrées, tout cela ramène Charlotte, consciemment et inconsciemment, à Compiègne, à Auschwitz, à Ravensbrück. Tous ces lieux où elle a été hissée dans des wagons fermés. Mais acheter Breteau, c'est revenir dans la vie. Prouver que les nazis ont perdu. Qu'elle a survécu. Cette gare est désaffectée au sens propre du terme : elle est sans affect. Juste un lieu riant et lumineux où elle pourra enfin combler le silence des morts par les rires des vivants.

Maison de cœur, Breteau va devenir une maison ouverte à tous. À la moindre occasion, elle y descend, emmenant qui veut. Sa mère, celle de Claudine Riera-Collet, son neveu Dany, ses amis, ses camarades de déportation – Cécile, Poupette, Ida –, Henri Lefebvre... Tous témoignent de l'ambiance « colonie de vacances » qui y règne. Balades, discussions sans fin, déjeuners mémorables que Charlotte cuisine dans la cheminée. Pour un concert que donnent, dans la gare, François Veilhan et ses amis musiciens, elle prépare des invitations sur papier vélin : « Sous la présidence de Charlotte Delbo, femme de lettres et chef de gare... »

Avec l'aide d'André Collet, formidable bricoleur, elle a réinventé les lieux. Dans la billetterie d'antan, une petite cuisine où, au retour du marché, on peut poser son panier sur une table en fer forgé peinte en vert.

Tout de suite après, sa chambre, que l'on traverse pour rejoindre l'ancienne salle d'attente. Une immense pièce à vivre, avec une très longue table de bois de 3,50 m, taillée pour elle par Christian Besland, le menuisier de Breteau. Au fond de la pièce, une cheminée. Dans l'ancienne lampisterie, une douche, des W.-C. À l'étage, dans l'ancien logement de fonction du chef de gare, deux chambres entièrement lambrissées, une petite pour un couple et une plus grande comme dortoir. À l'extérieur, les anciennes toilettes servent de réserve de bois.

Sur la route, en arrivant, Charlotte s'arrête systématiquement dans la petite ville de Bléneau à la charcuterie Pourain, où une bouteille de vin blanc ou de listel gris et un saucisson à l'ail l'attendent inmanquablement. La maison ouverte, elle débouche la bouteille et attaque le saucisson. Puis elle fait le tour de ses plantations. Elle a fait livrer des mètres cubes de terre pour pouvoir planter des fleurs entre les rails de l'ancienne voie de chemin de fer : saxifrages, roses, genêts, pavots. À chacun de ses retours, elle s'émerveille des odeurs, des couleurs. Dans le jardin, elle déplace sa chaise longue en fonction des parfums, qui changent selon les heures du jour. Tout autour d'elle, la forêt. Un havre de paix. Elle proteste lorsqu'elle découvre que les vaches de la ferme d'à côté ont quelque peu piétiné ses plates-bandes. François-Xavier Denancé, aujourd'hui maire adjoint de Breteau, à l'époque jeune garçon responsable du petit troupeau, se souvient : « Un jour, elle m'avait enguirlandé : "Si tes vaches reviennent ici, je mettrai de la mort-aux-rats." »

*

Nous nous sommes rendus à Breteau. Nous avons retrouvé la gare. Non sans mal... Les passants que nous interrogeons sont interloqués : une gare à Breteau ? À la mairie, nous en découvrons l'adresse exacte. À deux kilomètres du village, sur une route qui ne laisse rien deviner, nous décelons à travers les arbres très épais la retraite bien-aimée de Charlotte. Une rapide descente dans les sous-bois, une mince chaîne d'acier enjambée, et nous voilà dans son jardin. À sa mort, c'est Dany, son

neveu, le fils de son frère André, qui en a hérité, avant d'être obligé de s'en séparer, quelques années plus tard. Aujourd'hui, elle n'est pas vraiment à l'abandon. Des volets solides, un autocollant annonçant la présence d'une alarme prouvent qu'elle a été occupée. Mais elle est désertée. Le panneau en émail blanc et bleu qui signalait « Breteau » aux passagers des trains est toujours accroché au mur. Ses lettres ont pâli. Le lieu est à la fois poétique et triste. Si le fantôme de Charlotte revient quelquefois, c'est sans doute ces lieux qu'il hante...

*

Et puis, à Breteau, Charlotte écrit. Peut-être est-ce ici qu'a pris forme son nouveau projet, après l'échec d'*Un métro nommé Lénine*. Avec *Les Belles Lettres*, elle va de nouveau offrir sa plume à une cause : l'Algérie. Révoltée par la guerre coloniale qui s'y déroule, Charlotte s'est déjà engagée, à sa façon militante et clandestine. Plus proche du Mouvement national algérien de Messali Hadj que du FLN, auquel elle reproche de racketter les populations algériennes, elle ne rejoint aucun réseau. Mais beaucoup de ses amis en font partie. Et ils savent qu'ils peuvent faire appel à elle. Lors de ses allers-retours entre Paris et la Suisse, elle a souvent transporté en voiture des déserteurs ou des Algériens. Elle a prêté son appartement parisien. Là encore, elle est avant tout touchée par la détresse de l'être humain brisé par un système, seul face à un État, un pouvoir. Elle ne se sent aucune légitimité particulière pour témoigner. Mais elle peut servir de vecteur à ceux qui l'ont fait. Elle réunit des lettres, personnelles ou plus publiques, dans un recueil. Dans un premier temps, à ses interlocuteurs, elle parle d'anthologie. Mais elle veut plus. « Je déguise en anthologie pour : 1/ faire repasser les lettres importantes ; 2/ exprimer l'opinion d'un mouvement qui s'amplifie de gens qui ont à dire, à dire contre Bourdet et Servan-Schreiber⁴, contre Thorez. Bourdet et Servan-Schreiber ne bougent que lorsqu'on les pousse, Thorez est statufié depuis trop longtemps⁵. » Ce qu'elle souhaite, c'est s'immiscer entre les lettres.

Ses premiers lecteurs, comme ceux d'*Un métro nommé Lénine*, sont ses amis communistes. Si elle est impitoyable dans le privé, elle refuse d'attaquer publiquement le Parti au nom duquel Georges a été fusillé. Or la position du PC sur la guerre d'Algérie n'est pas tout à fait en accord avec ses convictions anti-impérialistes et pour la libération des peuples opprimés. Loin s'en faut. Son ami l'homme de théâtre François Marié la rassure : « Pour ce qui m'inquiétait par rapport au PC, rien n'est venu corroborer mes inquiétudes : votre ton me paraît très juste. Avec toutes mes félicitations pour votre évidence et votre courage. » Grasset, à qui elle envoie le texte, en a moins. La maison d'édition refuse le manuscrit.

Charlotte se tourne alors vers le seul éditeur qui, en ces temps troublés, a osé publier sur la guerre d'Algérie, au risque, plusieurs fois, de subir la censure : les Éditions de Minuit⁶. Jérôme Lindon a commencé « sa » guerre d'Algérie en publiant en 1957 *L'Algérie*, de l'ethnologue Germaine Tillion, par ailleurs compagne de captivité de Charlotte à Ravensbrück. Puis ont suivi vingt-trois autres auteurs, dont Jacques Vergès, Henri Alleg, Pierre Vidal-Naquet ou encore Francis Jeanson. C'est donc tout naturellement que Charlotte trouve sa place parmi eux.

« Comment sauver l'honneur de la France et ses plus valables traditions vis-à-vis d'une opinion mondiale dont l'actuelle sévérité à l'égard de notre pays dépasse de très loin ce qui, de temps à autre, en transparaît dans la presse française ? » lit-on au début de son livre. Suivent des extraits de quatre-vingt-six lettres, replacées dans un contexte non pas chronologique, mais thématique : les soldats réfractaires, la torture, le droit à l'insoumission, la censure. « Pourquoi écrit-on des lettres ? se demande Delbo dans son préambule. Parce qu'on éclate d'indignation. Est-ce nouveau ? N'y a-t-il toujours pas eu des raisons de s'indigner ? Certes. Mais alors qu'auparavant l'indignation explosait en manifestations et en actions collectives, se transformait en actes par l'intermédiaire des syndicats et des partis politiques, elle n'a plus aujourd'hui le moyen de s'exprimer. Le Parlement n'existe plus que de nom, les élections ne sont plus qu'actes gratuits [...]. Privé d'autres moyens d'agir, on écrit des lettres [BL, 9]. »

À la parution des *Belles Lettres*, les rares critiques sont louangeuses. Mais ça grince du côté du PC. Marie-Elisa Nordmann, qui dirige

l'amicale d'Auschwitz, dont Charlotte est membre, la prévient : l'une de leurs compagnes du convoi a d'ores et déjà annoncé qu'elle ne se rendrait plus aux réunions si elle devait y croiser « la traître ». Dans une lettre en date du 2 février 1961, Delbo lui répond : « Aurais-tu la gentillesse de communiquer aux camarades qui redoutent les contacts impurs [...] que je n'ai jamais été membre du Parti ? Je ne vois pas sur quelles bases on peut exiger de moi que je suive en tout ses mots d'ordre [...]. Si elles veulent discuter avec moi, qu'elles me téléphonent. Je les verrais avec plaisir, car, tout en sachant que j'ai peu de points communs avec elles, je n'en ai pas moins, pour elles toutes, une chaude amitié, et aussi de la reconnaissance, car toutes m'ont aidée, là-bas, par leur présence même, et j'espère qu'elles peuvent en dire autant de moi. C'était d'ailleurs une des choses précieuses que j'avais apprises à leur contact. Avant, je croyais ne pouvoir éprouver d'amitié que dans une parfaite entente intellectuelle ; au camp, j'ai appris que la sensibilité, l'humanité, les qualités du cœur comptent beaucoup plus⁷. » Les frictions sont fortes, également, avec sa vieille amie de déportation, Cécile. « On s'est engueulées, admet celle-ci aujourd'hui. Mais, au bout du compte, après toutes ces années, je comprends parfaitement pourquoi elle s'est insurgée. C'est bête, ajoute-t-elle tristement, mais je ne comprends plus au nom de quoi je ne l'ai pas fait⁸. »

*

Pendant cette période, il existe une étrange et amusante anecdote. Plusieurs proches de Charlotte ont évoqué devant nous la présence dans sa vie d'un homme, un Arabe qu'elle aurait rencontré en Libye, à Tripoli, au cours d'un de ses voyages, juste avant son retour en France. Nicole Beaurain est presque certaine qu'elle a eu une liaison avec lui. Claudine Riera-Collet se souvient de l'avoir croisé rue Lacépède vêtu d'une grande gandoura, d'une cape, chaussé de bottes de cuir rouge et coiffé d'un keffieh. Il venait occuper l'appartement pendant qu'elles se rendaient à Breteau. Et il appelait Charlotte « ma gazelle du Sud ». D'autres se rappellent qu'elle le conduisait dans sa petite Triumph, où il avait du mal

à entrer. L'histoire (la petite...) dit même que Charlotte aurait cessé toute relation avec lui parce que cela attirait les regards et pouvait se révéler dangereux dans ses actions clandestines... Bien sûr, sans nom, sans date, il nous a été parfaitement impossible de remonter la piste de ce fameux « cheikh », comme l'appelait Charlotte. Si légende il y a, la légende est belle...

*

Au CNRS, Charlotte a fait la connaissance d'Andrée Michel, sociologue, féministe, résistante contre la guerre d'Algérie, militante du réseau Jeanson. Sans être amies, les deux femmes s'apprécient. Un jour, Andrée parle à Charlotte de Colette Audry, l'éditrice qui a publié sa thèse sur la condition des femmes dans la France des années 1960⁹. Celle-ci est à la recherche de textes de femmes pour les éditions Gonthier. Charlotte, qui pense en premier lieu à ce qu'elle peut écrire dans le cadre des Presses du CNRS pour ou avec Henri Lefebvre, ne voit pas ce qu'elle pourrait lui soumettre pour publication. Puis resurgit le souvenir de ce cahier qui ne l'a pas quittée depuis 1946. Elle confie à Claudine Riera-Collet son appréhension à l'idée de ressortir ce manuscrit. L'encre a pâli, il faudrait le retaper à la machine, et elle ne se sent pas la force de traverser l'épreuve de cette relecture. Claudine lui propose alors de le dactylographier elle-même : « Elle craignait de refaire des cauchemars, c'est moi qui en ai eu. »

Aucun de nous ne reviendra paraît chez Gonthier. Tel que Charlotte, dans un état second, l'a écrit en 1946. Ses mots, son ton sans pathos, sa précision dans les descriptions, son implacable talent. « Certains ont dit que la déportation ne pouvait pas entrer dans la littérature, que c'était trop terrible, que l'on n'avait pas le droit d'y toucher... Dire ça, c'est diminuer la littérature, je crois qu'elle est assez grande pour tout englober. Un écrivain doit écrire sur ce qui le touche. J'y suis allée, pourquoi n'aurais-je pas le droit d'écrire là-dessus ce que j'ai envie d'écrire ? Il n'y a pas de mots pour le dire. Eh bien, vous n'avez qu'à en trouver ! Rien ne doit échapper au langage¹⁰. »

Rien n'échappe au langage dans le livre de Charlotte. À travers quarante petits chapitres, elle n'explique rien, n'analyse rien, mais donne à voir. Cette incroyable sororité qui accompagne la plus poignante des détresses. Elle ne cherche pas à nous faire comprendre, mais à nous faire ressentir, éprouver. Elle ne camoufle pas la honte de ne pas avoir aidé la jeune Aurore Pica souffrant de la soif, avec laquelle elle aurait pu partager de l'eau : « Elle attend. Ses yeux implorant et je ne la regarde pas. Je sens sur moi ses yeux de soif, la douleur à ses yeux quand je remets la gamelle à ma ceinture. La vie revient en moi et j'ai honte [A, 118]. » Elle ne dissimule pas non plus la trivialité des choses : « Ce dimanche-là, c'était un dimanche extraordinaire parce que c'était un dimanche de repos et qu'il était permis de s'asseoir par terre. Toutes les femmes étaient assises dans la poussière de boue séchée en un troupeau misérable qui faisait penser à des mouches sur un tas de fumier. Sans doute à cause de l'odeur [...]. Puanteur de diarrhée et de charogne ? Au-dessus de cette puanteur le ciel était bleu [CI, 60]. »

Dans *Le Patriote résistant*, Renée Lascroux, elle-même survivante de Ravensbrück et de Bergen-Belsen, s'avoue profondément émue par le texte : « Charlotte Delbo retrouve le verbe unique qui fixe le geste comme un tatouage indélébile. Nous revivons, nous, ces visions d'enfer que l'on ne peut absolument pas traduire à ceux qui les ignorent. Il faut collecter des milliers de documents, de photographies, pour reconstituer ce monde concentrationnaire étendu au-delà du croyable... toujours conscients que nul ne parvenait jamais à ressusciter le drame tout entier. Notre amie réalise ce chef-d'œuvre. Impossible d'échapper à la froide et poignante vérité de ces fantômes vivant statufiés dans la glaise glacée. » Son ami Éric Schwab, bouleversé, déclame : « Je te fais Juive d'honneur. » Dans *Combat*, Josane Duranteau écrit : « Les vertus du talent [de Charlotte Delbo] sont aussi des vertus de l'âme : la maîtrise de soi, une sensibilité héroïquement retenue, une pitié trop profonde pour s'attendrir. Le style de Charlotte Delbo tient debout comme elle tenait debout à l'appel¹¹. » Ici où là, on l'interroge sur son ressentiment envers le peuple allemand. « Haïr en général tous les nazis ? Je ne peux pas haïr un être abstrait. Un en particulier ? Il se trouve que je n'en ai pas sous la main. Je ne sais pas ce que je ferai alors. Mais un jeune Allemand de

trente ans, il n'y est pour rien le malheureux... Non, je ne crois pas avoir d'aptitude à la haine. Je sais me mettre en colère, mais la haine, non¹². »

C'est un article de François Bott dans *L'Express* qui attire l'attention de la presse nationale¹³. Le patron des pages « Livres » du magazine a une grande influence dans le petit monde littéraire. « Écoutez cette voix trop humaine, face à l'inhumanité sans recours, le crime absolu de l'Histoire, cette voix douce et mutilée, vive écorchée, poignante et obsédante comme un songe indélébile [...]. *Aucun de nous ne reviendra* – cette douloureuse et bouleversante incantation – est de ces livres rares qui laissent soudainement le lecteur en pays étranger à lui-même¹⁴. » « J'étais responsable des pages littéraires de *L'Express*, raconte-t-il aujourd'hui, et une attachée de presse de chez Gonthier m'a dit : “Dans quelques semaines, nous publions un chef-d'œuvre.” C'était *Aucun de nous ne reviendra*. J'ai été fasciné par le talent de ce livre et j'ai demandé si je pouvais joindre l'auteur. On m'a communiqué son numéro de téléphone et je l'ai appelée en disant que je souhaitais la rencontrer. Elle a ri et elle m'a dit : “Vous voulez voir la couleur de mes yeux ?” Je suis allé la voir rue Lacépède, où j'ai pu vérifier qu'elle avait, effectivement, de très beaux yeux. Là, elle m'a dit : “Je crois que chaque écrivain a son lecteur, j'ai trouvé le mien¹⁵.” » L'amitié entre François Bott et Charlotte ne se démentira jamais.

Alors qu'elle tapait au propre le manuscrit d'*Aucun de nous ne reviendra*, Claudine Riera-Collet a interrogé son amie : « Je posais beaucoup de questions. Je voulais savoir qui étaient ces femmes, leur parcours, pourquoi elles s'étaient retrouvées à Auschwitz, comment elles étaient mortes¹⁶. » Charlotte s'étonne : « Mais tu trouves vraiment ça intéressant ? » De cette curiosité amicale va surgir, parallèlement à la renaissance d'*Aucun de nous ne reviendra*, un autre livre : *Le Convoi du 24 janvier*¹⁷. L'idée est de revenir sur chacune des femmes du convoi. Qui étaient-elles, d'où venaient-elles, qu'était-il advenu d'elles, dans la mort ou dans la survie ? Hélène Allaire¹⁸ et Marie-Elisa Nordmann avaient dressé, chacune de son côté, la liste de tous les noms dont elles se souvenaient. Elles se la remémoraient soigneusement tout au long de leur

déportation, puis elles l'ont jetée sur le papier à leur retour de façon à pouvoir dire aux familles ce qu'étaient devenues leurs disparues.

Grâce à ces listes, grâce à la complicité des survivantes – Cécile, Mado Doiret, Lulu, Carmen, Gilberte Tamisé, Betty Jegouzo, Henriette Mauvais, Germaine Pican... – et de Claudine, Charlotte sillonne la France à la recherche des informations. À l'heure d'Internet, des photocopies et des scanners, on n'imagine pas ce que peut représenter cette tâche de titan. Les amies arpentent les villages, se renseignent dans les mairies, les écoles, les familles. Elles harcèlent les administrations, comme le ministère des Anciens Combattants, et les associations pour retrouver les adresses de celles qui ont déposé une demande de pension. Elles se perdent dans les noms de jeune fille, les noms de femme mariée, les pseudos de la Résistance, les adresses perdues... Charlotte centralise et fait régulièrement le point avec Marie-Elisa Nordmann sur les « énigmes ». Laurence Depay, n° 659, s'appelle en fait Henriette Depay. Et Lili, que l'on appelait aussi Marianne mais qui fut inscrite à Romainville sous le nom de Nelly Nelson (!), se nommait en réalité Marie-Jeanne Dupont. Marie Ferry est bien « Mitsy ». Mais qui est Lucienne Despouis ? Et Germaine Pirou ? Et si c'est Yvette Marival qui est morte d'une hémorragie, pourquoi dit-on que c'est Lucette Herbassier ? Qui peut savoir, qui sait ?

Le projet enthousiasme certaines survivantes mais suscite chez d'autres de la perplexité, voire de l'inquiétude. Dans les archives de Marie-Elisa Nordmann, une lettre signée d'une certaine Madeleine – laquelle ? il en est revenu trois... – en témoigne : « J'ai vu Charlotte Dudac [sic] après bien des hésitations. Du point de vue des ventes, je me demande qui sera assez fou pour s'enfiler 230 biographies. D'autre part, j'ai lu quelques biographies déjà faites et j'ai été horrifiée par le déballage public de maladies ou d'ennuis conjugaux. J'espère que les camarades édulcoreront d'elles-mêmes avant publication. J'ai fait part de mes réserves à Charlotte mais je me suis demandé si elle n'avait pas un peu envie de voir son nom lié à un chapitre d'histoire¹⁹ ? » Ces insinuations mettent Charlotte hors d'elle. Dans une lettre à Marie-Elisa Nordmann, elle écrit : « Avec la rétivité des "camarades", il va arriver que, sans avoir la moindre mauvaise intention à l'endroit des

communistes, elles me feront faire un livre à la gloire des gaullistes. Je veux faire un travail honnête, elles n'en veulent pas, zut. Je ne vais pas me mettre à leurs pieds²⁰. » Les rapports sont rudes avec, notamment, Marie-Claude Vaillant-Couturier, qui pinaille sur sa propre biographie, et surtout sur celle de Danielle Casanova. « Ma biographie n'est pas un éreintement, se défend Charlotte, c'est évidemment prétexte à montrer ce qu'était aussi Birkenau. Cela me semble utile. Et si on n'avait pas travesti la vérité pendant vingt ans, maintenant il n'y aurait pas de problème. Car enfin, Danielle est morte au combat et ça n'est pas de sa faute si elle n'a jamais eu froid aux pieds²¹. »

Pour chacune des femmes, Charlotte raconte ses origines, son parcours dans la Résistance, son arrestation, son sort en déportation. « Avec *Aucun de nous ne reviendra*, j'ai tenté de faire une œuvre littéraire. *Le Convoi du 24 janvier* est une contribution à l'Histoire, à la sociologie²². » C'est un travail remarquable qu'elle assortit d'annexes statistiques, classant les femmes en fonction de leur âge, de leur situation de famille, du nombre d'enfants qu'elles ont eus, de leurs lieux d'origine, de leur niveau d'instruction, de leur métier... Commencé en septembre 1964, le livre est terminé en juillet de l'année suivante. Dans une lettre en date du 23 juillet, avec l'autodérision qui la caractérise, elle écrit à Marie-Elisa : « J'ai porté mon manuscrit chez Lindon ce matin. J'avais lu dans mon horoscope, hier, chez le coiffeur où je lis fidèlement *Elle*, que ce jour était favorable aux ambitions littéraires. » Réponse de Jérôme Lindon après lecture : « C'est bien. Très bien même. Je me demandais comment vous vous en sortiriez, mais c'est vraiment bien²³. » Avec l'accord de ses amies, Charlotte a tu quelques secrets, comme le nom de celle qui n'avoua jamais qu'elle était enceinte parce que l'enfant n'était pas de son mari, prisonnier de guerre. Parfois, elle reconnaît elle-même s'en être tirée « avec quelques pirouettes ». Mais toutes les femmes du convoi reprennent vie dans ces pages. Une seule sur les deux cent trente ne trouve pas toute sa place dans ce livre : « Mado ». Ce n'est pas faute d'avoir cherché, mais personne ne se souvient d'elle, ni à la Santé, ni à Romainville. À l'exception de Marie-Elisa, qui se rappelle lui avoir demandé son prénom à Compiègne. « Sans doute est-elle morte dans les

tout premiers jours. Personne n'a eu le temps de la connaître. Aucune de celles qui restent ne se souvient d'elle [C, 290]. »

*

Dans *Le Convoi du 24 janvier*, les mots sont secs, les faits précis. Parfois lapidaires, comme à propos de Jakoba van der Lee : « De toute façon, à cinquante-deux ans, elle était trop vieille pour Birkenau. » C'est que, par souci de communiquer le réel, Delbo, ici comme dans toute son œuvre, s'interdit l'ellipse, la métaphore qui déguise la réalité. « Nues sur les grabats du Revier, nos camarades ont presque toutes dit : "Cette fois-ci je vais claboter." Elles étaient nues sur les planches nues. Elles étaient sales et les planches étaient sales de diarrhée et de pus. Elles ne savaient pas que c'était leur compliquer la tâche, à celles qui survivraient, qui devraient rapporter aux parents leurs dernières paroles. Les parents attendaient le solennel. Impossible de les décevoir. Le trivial est indigne au florilège des mots ultimes. Mais il n'était pas permis d'être faible à soi-même. Alors elles ont dit "Je vais claboter" pour ne pas ôter aux autres leur courage, et elles comptaient si peu qu'une seule survécût qu'elles n'ont rien confié qui pût être message [A, 172]. »

Ne pas se mentir, ne pas faire des phrases, regarder la mort en face. C'est justement à cause de cette rigueur que, après 290 pages de biographies extrêmement bien référencées, les quelques mots faisant allusion à Mado l'inconnue touchent autant le lecteur. Comme si elle portait, à elle seule, le poids de toutes les mortes inconnues. Comme si elle était la seule à ne pas avoir droit à la mémoire.

Nous avons retrouvé Mado l'oubliée. Grâce à l'historien Tal Bruttman et à la Fondation pour la mémoire de la déportation, nous avons pu avoir accès à la liste des femmes du convoi. Non pas telle qu'elle fut retenue de mémoire pendant vingt-sept mois, mais la liste officielle, recoupée avec les archives des différents camps. « Mado » s'appelait en fait Joséphine Umido. Née Bizarri en 1903, elle avait été arrêtée en même temps que son mari, résistant communiste, à Reims. Claude Umido était également dans le convoi du 23 janvier, dans les

wagons des hommes qui partirent pour Sachsenhausen. Il est rentré en 1945. Sa femme, elle, n'a jamais vu Auschwitz : elle est morte pendant le transport. Nous avons rendu au convoi son inconnue. Et une sépulture à la mémoire de « Mado ». Désormais, tous pourront se souvenir, aussi, de Joséphine Umido.

*

En exergue du livre, Charlotte cite l'Électre de Giraudoux, celle qui contribue à mettre en lumière les événements pour faire éclater la vérité : « Voilà comment tout s'est passé et jamais je n'invente. » Dans *Le Patriote résistant*, Ralph Feigelson écrit : « Ce témoignage est un document dont l'apport sociologique restitue le rôle de femmes inconnues, venues de l'ombre et mortes en silence. Et ces pages sans grandiloquence, mais dont le langage amorce la perception de ces événements, sont aussi un hommage au combat obscur de ces femmes qui ont tout sacrifié pour notre liberté. »

En même temps que *Le Convoi* sort chez Gallimard *Molière et la comédie classique*²⁴. Signé du seul nom du patron, mort quinze ans plus tôt, il reprend des extraits des cours de Louis Juvet au Conservatoire. Delbo est profondément blessée que son travail, qui fournit l'intégralité de la matière du livre, ne soit pas reconnu et qu'elle ne soit créditée nulle part. L'avertissement fait simplement allusion à des « cours sténographiés et dactylographiés ». Elle écrit à Jean-Paul Juvet²⁵, fils et ayant droit de l'acteur : « Je n'attendais de vous ni autant de mépris, ni autant d'ignorance. Ainsi vous ne faites pas de différence entre l'oreille passive (celle du magnétophone) et l'oreille active, celle qui discerne, filtre, suit le fil de la pensée parce qu'elle la comprend ? La phrase de Juvet, dans sa spontanéité, était pleine de digressions, de parenthèses, d'incidentes, de relatives ; elle n'était jamais achevée. Mise sur le papier telle quelle, elle n'aurait pas eu de sens. » Puis, à Marthe Herlin, l'ancienne régisseuse de plateau de l'Athénée : « Pour moi, je suis assez fière de ces années où j'ai travaillé avec Juvet et si j'avais démérité, depuis, on pourrait admettre qu'on me passe sous silence. Mais je ne crois pas que

ce soit le cas. Alors ? Croyez bien que j'en ai été extrêmement peinée. » Et de conclure, fièrement : « N'allez pas croire que j'ai velléité de m'abriter dans une ombre glorieuse pour en tirer profit : j'ai mon œuvre personnelle²⁶... »

Le succès d'estime d'*Aucun de nous ne reviendra* et du *Convoi* pousse Charlotte à continuer son récit. Elle a raconté Auschwitz. Il lui reste la suite : Rajsko, Ravensbrück, le retour. Et toujours l'hommage à ses sœurs de douleur. Et puis, au fil des années, elle a également écrit des poèmes. Elle réunit le tout sous le titre *Une connaissance inutile*, qui deviendra le deuxième tome d'une future trilogie. Dans les ultimes pages, elle s'en explique :

*Cette connaissance
acquise au fond du désespoir
Alors vous saurez
qu'il ne faut pas parler avec la mort
c'est une connaissance inutile.
Dans un monde
où ne sont pas vivants
ceux qui croient l'être
toute connaissance devient inutile
à qui possède l'autre
et pour vivre
il vaut mieux ne rien savoir
ne rien savoir du prix de la vie
à un jeune homme qui va mourir [CI, 185].*

Vingt-cinq ans après être revenue d'Auschwitz, elle sait désormais que l'expérience concentrationnaire, en dépit des témoignages, et notamment du sien, ne peut être partagée. Pis, elle ne peut prévenir tout ce qui fut à sa source : le racisme, l'antisémitisme, la guerre, la dictature... Ni le goulag, ni la guerre au Vietnam, ni la torture en Algérie. Non, l'expérience d'Auschwitz ne donne aucune clairvoyance, aucune lucidité, aucune légitimité particulière face aux barbaries. À Madeleine Chapsal qui l'interviewe pour *L'Express*, elle explique : « À Auschwitz, nous

avons acquis des connaissances, c'est vrai, mais des connaissances qui ne peuvent pas servir, parce que c'est une expérience hors la vie. Savoir que telle personne partagerait ou non son pain avec moi, à quoi ça me sert maintenant ? Du pain, j'en ai. Savoir que telle personne m'aiderait à marcher, à quoi ça me sert ? Je n'ai pas besoin qu'on m'aide à marcher. Voir les êtres dans leur vérité aiguë, ça ne sert à rien, dans la vie courante. Qu'ils soient moyennement sincères, qu'ils tiennent leurs promesses une fois sur deux, cela suffit²⁷. » Bien plus tard, en 1986, dans *Les Naufragés et les rescapés*, Primo Levi fera le même constat : « Nous les survivants, nous ne sommes pas les vrais témoins. C'est là une idée qui dérange, dont j'ai pris conscience peu à peu, en lisant les souvenirs des autres et en relisant les miens à plusieurs années de distance. Nous, les survivants, nous sommes une minorité non seulement exiguë, mais anormale : nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'ont fait, qui ont vu la Gorgone, ne sont pas revenus pour raconter, ou sont devenus muets²⁸. »

Charlotte envoie son manuscrit à Jérôme Lindon. Le patron des Éditions de Minuit, chez qui ont paru *Les Belles Lettres* et *Le Convoi du 24 janvier*, accepte de le publier. Et, dans le même temps, de republier *Aucun de nous ne reviendra*. Un verrou a sauté : à partir de ce moment, Charlotte ne cessera plus d'écrire. Dès l'année suivante, en 1971, elle publie, toujours chez Minuit, *Mesure de nos jours*, que dans un premier temps elle avait intitulé : *Et toi, comment as-tu fait ?*

En retrouvant la trace des déportées pour *Le Convoi du 24 janvier*, en cultivant des amitiés fidèles avec certaines survivantes, elle a l'idée de se pencher sur l'après. Comment revivre une fois traversé le pire ? Comment reprendre pied dans la vie quand personne n'est là pour vous épauler ? À travers de courts portraits, elle donne la parole aux rescapées. Et c'est déchirant.

Gilberte Tamisé raconte qu'elle est restée de longs jours au Lutetia avant de trouver la force de télégraphier à son père pour lui dire qu'elle rentrait seule, sans sa jeune sœur Andrée : « Depuis... Je ne sais pas. Je ne fais rien. Si on me demandait ce qui s'est passé depuis le retour, je répondrais : "Rien." Je me répète pour m'en assurer qu'il y a vingt-cinq ans que nous sommes rentrées, sinon je ne le croirais pas. Je le sais

comme on sait que la terre tourne, parce qu'on l'a appris. Il faut y penser pour le savoir [MJ, 41]. » Mado Doiret, qui a un fils : « Il me semble que je ne suis pas vivante. Tant sont mortes, il est impossible que je ne le sois pas moi aussi. [...] J'ai beau savoir que ce n'est pas ma faute, je me sens coupable. J'ai trompé nos mortes et je me suis trahie moi-même. [...] Je ne suis pas vivante. Je suis morte à Auschwitz et personne ne le voit [MJ, 66]. » Poupette s'est installée à Porto Rico pour ne plus jamais avoir froid. Louise a épousé un déporté qui est, dans le couple, celui qui a le plus souffert – tellement plus qu'elle !... Toutes, de même que Charlotte, qui se cache à nouveau, en infirmière, derrière le pseudonyme de Françoise, racontent avec des mots simples l'incessant déchirement que fut leur vie. Ce sentiment d'absence permanente de leur vie.

[1](#)- Titre de l'autobiographie d'Henri Lefebvre, parue en 1959, actualisée et rééditée en 1973.

[2](#)- Lettre non datée, ACD.

[3](#)- Entretien avec Violaine Gelly.

[4](#)- Claude Bourdet (1909-1996) était l'un des fondateurs de *L'Observateur* (qui deviendra *Le Nouvel Observateur*). Jean-Jacques Servan-Schreiber (1924-2006) était le fondateur de *L'Express*. Les deux hebdomadaires avaient dénoncé la torture en Algérie.

[5](#)- ACD.

[6](#)- Sur le combat de Jérôme Lindon et des Éditions de Minuit pendant la guerre d'Algérie, lire Anne Simonin, *Le Droit de désobéissance. Les Éditions de Minuit en guerre d'Algérie*, Minuit, 2012.

[7](#)- ACD.

[8](#)- Entretien avec les auteurs.

[9](#)- Andrée Michel et Geneviève Texier, *La Condition de la Française d'aujourd'hui*, Gonthier, 1963.

[10](#)- *L'Express*, 14-20 février 1966.

[11](#)- ACD.

[12](#)- *Radioscopie*, émission de Jacques Chancel, France Inter, 2 avril 1974.

[13](#)- François Bott a longtemps dirigé les pages littéraires de *L'Express*, avant de devenir directeur des pages « Livres » du *Monde*. Il est également écrivain.

[14](#)- *L'Express*, 1^{er}-7 mars 1965.

[15](#)- Entretien avec Violaine Gelly.

[16](#)- Entretien avec les auteurs.

[17](#)- Paru aux éditions de Minuit en 1965.

[18](#)- Hélène Allaire (1924-2007, matricule 31807).

[19](#)- Correspondance avec Marie-Elisa Cohen-Nordmann, archives privées.

[20](#)- Lettre à Marie-Elisa Nordmann, 25 janvier 1965, *ibid*.

[21](#)- Lettre du 23 juillet 1965, *ibid*.

[22](#)- Entretien avec Madeleine Chapsal, *L'Express*, 14-20 février 1966.

[23](#)- Lettre à Marie-Elisa Nordmann-Cohen, archives privées.

[24](#)- Louis Jovet avait accepté de jouer son propre rôle, celui d'un professeur d'art dramatique, dans le film *Entrée des artistes*, de Marc Allégret, en 1938. Plus tard, inspirée de *Molière et la comédie classique*, une pièce de théâtre, *Elvire Jovet 40*, sera également créée en 1986 au Théâtre national de Strasbourg, conçue et mise en scène par Brigitte Jaques-Wajeman. De ce spectacle, Benoît Jacquot tirera un long métrage.

[25](#)- Lettre du 7 novembre 1965, ACD.

[26](#)- Lettre du 12 mars 1966, ACD.

[27](#)- *L'Express*, 14-20 février 1966.

[28](#)- Primo Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, Gallimard, 1989, p. 82.

OceanofPDF.com

*Et je suis revenue
Ainsi vous ne saviez pas,
vous,
qu'on revient de là-bas
et même de plus loin
Je reviens d'un autre monde
dans ce monde
que je n'avais pas quitté
et je ne sais
lequel est vrai
dites moi, suis-je revenue
de l'autre monde ?
Pour moi
je suis encore là-bas
et je meurs
là-bas
chaque jour un peu plus
je remeure
la mort de tous ceux qui sont morts
et je ne sais plus quel est vrai
du monde-là
de l'autre monde là-bas
maintenant
je ne sais plus
quand je rêve
et quand
je ne rêve pas [CI, 183].*

AVEC LA PUBLICATION DE SES PREMIERS LIVRES, Charlotte n'en a pas fini avec Auschwitz. Il lui reste à confronter son expérience et son écriture au genre littéraire qu'elle préfère : le théâtre. En 1966, elle a écrit – d'une traite, comme à son habitude : *Qui rapportera ces paroles ?* Une pièce en trois actes où vingt-deux comédiennes campent les détenues du block 23. À travers leurs échanges, et notamment ceux des trois principaux personnages, Charlotte met en scène trois façons de se comporter face à la mort – à Auschwitz comme ailleurs. Claire défend le choix politique : il faut vivre et être prêt à mourir pour son idéal. Gina illustre le point de vue de la morale : il faut survivre mais choisir soi-même le moment de sa mort si la survie est au prix de la dignité. Françoise, elle, est dans l'humain, dans l'altruisme : elle préférerait mourir mais tiendra bon pour les autres, pour le groupe. Il est facile de reconnaître, dans ces trois caractères, les visages et les voix de Marie-Claude Vaillant-Couturier, de Viva et de Charlotte.

En 1974, Charlotte finance le passage du texte à la scène. Ce sera au théâtre Cyrano-de-Bergerac. André Collet est de toutes les décisions. Il lui trouve un local pour les répétitions, un attaché de presse, un décorateur. François Darbon est le metteur en scène. Mais l'auteure est présente lors des répétitions ! Un de leurs échanges en témoigne : « Cher François, je regrette de vous avoir fâché par mon énervement d'hier matin, aussi accordez-moi de m'en justifier¹. » François Darbon avait tenté d'imposer dans l'un des rôles principaux sa compagne, Dominique Blanchar. Charlotte n'a aucune réserve sur le jeu de l'actrice, elle l'a vue et applaudie dans le rôle d'*Ondine*, au théâtre de l'Athénée, en 1945. Mais Dominique Blanchar est un peu ronde. Trop au goût de Delbo : « Il nous faut des lames, des joncs. » C'est Édith Scob qui, finalement, jouera Françoise. Et l'amie Claudine est également de la distribution. Les costumes sont de simples blouses grises. Le décor est sobre. On entrevoit la baraque, la place d'appel. Tout repose sur le jeu des lumières, confié à André Collet, qui transforme la scène en tapis de neige ou de poussière. Ni *kapo*, ni SS, ni chien. Tout est suggéré. André Collet a également fait découvrir à Charlotte un jeune compositeur alors peu connu, Alain

Kremski, dont il lui a offert le disque *Paysages métaphysiques*. Kremski acceptera de signer la musique de la pièce.

La première a lieu le 14 mars. La presse applaudit. Dans *Le Monde*, Colette Godard écrit : « Rudesse et gravité ont moins d'agrément que dorures et déguisements. La vue des femmes en gris sur la scène du *Cyrano*, dans *Qui rapportera ces paroles ?* de Charlotte Delbo, est plus dure à supporter que celle de Charlotte Rampling dans *Portier de nuit*, coiffée d'une casquette de SS, nue dans un pantalon trop grand. Plaire ou ne pas plaire, toute la question est là. » Maurice Ropin note dans *Le Figaro* : « Cette histoire a une valeur universelle. Certains détails semblent préciser qu'il s'agit ici d'un camp nazi. Mais il pourrait se situer partout où les hommes torturent des êtres humains. »

Le succès public tarde, et surtout un imprévu survient : le directeur du théâtre disparaît avec la caisse. Celle-ci ne devait pas être bien pleine, mais cela suffit pour tout arrêter, car c'est à Charlotte, la productrice, d'assurer les pertes. Les cachets des comédiennes sont pris en charge par les assurances des intermittents du spectacle, mais c'est à elle que revient l'obligation de payer le metteur en scène, le décorateur, l'éclairagiste... Une catastrophe financière.

La renommée de *Qui rapportera ces paroles ?* n'a cependant pas attendu pour traverser l'océan. La première thèse universitaire consacrée à l'œuvre de Delbo est due, dès la fin des années 1960, à une jeune étudiante américaine, Cynthia Haft, qui deviendra une amie de Charlotte et qui l'a déjà traduite². Dix ans auparavant, Charlotte avait accepté de donner des cours de français dans une université d'été américaine. Elle avait alors croisé cette jeune fille de seize ans et, la jugeant prometteuse, avait proposé de lui servir de correspondante. Apprenant que Cynthia a brillamment soutenu sa thèse, Charlotte téléphonera, enthousiaste, à son amie l'historienne Olga Wormser, spécialiste de la concentration : « Olga, nous sommes docteurs de l'université ! »

Dès 1968, *Aucun de nous ne reviendra* est devenu *None of Us Will Return*, traduit par John Githens chez Grove Press. Quand Charlotte se rend aux États-Unis, en 1970, elle connaît un début de reconnaissance qui ne va cesser de croître. L'*Evening Star* la décrit comme une « Parisienne

stylée » qui ne fait pas ses cinquante-six ans. Mais dès son deuxième voyage, en 1972, le ton change dans la presse américaine. Entre-temps, Rosette Lamont, par l'intermédiaire de Cynthia Haft, a rencontré et séduit Charlotte. Distinguée critique de théâtre, traductrice de Beckett, de Genet et de Ionesco, professeur de littérature française à l'université Columbia, elle n'aura de cesse de promouvoir le travail de Delbo. Dès 1971, elle traduit et fait paraître dans une revue littéraire *Spectres mes compagnons*, une longue lettre que Delbo a écrite à Louis Jouvett pour lui raconter comment les personnages de théâtre qu'ils ont aimés l'ont accompagnée au cours de ses mois d'emprisonnement et de déportation³. Une lettre interrompue par la mort de son destinataire, qui ne la lira jamais⁴. Cette traduction obtient le prestigieux Quill Award for Historical Fiction. Dès lors, alors qu'elle n'est connue que de quelques milliers de lecteurs en France, Charlotte est fréquemment invitée dans des universités américaines pour donner des conférences sur son œuvre⁵. De même, Claude Schumacher, de l'université de Glasgow, en Écosse, fait régulièrement donner ses pièces au festival d'Édimbourg, dès 1974. Et c'est à l'Anglaise Nicole Thatcher que l'on doit la première analyse importante de ses textes⁶. Pour Rosette Lamont, « son œuvre qui n'est guère immense ne peut se mesurer qu'à l'aune de *La Divine Comédie*, du théâtre d'Eschyle et de Sophocle, de certains dialogues de Platon. Son expérience nous propulse aux sources mêmes du tragique, du rituel et du sacré. [...] On commence à peine à la reconnaître en France et pourtant elle s'impose. Charlotte Delbo est sans doute le plus grand écrivain de l'Holocauste. Il est grand temps de lui faire la place qu'elle mérite [...] et de faire entrer au panthéon de notre culture une œuvre sublime de retenue, celle d'un grand classique moderne⁷ ».

*

Expliquer, en France, que l'on travaille à une biographie de Charlotte Delbo, c'est s'exposer à une question : « Charlotte qui ? » Qui aime ses textes ne peut comprendre pourquoi sa voix est tombée dans un oubli

quasi complet alors que, bien après leur mort, continuent de résonner celles de Primo Levi, de Jorge Semprun, de Robert Antelme.

La première explication est historique. Lorsque les déportés sont rentrés des camps, dans la France libérée, la parole a été donnée en priorité aux déportés résistants⁸. Ceux qui s'étaient battus pour leur patrie, qui avaient pris les armes. Qui faisaient écran par leurs actes héroïques à la grande lâcheté ambiante pendant l'Occupation. À ce moment-là, Delbo, elle, écrit *Aucun de nous ne reviendra*, mais ne le publie pas. Quand elle le fait, en 1965 d'abord, mais surtout en 1970 chez Minuit, le regard porté sur les déportés a changé. L'influence du Parti communiste, « parti des 75 000 fusillés », ne cesse de chuter. On ne célèbre plus les combattants de l'ombre d'une France héroïque, mais – retour de balancier oblige – on dénonce une France lâche et planquée. *Le Chagrin et la pitié*, le film de Max Ophüls, sort en 1971. En 1974, dans *Lacombe Lucien*, Louis Malle met en scène la Milice française. Parallèlement, le devoir de mémoire se déplace désormais sur la Shoah et le drame du génocide juif, trop longtemps oublié. Et Auschwitz et ses chambres à gaz en deviennent le symbole même. Alors que l'État français refuse de reconnaître sa part de responsabilité dans la déportation, c'est sur le peuple allemand qu'est rejetée la responsabilité de l'horreur⁹.

Non juive, déportée à Auschwitz, Charlotte est à contre-temps de la mémoire collective. Lorsque est diffusé en France le feuilleton américain *Holocauste*, elle écrit dans *Le Monde* : « La mauvaise action [de ce film], c'est de carrer les Français dans leur bonne conscience, la bonne conscience des victimes. Car ils sont du côté des victimes n'est-ce pas ? *Holocauste* innocente les miliciens, les brigades spéciales de la police française, qui ont livré les résistants à la Gestapo, c'est-à-dire aux poteaux d'exécution et aux camps d'extermination [...], innocenté les délateurs, les collabos et les lâches. Ne parler des persécutions en Allemagne que lorsqu'elles s'exercent contre les Juifs, passer sous silence que communistes, socialistes et syndicalistes allemands ont été assassinés dès 1934, présenter Buchenwald comme si le camp n'était peuplé que de Juifs alors qu'ils y étaient en minorité, c'est fausser l'analyse du nazisme¹⁰. »

Il existe une autre explication au silence qui entoure l'œuvre de Delbo, plus compliquée à défendre parce que sans doute encore plus inconsciente que la précédente. Ce qui ne l'empêche pas d'être vraisemblable. L'hypothèse que nous formons est que Charlotte est moins lue parce qu'il s'agit d'une femme. Si l'on peut lire plus facilement des témoignages d'hommes, serait-ce parce que ces derniers sont, par essence, des guerriers ? En combattant, ils n'ont fait que leur devoir d'homme. Mais imaginer que leurs sœurs, leurs femmes, leurs mères aient pu endurer de telles souffrances sans qu'ils aient rien pu faire... À quelle culpabilité masculine inconsciente les textes de Delbo renvoient-ils ? Il ne faut pas oublier non plus le machisme ambiant. On sait aujourd'hui – nous l'avons vérifié avec les femmes du convoi du 24 janvier 1943 – que rien, dans la Résistance française, n'aurait été possible sans elles. Elles étaient à tous les niveaux de responsabilité –

Marie-Madeleine Fourcade, dite « le Hérisson », dirigeait le réseau gaulliste Alliance, fort de 3 000 hommes –, à tous les niveaux de danger – Madeleine Dechavassine, chimiste, fabriquait des explosifs pour les FTP –, exactement au même titre que les hommes. Dans la résistance armée, elles ont été des agents de liaison sans lesquels rien n'aurait été possible. Dans la résistance civile, elles furent les chevilles ouvrières des caches, des distributions de tracts, de ravitaillement. Pourtant, 15 % seulement des résistants homologués sont des femmes. Sur 1 036 Compagnons de la Libération, six sont des femmes. Et elles représentent 10 % des médaillés de la Résistance...

Les hommes seraient des héros, les femmes seraient des victimes ? Ou bien des martyres, comme Danielle Casanova et Bertie Albrecht ? Ou encore des femmes amoureuses, comme Lucie Aubrac ? Mais dans quel champ ranger les femmes de Delbo ? Elle propose une vision du monde concentrationnaire vécu par les femmes, qui ont eu une expérience différente de celle des hommes. Aucun d'entre eux n'a raconté, n'a vécu cette douloureuse et inespérée tendresse qui se dégage de ces écrits. Aucun d'entre eux n'a raconté, avec la simplicité de celle qui n'a pas peur des mots, le détail de l'avilissement du corps. Beaucoup parlent à notre émotion, à notre intellect. Aucun, comme elle, ne s'adresse à nos sens. Ce faisant, le témoignage de Charlotte atteint l'universel. Ce qui

permet à Rithy Panh, l'écrivain et cinéaste cambodgien qui a vécu, à treize ans, l'horreur des camps de la mort khmers rouges, de reconnaître que leurs sorts respectifs, à lui le petit garçon cambodgien et à elle la Française résistante, sont des destins frères. Il écrit ainsi, près de trente ans après la mort de Delbo : « J'aurais voulu la connaître. La filmer. J'aurais voulu faire un portrait d'elle. Je crois que sa présence m'aurait encouragé¹¹. »

A contrario, c'est justement parce que, femme, elle parle de femmes que Delbo est toujours étudiée, aux États-Unis, dans le cadre des *feminist studies*, puis des *gender studies*, dont une partie, notamment dans le domaine de la littérature, cherche à valoriser une « écriture féminine ». À notre avis, Charlotte aurait détesté... Elle n'aimait pas les romancières féministes « qui regardent la lune en s'arrachant les poils du cul¹² ». À son amie Cynthia Haft, elle dit : « Je ne veux pas que l'on débâte de moi en tant qu'auteur femme. Je ne suis pas une femme lorsque j'écris. Il n'y a pas d'expérience différente entre les hommes et les femmes dans les camps. Juste une souffrance commune. » Et de plaisanter, cynique : « Le système concentrationnaire garantissait une parfaite égalité entre hommes et femmes¹³. »

Mais quand on interroge les amis de Charlotte sur son féminisme, les avis sont beaucoup moins tranchés. Ida Grinspan affirme : « Bien sûr qu'elle était féministe, elle aimait les femmes, elle défendait constamment la cause des femmes. Elle avait même un petit côté suffragette. » En Suisse, elle hébergeait de temps en temps de jeunes amies d'amies qui venaient, clandestinement, se faire avorter avant que ce soit légal en France. Quand une de ses proches – Ida Grinspan, Nicole Beaurain, Odette Mérat ou encore Denise Veilhan – divorce, elle est systématiquement de son côté et l'aide, y compris financièrement. Nicole Beaurain se souvient que, quand elle a quitté Henri Lefebvre – « Vous vous rendez compte, quitter le grand philosophe, le maître ! » –, Charlotte fut la seule à rester en contact avec elle. Au *Monde*, en décembre 1976, elle envoie une critique sur la pièce *Paroles de femmes*, tirée du livre éponyme d'Annie Leclerc, grande figure du féminisme français, paru en 1974. « Il y a quelques années on a dénoncé la femme-objet. Mais la belle avancée si c'est pour instaurer maintenant la femme-

vagin. Elles sont trois sur scène qui s'emploient à nous faire prendre conscience de notre sexe, à nous le rendre. Et que nous rend-on ? Le droit de parler de nos règles [...]. Vient le couplet sur l'enfantement, le bonheur de mettre au monde un enfant désiré. Mais n'est-ce pas par là qu'on nous tient, depuis les temps bibliques ? Et on nous refait le coup de la Vierge Marie. Ce bonheur suprême qui n'est qu'à nous, femmes... en échange de quoi nous encaissons tout : les tâches ingrates et les humiliations, les bas salaires et l'horizon borné du quotidien, la dépendance. [...] Résumons. Vous dites que les femmes sont malades dix jours avant leurs règles, huit jours pendant. Comment exiger que ces pauvres créatures soient traitées autrement qu'en malades ? En incapables [...] ? Le spectacle se termine par le rangement de piles de draps repassés. Corvée de femmes. Entre nous, vous en repassez souvent des draps ? Vous devriez vous mettre au Tergal¹⁴. »

Mais Charlotte est également une femme de son âge et de son temps. Les années 1970 et le mouvement de libération de la femme la plongent dans une incroyable perplexité. « Où sont les belles du temps passé ? N'y a-t-il plus de jolies femmes ? Aujourd'hui on marche lourdement avec des sabots, on se dandine avec des jupes étriquées. Les femmes en goutte d'huile, les cuisses à bourrelets en souffrent, mais quoi, plus de complexes ? On est débordées par les réclames de shampoings, mais on va dépeignées, les cheveux dans la figure. Et que faire de ses mains, sinon les mettre dans ses poches ou tirailler un débardeur trop court¹⁵ ? »

¹- ACD.

²- *Le Thème des camps de concentration nazis dans la littérature française*, thèse de doctorat, La Haye-New York University, Mouton Éditeur, 1970.

³- *The Massachusetts Review*, vol. XII, janvier 1971, et vol. XVI, avril 1973.

⁴- Le texte de cette lettre a été publié en 1977, en Suisse, chez un éditeur de Lausanne ami de Charlotte, Maurice Bridel. Mais c'est chez Berg International qu'il est désormais disponible (1995).

⁵- Aux États-Unis, plus de vingt thèses ont été écrites sur l'œuvre de Charlotte Delbo. En France, une seule, celle d'Elisabetta Ruffini : *Cela devient une histoire : Auschwitz et ses récits, Charlotte Delbo et Primo Levi*, thèse de doctorat dirigée par Philippe Hamon, université Paris-III Sorbonne nouvelle, 2007 (source : site de l'Association des amis de Charlotte Delbo, www.charlottedelbo.org).

⁶- Professeur à la Middlesex University de Londres, Nicole Thatcher est l'auteur de *Charlotte Delbo, une voix singulière*, L'Harmattan, 2003.

[7](#)- Actes du colloque « Créer pour survivre », organisé par la Fédération nationale des déportés et internés, résistants et patriotes (FNDIRP) et par l'université de Reims-Champagne-Ardenne, 20-23 septembre 1995.

[8](#)- Voir Annette Wieviorka, *Déportation et génocide*, *op. cit.*

[9](#)- Il faudra attendre le 16 juillet 1995, 53^e anniversaire de la rafle du Vél'd'Hiv, pour que Jacques Chirac, président de la République, admette : « Oui, la folie criminelle de l'occupant a été secondée par des Français, par l'État français. [...] La France, patrie des Lumières et des droits de l'homme, terre d'accueil et d'asile, la France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable. Manquant à sa parole, elle livrait ses protégés à leurs bourreaux. [...] Ne rien occulter des heures sombres de notre histoire, c'est tout simplement défendre une idée de l'homme, de sa liberté et de sa dignité. C'est lutter contre les forces obscures, sans cesse à l'œuvre. »

[10](#)- *Le Monde*, 27 février 1979.

[11](#)- Rithy Panh et Christophe Bataille, *L'Élimination*, Grasset, 2012, p. 327.

[12](#)- Entretien avec Claudine Riera-Collet.

[13](#)- Cité in Carol Rittner et John K. Roth, *Different Voices. Women and the Holocaust*, New York, Paragon House, 1993.

[14](#)- *Le Monde*, 13 décembre 1976.

[15](#)- *Ibid.*

ALORS QUE SON ŒUVRE FAIT SON CHEMIN, Charlotte poursuit le train-train de sa vie d'assistante d'Henri Lefebvre. En mai 1968, elle s'amuse beaucoup d'être à Nanterre, aux premières loges. Elle défile fièrement, ravie d'assister à ces manifestations, en tailleur de bourgeoise au milieu des jeans et des cheveux longs. Mais sans fantasme de révolution. À Anouchka, la fille d'Anne de Belleval, elle écrit : « Je vois autour de moi tous les gauchistes – comme on les a désignés sans nuance – désorientés et, en effet, ceux qui surnagent ce sont les trotskystes parce qu'ils ont une théorie, une bible pour les références – grâce à quoi ils expliquent, correctement ou non, tout. Tandis que les autres restent cois. De même les Mao – le petit livre rouge est un peu court pour répondre à tout. [...] Naturellement, devant la débandade des gauchistes, le PC semble reprendre, mais je ne crois pas que cela signifie quoi que ce soit sinon qu'il se coule encore plus dans le moule du parti radical des années 1930 : parlementarisme, municipalisme, etc. Je crois vraiment qu'il faut trouver une pensée révolutionnaire actuellement utilisable (ce n'est pas moi qui l'élaborerai !). En même temps, je me demande si la révolution n'est pas un phénomène du XVIII^e siècle. Et si la révolution est révolue, quoi ? Pour que tout reparte, il faut que le régime soviétique s'effondre¹. »

Au CNRS, Charlotte fait son travail sérieusement, consciencieusement, mais sans entrain. Ne lui importent plus que ses écrits personnels. En 1973, son « singe », comme elle le surnomme, part à la retraite. Charlotte demande alors à rejoindre le service documentation pour mieux attendre sa propre fin de carrière, qui échoit en 1978. Mais elle n'en a pas fini avec son vieux compagnon. Ils dînent régulièrement ensemble, rue Lacépède. Et puis, en 1978, à quelques semaines des élections législatives, Henri Lefebvre appelle à voter pour le PCF. « Je ne suis pas revenu au Parti, s'explique-t-il dans *Le Nouvel Observateur*, j'ai seulement fait un pas vers lui et il n'est pas question de passer l'éponge sur le stalinisme. » Mais, pour Charlotte, c'est une véritable trahison. Et elle ne se gêne pas pour le lui dire. Au-dessus du dessin d'une pierre tombale surmontée d'une faucille et d'un marteau, sur laquelle est inscrit « Ci-gît H... L..., 1901-1978 », elle écrit : « La

révolution n'est plus ce qu'elle était, Henri Lefebvre non plus. On reprend les fils cassés, on raccommode une déchirure de vingt ans. Après le temps des méprises², le temps des reprises. On le savait cabot, mais pas au point de jouer le professeur de *L'Ange bleu*... Jeunes gens, n'accablez pas le vieillard qui trébuche. Qui vous dit qu'à 77 ans vous ne serez pas séniles, vous ? »

L'allusion à *L'Ange bleu* n'a rien de politique. Charlotte fait ici référence au célèbre film de Josef von Sternberg où un vieux professeur tombe fou amoureux d'une danseuse légère (Marlene Dietrich). Licencié de son lycée, il devient alors clown. Avant de mourir, seul et abandonné de tous, de retour dans sa salle de classe. Le clown, c'est Henri Lefebvre, qui à soixante-dix-sept ans est tombé très amoureux de Catherine Régulier. Militante communiste, celle-ci se serait attachée à le ramener dans le giron de la place du Colonel-Fabien. Pour Charlotte, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase de cinquante ans d'amitié, de complicité intellectuelle, de travail, d'enthousiasmes et d'engueulades. Plus jamais elle ne reverra Henri Lefebvre.

À ce moment de son travail d'écriture, Charlotte a pris un tournant. Elle a désormais acquis une certaine notoriété grâce à ses textes sur Auschwitz : elle va l'utiliser pour des combats plus actuels. Entre 1974 et 1977, elle publie chez Pierre-Jean Oswald, éditeur de théâtre, cinq pièces. *La Sentence* évoque la dictature franquiste et le procès de Burgos ; *Maria Lusitania*, la révolution des œillets au Portugal ; *Le Coup d'État*, le Chili de Pinochet ; *La Capitulation*, l'invasion des chars russes à Prague. Mais on a beau être ailleurs, géographiquement et chronologiquement, ces pièces nous ramènent constamment à son histoire. *La Sentence*, par exemple, raconte la veillée funèbre de mères, d'épouses et de sœurs qui attendent l'issue d'un procès où seront condamnés des nationalistes basques. Comment ne pas entendre la voix de Charlotte :

*Nous savons depuis longtemps
ce qu'il faut de courage aux hommes
pour se désenlacer
de leurs femmes à peine épousées*

*pour s'engager dans ce combat-là [...]
ce qu'il faut de courage à leurs femmes [...]
pour engager ce combat-là
le courage pour prendre chacun sa place
dans le combat.*

Et comment ne pas entendre la femme de Georges dans les mots de la jeune Aurora :

*Si j'osais t'avouer
je suis fière, oui je le suis
mais en même temps je suis lâche
en même temps je suis faible
et je pense
je pense constamment
que s'il n'était pas si courageux
il serait encore près de moi
nous serions heureux tous les deux
heureux ensemble à la maison.*

De la même façon, elle reprend ce thème dans *Kalavrita des mille Antigone*³. En 1978, au cours d'un nouveau voyage en Grèce, elle découvre un monument dans le petit village de Kalavrita. Une immense croix blanche qui surplombe des stèles de pierre sur lesquelles sont gravés des noms. Il s'agit du mémorial d'un massacre. Le 13 décembre 1943, en représailles contre le meurtre de quatre-vingt-un soldats allemands capturés par la guérilla grecque, les SS réunirent tous les hommes de Kalavrita âgés de douze ans et plus et les fusillèrent dans un vaste champ. Six cent quatre-vingt-seize noms et âges gravés dans la pierre : tels sont les ultimes vestiges de ces vies fauchées par des armes lourdes.

De retour à son hôtel, Charlotte écrit. Saisie par la fièvre, enfermée pendant deux jours, elle déroule un long poème où les femmes retrouvent les corps de leurs pères, de leurs maris, de leurs fils. Et décident de leur creuser, de leurs propres mains, une tombe commune. Cela deviendra

Kalavrita des mille Antigone, du nom de cette héroïne de Sophocle qui marcha vers la mort parce qu'elle avait osé braver la loi des hommes pour offrir une sépulture à son frère. Le texte est somptueux. Comme d'habitude, les mots sont secs tels les yeux de ces femmes grecques, le rythme est donné par les blancs qui cisailent les strophes, les phrases sont courtes. L'émotion est tenue à distance et pourtant elle déborde. Charlotte parle ici de pouvoir fermer les yeux de ceux que l'on aime, elle qui n'a pas eu ce privilège avec Georges. Et du devoir d'enterrer les morts dans un lieu où puisse être sauvegardée leur mémoire, elle qui a lutté pour offrir une tombe à son mari. « Pourquoi, soudain, je vois un personnage se dessiner et se mouvoir ? s'interroge-t-elle dans une interview au *Monde*. Je ne sais pas. Quand j'écris, mes personnages se déplacent et agissent devant moi sur une scène imaginaire. J'entends leur parole, j'écris à haute voix. La même revient chaque fois que j'écris sur Auschwitz... Je ne saurais dire pourquoi⁴... »

Pourtant, c'est toujours à Auschwitz qu'elle est ramenée. Le 22 avril 1974, elle reçoit par le biais du journaliste Jacques Chancel, après son passage à l'émission *Radioscopie*⁵, la lettre d'un professeur de lettres de l'université Censier. L'écriture est soignée, une enveloppe timbrée est jointe pour la réponse. « Madame, puis-je me permettre de vous demander votre sentiment personnel sur un point de vue particulièrement délicat de l'histoire contemporaine : les chambres à gaz hitlériennes vous semblent-elles avoir été un mythe ou une réalité ? [...] Votre sentiment sur l'existence des chambres à gaz a-t-il évolué depuis 1945 ? Je n'ai pu, jusqu'à présent, découvrir de photographies de chambres à gaz qui paraissent recouvrir quelque garantie d'authenticité. Auriez-vous, pour votre part, connaissance de photographies à verser au dossier de la question ? » Le signataire est Robert Faurisson, qui commence à diffuser ses premiers écrits négationnistes. Immédiatement, Charlotte communique la lettre au journal *Le Monde*, assortie d'un commentaire intitulé « Démythifier ou falsifier ? ». *Le Monde* sollicite l'autorisation de Robert Faurisson pour publier cette correspondance privée, mais celui-ci refuse. C'est donc sans que soit cité le nom du révisionniste que paraît l'article, le 11 août 1974 : « Les chambres à gaz, mythe ou réalité ? La question m'accable. [...] Une photographie de la chambre à gaz montre

un hangar banal. Mais j'ai vu déferler sur Auschwitz des Juifs de toute l'Europe, des populations entières que les SS poussaient vers ces hangars et qui y disparaissaient pour toujours. Mon opinion sur la possibilité d'existence de ces chambres à gaz ? Ce n'est pas une opinion que j'ai, c'est la certitude de les avoir vues. [...] On révisé l'histoire pour en réviser les leçons. On veut effacer la vérité pour qu'une renaissance du fascisme ne paraisse pas une menace mortelle⁶. »

¹- Archives privées, Anne Berthoux.

²- Titre d'un essai d'Henri Lefebvre.

³- Ce texte sera édité en 1979 en tirage limité par un ami de Charlotte, Jean-Marcel Lèbre, avec une lithographie inédite de Jean Picart Le Doux. Il sera ensuite intégré au livre posthume *La Mémoire et les jours*, Berg International, 1985, XIII, p. 103 et suiv.

⁴- *Le Monde*, 12 février 1975.

⁵- Émission datée du 2 avril 1974.

⁶- Les associations d'anciens déportés et de lutte contre le racisme obtiendront la condamnation de Faurisson en 1981.

Le matin, nous savions ce que nous devions faire.

Construire une murette de pierres sèches autour du carré avec ces pierres dont nous faisons des murettes autour de nos champs pour empêcher les éboulis.

Quand la murette a été assez haute pour que les morts puissent être recouverts, nous les avons recouverts de terre. Nous avons pris la terre dans les champs et nous l'avons portée dans des paniers.

Jusqu'à la nuit, une longue file ; de femmes qui chacune portait ce qu'elle pouvait de terre,

la terre arrachée aux champs que les hommes avaient labourés et ensemencés l'automne avant.

Ce n'est que plus tard que nous avons pu faire élever le mur et couvrir le mausolée d'un toit, tel que vous le voyez aujourd'hui.

Mais nous avons rendu à nos morts tous les devoirs qu'on doit aux morts.

Nous avons enseveli nos morts comme on doit [LM, 103].

OceanofPDF.com

ENTRE LA RUE LACÉPÈDE ET BRETEAU, Charlotte vit très entourée. Ses relations sont parfois issues du spectacle : Delphine Seyrig, Clara Malraux, Ludmilla Tcherina, Édith Scob... Et puis tous les anciens auxquels, sauf trahison expresse, elle est extrêmement fidèle. Mais surtout, Charlotte réunit autour d'elle un certain nombre de jeunes gens avec lesquels elle entretient des liens très privilégiés. François Veilhan se souvient de sa première rencontre avec elle. Charlotte avait connu Michel Veilhan et son épouse Denise par l'intermédiaire d'Anne de Belleval. En 1977, divorcée, Denise Veilhan était revenue s'installer à Paris avec ses trois fils. François a dix-sept ans lorsqu'il fait la connaissance de Charlotte : « J'avais beaucoup entendu parler d'elle à la maison mais j'étais trop jeune pour me souvenir de l'avoir rencontrée enfant. J'ai vu arriver un personnage, il n'y a pas d'autre mot. Elle pouvait très facilement être dans la théâtralité par ses gestes, ses vêtements, ses réflexions. Et quelle surprise d'entendre la façon dont elle s'exprimait, cette voix à la Arletty, éraillée par la gauloise. Elle avait une voix forte et si on chuchotait, elle disait : "C'est vrai que j'ai une voix qui porte mais j'aimerais bien vous entendre quand même." Il y avait beaucoup de vivacité chez Charlotte, d'exclamations, de rires¹... »

François et Agnès Veilhan, Cynthia Haft, Cyril Lèbre, Anouchka de Belleval, Nicole Beaurain... Avec eux, Charlotte va au cinéma, au théâtre, au concert. Elle râle quand elle doit se rendre en banlieue, mais elle est toujours prête à aller écouter un ami ou un texte aimés. « Elle était passionnée de musique, raconte François Veilhan, aujourd'hui musicien. Mais pas forcément mélomane. Alors que c'était une très fine connaisseuse de peinture avec des goûts très affirmés, en musique elle s'y connaissait moins, mais elle adorait aller au concert. Elle disait qu'elle était fascinée par la beauté des visages des gens qui jouent. Souvent je l'appelais pour qu'elle m'accompagne à un concert de flûte et elle était toujours partante, on prenait même sa voiture pour aller en grande banlieue. Elle n'était pas dans la technique mais dans l'émotion, la perception. Quand elle aimait – ou aimait moins – son jugement était souvent très juste. Ce n'était pas une écoute analytique mais émotionnelle². »

Avec ces jeunes gens, elle parle peu de la déportation. Ou alors sur un ton peu amène. Anouchka se souvient d'avoir évoqué la fatigue qu'elle avait éprouvée après une longue file d'attente devant une exposition. Elle s'était entendu répondre : « Eh bien tu n'aurais pas tenu bien longtemps à Auschwitz ! » Ou encore elle en plaisante. Ainsi, elle adore aller dans les zoos avec son neveu, Dany : « Chaque fois, elle insistait pour qu'on aille voir les pingouins, en rang sur leur morceau de fausse banquise. Elle disait que toutes ces silhouettes serrées les unes contre les autres lui rappelaient l'appel à Auschwitz. » D'autres fois, c'est la colère qui témoigne du souvenir. Un jour, à Breteau, à l'issue du déjeuner, alors que Charlotte est allée arroser ses plantes dans le jardin, les convives présents débarrassent la table et jettent dans la cheminée les restes de gras de viande. Dès que l'odeur de chair grillée s'échappe, Charlotte entre comme une furie dans la pièce en criant : « Vous ne me laisserez donc jamais oublier ? »

Mais sur la déportation, quand on l'interroge, elle répond souvent : « Il faut lire mes livres. » Tous le font. Tous sont bouleversés. Charlotte est touchée mais pas très contente, par exemple, qu'Anouchka de Belleval ait lu *Aucun de nous ne reviendra* à quatorze ans : « Je trouve tes parents bien légers de t'avoir fait lire mon livre (je ne leur dis pas, leur intention était bonne). Aussi fais-moi un grand plaisir. Promets-moi de le lire (surtout de ne pas y toucher d'ici là) quand tu auras dix-huit ans et de m'écrire alors³. » François Veilhan, lui, est plus âgé quand il découvre la trilogie : « J'ai parlé avec Charlotte de ce que j'avais ressenti et cela a ouvert un vaste espace d'échanges intellectuels autour des livres entre nous. Elle m'a fait lire énormément de choses, elle les relisait en même temps que moi, on commentait⁴. » Elle vénère Proust, dont elle connaît des extraits par cœur. Un peu moins Flaubert, dont elle prétend qu'on sent un peu trop le travail dans ses livres. Elle adore *L'Éducation sentimentale* et déteste *Salammbô*. Elle aime beaucoup Claudel, en dépit de son « côté cureton ». Elle se moque de sa dimension « moitié gaulliste, moitié vichyste », mais apprécie le fait que, chez l'écrivain, le seul sujet derrière la foi soit l'homme. Elle n'aime pas du tout la littérature « moderne ». Elle déteste Michel Tournier et Marguerite

Yourcenar, qu'elle estime être de « faux bons écrivains ». Un seul trouve grâce à ses yeux : Romain Gary.

Et puis elle fait lire à ses jeunes compagnons la littérature de la concentration : *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne – elle trouvait le reste moins puissant, plus dilué –, *Les Récits de la Kolyma* de Varlam Chalamov, *Contre tout espoir*, les Mémoires de Nadejda Mandelstam, ou encore les entretiens de Lydia Tchoukovskaïa. Une démarche à la fois politique et littéraire. Pour dire à ces jeunes consciences non pas : « Voilà ce qui s'est passé », mais plutôt : « Voilà ce qu'un vrai écrivain peut tirer de ce qui s'est passé. »

Au-delà de cette formation intellectuelle, elle n'hésite pas à les aider financièrement. Elle paye l'édition de la thèse que Cynthia Haft a écrite sur son travail d'écrivain. Elle achète un petit appartement qu'elle ne loue qu'au coût des charges à François Veilhan, avant de le lui léguer. Avec eux, elle est d'une générosité sans limites. Étrangement, elle qui ne manque pas d'argent est à la fois large et regardante. À Breteau, tous les frais sont divisés entre les convives. Elle se fâche avec Cynthia pour une histoire de prêt non remboursé. Quand elle va au restaurant avec des amis, l'addition est partagée en deux. Avec Georges Nataf, quand, chaque semaine, ils déjeunent ensemble à la Closerie des Lilas, c'est à chacun son tour de payer la note. En même temps, elle dépense sans compter quand elle reçoit. C'est-à-dire très souvent. Agnès Veilhan se souvient d'avoir goûté pour la première fois du caviar chez Charlotte, qui en servait chaque jour de l'an. Georges Nataf, lui, se souvient d'avoir fait en une journée l'aller-retour à Sainte-Ménéhould avec Charlotte pour déguster des pieds de porc. Et lorsque son neveu Dany vient la voir rue Lacépède, il s'arrête systématiquement au caviste de la rue des Écoles – et uniquement là ! – pour acheter du Southern Comfort, une crème de whisky qu'elle adore.

Avec les jeunes garçons, elle est très protectrice. Lorsque Dany atteint l'âge du service militaire, elle insiste pour qu'il trouve le moyen d'être réformé : « Cette famille a assez donné à la France. » À un neveu des Collet qui ne sait pas vers quelles études se diriger, elle conseille, en 1962, l'informatique. « C'est l'avenir », lui assure-t-elle. Elle demande à Georges Nataf d'accompagner François Veilhan pour l'aider à choisir ses

vêtements. Le jugeant, par ailleurs, trop maigre, elle ne laisse pas passer une occasion de lui confectionner un plat uniquement pour lui : une omelette aux peaux de canard frites...

Avec les jeunes filles, elle se laisse moins vite séduire. Surtout celles que lui amènent ses amis. Nicole Beaurain, introduite par sa liaison avec Henri Lefebvre, se souvient d'avoir été longuement observée, jaugée, avant d'être adoptée. Agnès Veilhan, la compagne puis l'épouse de François, se rappelle également que Charlotte lui a un peu battu froid parce qu'elle lui prenait « son » François. Mais, une fois franchie l'étape de l'apprivoisement, la relation devient vite intense. Toutes ces jeunes femmes, trente ans plus tard, évoquent une « grande dame », une « vraie femme », de celles qui vous font « sentir fière d'être une femme⁵ ». Pourtant, Charlotte ne leur passe rien... Agnès se souvient du regard atterré qu'elle portait sur ses grandes jupes indiennes et ses cheveux longs. Et Nicole Beaurain de sa réflexion, alors qu'elle s'extasie devant elle sur un poncho de laine que Lefebvre lui a rapporté du Mexique : « Qu'est-ce que c'est que ce tapis ? » À Agnès, elle offre des vêtements qu'elle fait faire sur mesure. Pas de prêt-à-porter. Jamais. Elle choisit les tissus avec le plus grand soin, de la soie, du cachemire. Et les fait couper par une couturière. Elle aime les matières nobles et raffole des fourrures. Son premier manteau était en loutre de mer. « Si on n'y connaît rien, on pourrait croire que c'est du lapin, je pourrais le mettre pour faire le marché » : ainsi justifie-t-elle son achat auprès de son amie Claudine. Dans ses placards se trouvent également une veste en vison koinor blanc rayé de noir, un très long manteau de vison brun avec une grande capuche, une veste d'astrakan... Lorsque, chaque année, elle reçoit la pension que lui verse l'État allemand pour dédommagements, elle la claque immédiatement dans quelque chose de luxueux et d'inutile : du parfum, des vêtements, une fourrure.

« C'était une extravagante », raconte Dany Delbo. Elle portait un lorgnon, car elle était trop coquette pour porter des lunettes. Au théâtre ou au restaurant, elle adorait faire des commentaires. Elle racontait à tout le monde comment les serveurs de la Coupole, un jour où, comme à son habitude, elle venait déjeuner, lui ont fait une haie d'honneur. Audacieuse, elle portait toujours des couleurs, des chapeaux, de grandes

boucles d'oreilles. Et puis elle adorait les « belles bagnoles », comme dit Dany, devenu garagiste et passionné de voitures. Ensemble, ils choisissent toujours des petites sportives, nerveuses. Longtemps des Triumph. « À la fin de sa vie, elle hésitait entre acheter un 4 × 4 pour aller en Égypte ou une Porsche pour Paris ! Je lui ai démontré qu'elles étaient trop lourdes pour elle et que, de toute façon, elle ne pourrait pas les garer dans son parking de la rue Lacépède. Et elle a choisi une Alfa Romeo. »

Elle fait également l'éducation politique des jeunes gens. Elle les incite à s'informer, à choisir un camp, à confronter leurs opinions, à affirmer leurs choix. Aucune opinion n'est mauvaise de prime abord : « Asseyons-nous et parlons-en », leur dit-elle. Elle-même n'hésite jamais à le faire. En 1977, après le suicide, en prison, de membres du groupe terroriste allemand Fraction Armée rouge, elle prend la parole dans *Le Monde* : « Que dans un monde de bourgeois, repus et triomphants, des jeunes gens aient envie de tout faire sauter, est-ce donc si surprenant, si immoral ? Les baptiser terroristes permet un bien rassurant amalgame. Pendant l'Occupation, les résistants étaient des terroristes pour les brigades spéciales. [...] Les partis de gauche ont toujours prôné les actions de masse. Quand on a vu que cette action de masse n'a empêché aucune guerre, que ce soit celle de 14-18 ou l'Algérie, qu'elle n'a pas empêché l'ascension de Mussolini et d'Hitler, on comprend que la jeunesse tire les leçons de l'histoire et envisage d'autres moyens. [...] Si le jour de 1938 où Hitler était rentré dans Rome voir Mussolini pour sceller leur pacte, si des terroristes avaient fait sauter le train d'Hitler ou les voitures dans lesquelles paraient les deux dictateurs sous les vivats de la foule, si des terroristes avaient voulu se sacrifier ce jour-là, ils nous auraient épargné Auschwitz, à moi qui en suis revenue, et aux six millions qui n'en sont pas revenus. » « Elle était révoltée par la chasse à l'homme, commente François Bott. Personne ne voyait ce qu'il y avait d'héroïque chez ces jeunes gens. Elle, oui. »

Une autre fois, alors que, comme chaque jour, elle descend acheter *Le Monde* place de la Contrescarpe, elle surprend une patrouille de policiers qui contrôlent, un peu violemment sans doute, une bande de jeunes Gitans qui jouent de la musique et font la manche. Elle s'approche et leur

montre le numéro tatoué sur son bras : « Vous voyez où ça mène, les brutalités policières ? » François Bott, lui, se souvient qu'au *Monde des livres*, qu'il dirigeait, il arrivait souvent que collaborateurs et amis se retrouvent pour déjeuner : « Nous refaisions le monde et *Le Monde* aussi. C'était des tablées d'une quinzaine de personnes où Charlotte était souvent la seule femme. Elle en imposait à tout le monde. Non pas à cause de son passé, mais à cause de sa présence. C'était physique, dans sa façon de parler, de se tenir... Elle laissait un souvenir impressionné, quoi qu'elle dise. Ce que Charlotte ne pardonnait pas, c'était la facilité de la pensée, qu'on se laisse entraîner par une certaine pensée dominante. Elle faisait partie de ces gens qui étaient en même temps opposés à la bataille d'Alger et aux chars soviétiques à Budapest. Elle ne faisait pas de distinction entre les oppressions⁶. »

« Elle avait de l'autorité mais n'était pas autoritaire, nuance Agnès Veilhan. Pour elle, il était important d'avoir un point de vue et de savoir l'affirmer. La prise de parole avec exercice de l'autorité (comme renvoyer un plat au restaurant) était importante et il fallait s'exercer à y recourir. Cette certitude-là venait, selon moi, de son éducation, de sa mère sans doute. Elle lui avait donné une force et une capacité d'affirmer ce qu'elle avait à dire, à avoir confiance en elle. Ce n'est pas "j'y ai droit", mais "c'est un droit". Une certitude de ce qui était juste⁷. » Et si elle considère quelque chose comme « juste », Charlotte est intraitable. Au mariage de François et Agnès Veilhan, elle retrouve le père de François, Michel, dont elle a condamné l'attitude à l'égard de son ex-femme et de ses enfants. Alors qu'il s'approche d'elle pour l'embrasser, elle le toise et lui dit : « Monsieur, nous ne nous connaissons pas. » Et elle lui tourne le dos. « Il n'y avait pas une once de théâtralité dans ce geste, se souvient Agnès. Mais c'était définitif. Quand elle se fâchait avec quelqu'un, la personne n'existait plus. Elle fermait la porte. Il y avait deux sortes de trahison qu'elle ne supportait pas : la trahison vénale et la trahison pour le pouvoir. »

L'affection que l'on continue d'entendre dans la voix de tous les protégés de Charlotte ne les empêche pas d'évoquer son côté sombre. Elle avait la dent dure, l'esprit piquant, la critique rapide. Tout en tolérant des mesquineries chez ceux qu'elle aimait. Et puis elle pouvait être

blessante. Violente. N'hésitant pas à tester la combativité des autres. François Veilhan se souvient de Charlotte lui disant, alors qu'il vivait des moments difficiles avec sa famille : « Vous savez, quand on était au camp, on était bien obligé, parfois, de lâcher les autres pour survivre. » « Sur le coup, je lui en ai voulu. Puis cela m'a aidé à comprendre que, parfois, prendre de la distance était un moyen de mieux aider les autres. La grande amitié de Charlotte, c'est qu'elle se permettait de dire les choses, souvent au bon moment. »

Il y avait, chez Delbo, intimement mêlés, cette opiniâtreté et cet épuisement, cette force et cette fragilité. Elle se laissait atteindre très facilement par des broutilles. Un rendez-vous annulé, un coup de fil qui tardait. On pouvait la trouver mélancolique. Parfois effrayée. Surtout à la tombée du jour. Mais rarement dans la plainte, jamais dans la victimisation. « Se tenir droite », disait sa mère...

[1-](#) Entretien avec Violaine Gelly.

[2-](#) *Ibid.*

[3-](#) Lettre du 27 avril 1965, archives privées Anne Berthoux.

[4-](#) Entretien avec Violaine Gelly.

[5-](#) Entretiens avec Violaine Gelly.

[6-](#) Entretien avec Violaine Gelly.

[7-](#) Entretien avec Violaine Gelly.

OceanofPDF.com

Auschwitz est si profondément gravé dans ma mémoire que je n'en oublie aucun instant. — Alors, vous vivez avec Auschwitz ? — Non, je vis à côté. Auschwitz est là, inaltérable, précis, mais enveloppé dans la peau de la mémoire, peau étanche qui l'isole de mon moi actuel. À la différence de la peau de serpent, la peau de la mémoire ne se renouvelle pas. Oh, qu'elle durcisse encore... Hélas ! je crains souvent qu'elle s'amincisse, qu'elle craque, que le camp me rattrape. Y penser me fait trembler d'appréhension. On dit que les mourants revoient toute leur vie...

Dans cette mémoire profonde, les sensations sont intactes. C'est une grande chance, sans doute, que de ne pas me reconnaître dans ce moi qui était à Auschwitz. En revenir était si peu probable, qu'il me semble n'y être pas allée. Au contraire de ceux dont la vie s'est arrêtée au seuil du retour, qui vivent en survie, moi, j'ai le sentiment que celle qui était au camp, ce n'est pas moi, ce n'est plus la personne qui est là, en face de vous. Non, c'est trop incroyable. Et tout ce qui est arrivé à cette autre, celle d'Auschwitz, ne me touche pas moi, maintenant, ne me concerne pas, tant sont séparées la mémoire profonde et la mémoire ordinaire. Je vis dans un être double. Le double d'Auschwitz ne me gêne pas, ne se mêle pas de ma vie. Comme si ce n'était pas moi du tout. Sans cette coupure, je n'aurais pas pu revivre.

La peau dont s'enveloppe la mémoire d'Auschwitz est solide. Elle éclate pourtant, quelquefois, et restitue tout son contenu [...] Et la souffrance est si insupportable, si exactement la souffrance endurée là-bas, que je la ressens physiquement, je la ressens dans tout mon corps qui devient un bloc de souffrance, et je sens la mort s'agripper à moi, je me sens mourir. [...] Il faut des jours pour que tout rentre dans l'ordre, que tout se refourre dans la mémoire et que la peau de la mémoire se ressoude. Je redeviens moi-même, celle que vous connaissez, qui peut vous parler d'Auschwitz sans marquer, ni ressentir, trouble ou émotion [LM, 13].

OceanofPDF.com

EN 1982, CHARLOTTE RESSENT UNE GRANDE FATIGUE. Beaucoup de choses lui deviennent difficiles, elle a du mal à marcher, elle tousse beaucoup. Le compte rendu d'une des visites médicales qu'elle subit régulièrement pour que soit prolongée la pension pour handicap versée par le ministère des Anciens Combattants en dit long. Asthénie, dépression périodique (plusieurs fois dans l'année), arthrose lombaire, hyperthyrotoxicose, artérite de la jambe droite entraînant une légère claudication, fibromatose utérine, troubles gastro-intestinaux, édenture, troubles hépatiques, névralgies faciales... Charlotte, qui ne se plaint jamais, souffre de partout. Et elle a cette toux qui ne cesse pas. Pas une vraie surprise pour cette très grande fumeuse de gauloises qui prend ce symptôme pour celui d'une bronchite chronique et qui le soigne comme tel. Jusqu'au jour où elle demande une radio des poumons. À l'Hôtel-Dieu, le professeur Rochemaure diagnostique un cancer datant d'au moins deux ans. Traitement, chimio... Après les SS, c'est le crabe qui la prive, à nouveau, de ses cheveux. « Pour la première fois, se souvient François Bott, je l'ai vue défaite. Mais peu de temps. » Elle a fini par accepter son crâne nu, sans perruque, ni foulard, ni chapeau.

Heureusement, elle est entourée. Claudine est là, à chaque séance de chimiothérapie. « Il fallait y être pour 9 heures. Après les formalités d'entrée, elle se rendait dans le secteur privé du professeur Rochemaure, une aile réservée avec des chambres plus agréables, des infirmières plus empressées. On lui faisait une prise de sang et une radio des poumons. Puis elle allait prendre un café. » Ensuite, retour dans la chambre pour des examens complémentaires. À l'heure du déjeuner, les deux amies s'éclipsent en douce. « Elle ne supportait pas l'odeur de cantine des hôpitaux à l'heure du déjeuner et refusait ce qu'on lui servait. Alors on sortait déjeuner dans une brasserie près de la fontaine Saint-Michel. » Un jour, une infirmière du service de cancérologie tombe sur elles. « Vous n'avez absolument pas le droit de sortir. Une fois que vous avez signé votre entrée, vous êtes sous notre responsabilité. S'il vous arrive quoi que ce soit, nous sommes responsables. » Charlotte répond, impériale : « Alors pas question de chimio non plus »... avant d'obtenir gain de cause.

À 16 heures commence la perfusion de chimio. Charlotte supporte toutes les séquelles : vomissements, fatigue extrême, froid glacial dans les veines. Et elle finit par obtenir une rémission de son cancer. Elle reprend sa vie, ses voyages, ses dîners. Puis elle s'inquiète de ne plus bien voir, notamment les lignes droites. Consulté, son ophtalmologiste lui conseille de changer de lunettes, mais rien n'y fait. Alertée, Ida Grinspan l'envoie consulter son cousin, spécialiste à l'hôpital des Quinze-Vingts : « Il m'a dit : "Le cancer a gagné le cerveau, Charlotte est perdue." » Peu de temps après, le poumon est de nouveau atteint, les métastases progressent, le cancer se généralise.

Charlotte n'est pas du genre à faire semblant de ne pas voir l'obstacle. Elle entre, à nouveau, en chimiothérapie. Et se raccroche à la vie. Même épuisée, même nauséuse, elle ne rate pas un dîner avec ses amis. Elle fait retendre ses fenêtres de rideaux de soie grise, retapisser ses fauteuils. Au mariage de François et Agnès Veilhan, alors qu'elle s'inquiète de son crâne chauve, elle arrive avec d'extravagantes boucles d'oreilles, confectionnées par Georges Nataf avec des plumes d'oiseau. À l'hiver 1984, elle craque pour un dernier manteau de fourrure avec toque : des peaux de loup blanc de Sibérie qu'elle a repérées chez son peaussier. Une fortune...

Et puis elle décide de publier un dernier livre. Elle réunit certains de ses textes non publiés et les confie à son ami Georges Nataf¹. Bien sûr, il y est à nouveau question d'Auschwitz. Mais elle évoque aussi sa mère, Erminie, morte en 1971. Sa mère qui regardait les étoiles, alors qu'elle ne savait pas où se trouvait sa fille dans l'hiver des camps nazis :

*Je pensais
Charlotte aussi regarde le ciel
Elle voit aussi cette étoile.
Où qu'elle soit, elle la voit.
Elle sait que je pense à elle
que je pense à elle à chaque minute
à chaque seconde
Je ne voulais pas m'endormir*

de peur que s'endorme ma pensée vers toi [LM, 25].

Dans ce recueil, on trouve également des récits d'autres vies que la sienne, d'autres retours, d'autres recommencements. Et des dénonciations : la Pologne sous le joug soviétique ; les Folles de la place de Mai, mères et grands-mères argentines tournant sous les fenêtres du ministère de l'Intérieur pour obtenir des nouvelles de leurs disparus ; les mille Antigone du village de Kalavrita... « Tout ce que le cœur d'une femme peut endurer. » C'est son testament qu'achève Charlotte. La mémoire, la sororité, l'amitié, la défense de la liberté : tout y est de ce qui fut son œuvre, de ce qui fit sa vie.

Fin décembre 1984, elle est victime d'une angine de poitrine. Ses médecins la font hospitaliser. Elle ne sortira plus de l'Hôtel-Dieu. Un immense cercle de soutien s'organise alors autour d'elle. Claudine et Ida se relaient, tous les jours, pour lui apporter à manger. Agnès Veilhan, qui ne travaille pas loin, lui apporte des sorbets Berthillon. Dany Delbo et Cynthia Haft, qui est venue de Jérusalem où elle travaille au mémorial de Yad Vashem, s'installent, l'un après l'autre, rue Lacépède, pour pouvoir être présents. Cécile Borrás, la compagne d'Auschwitz, fait régulièrement le voyage de Bretagne. Charlotte attend ces visites, les espère. Elle ne peut plus manger que des glaces et boire des coupes de champagne, et elle s'en fait une fête. Mais elle ne parle plus beaucoup. Elle qui répétait souvent : « Il ne faut pas me bassiner avec le silence. Moi, j'ai besoin de parler », elle se tait. François Veilhan se souvient de longs moments passés à son chevet à ne rien faire d'autre que lui tenir la main. « Elle pouvait rester longtemps la main dans celle du visiteur à ne rien dire. Il y avait comme une douceur dans ce geste très symbolique². » Alors qu'André Collet est retenu à Marseille où il travaille pour Marcel Maréchal, elle ne cesse de demander à sa femme : « Quand est-ce qu'il revient, André ? », comme si elle attendait de les revoir tous une dernière fois avant de lâcher. « Tu pourras leur dire que j'ai eu une bonne vie », confie-t-elle à son amie Claudine.

Charlotte a passé un marché avec ses médecins : elle a assez connu la souffrance pour ne pas vouloir l'affronter aux dernières heures. Le moment venu, une fois André Collet de retour et les choses en ordre, ils

l'abrutissent de morphine. Quelques jours avant sa mort, à midi, alors qu'Agnès Veilhan passe, Charlotte la prend dans ses bras. « J'ai été profondément émue parce que Charlotte n'était pas familière avec les gestes de tendresse physique. Cela la mettait plutôt mal à l'aise. Je n'ai pas compris, non plus, que c'était, consciemment ou pas, un adieu³. » Le soir même, Ida la trouve inconsciente, râlant. Elle s'éteint dans la nuit du 1^{er} mars 1985. Dans *Le Monde* du 5, son ami François Bott conclut ainsi la nécrologie qu'il rédige : « Charlotte Delbo n'éprouvait aucun désir de vengeance quand elle songeait aux SS. Elle aimait trop la vie pour donner au ressentiment ce qu'il réclame. Je me souviens de sa curiosité, de ses inclinations pour les gens, et du soin qu'elle mettait dans les moindres signes de l'existence. Qu'une personne revenue de la pire détresse ait conservé un tel goût de vivre, cela tordait le cou à nos petites mélancolies, comme à nos vaines querelles. »

À la levée du corps, à l'Hôtel-Dieu, il y a tous les amis, toutes les survivantes, les acteurs, les metteurs en scène, les techniciens du monde du théâtre. Beaucoup de monde. Henri Lefebvre, bouleversé. Les représentants de l'amicale des déportés résistants sont venus avec un drapeau bleu blanc rouge. Mais à la dernière minute, pensant à la phrase de Charlotte s'affirmant « autant contre le sabre que le goupillon », ils renoncent à en revêtir le cercueil. Seuls les proches suivent le corps jusqu'à Vigneux, où Charlotte va reposer aux côtés de son père et de sa mère. Elle aurait préféré le Père-Lachaise, pour ne pas être trop loin de Georges, mais cela se révèle impossible. Elle qui ne croyait pas au ciel repose désormais loin de son mari. Libre à ceux qui y croient d'espérer qu'ils ne seront plus jamais séparés.

¹- Ils deviendront en 1985 *La Mémoire et les jours*, op. cit.

²- Entretien avec Violaine Gelly.

³- Entretien avec Violaine Gelly.

Le 27 janvier 2005, le nouveau pavillon français du musée mémorial d'Auschwitz, inauguré par Jacques Chirac à l'occasion du soixantième anniversaire de la libération du camp, s'ouvre sur cinq grandes photos, cinq visages emblématiques de la déportation française. Dont celui de Charlotte Delbo¹.

Le 8 mars 2008, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, la mairie de Paris et les Monuments nationaux ornent le Panthéon de neuf visages de femmes. À l'exception de Marie Curie, aucune d'entre elles ne repose dans ce temple de la patrie reconnaissante. Sur la façade s'alignent George Sand, Colette, Simone de Beauvoir, Louise Michel... et Charlotte Delbo. Non, la mémoire de cette femme ne s'est pas perdue. Elle s'est seulement estompée. Ici ou là, sous l'influence de gens qui l'admirent et la lisent encore, elle réapparaît, sans avoir jamais perdu de son rayonnement.

Le 3 février 1995, à 19 h 30, France Culture reçoit Marie-Claude Vaillant-Couturier et Geneviève de Gaulle dans l'émission *Agora*. La voix de la présentatrice lance : « Et maintenant, à vous les comédiennes ! » Ce jour-là, dans cent cinquante-quatre communes de France, dans des salles de mairie, sur des places, sous des préaux d'école, la voix de Charlotte s'élève. Dix ans presque jour pour jour après sa mort, un vaste et inouï projet littéraire, poétique et théâtral de lectures publiques lui rend hommage. À la démesure de son talent, à la démesure de son œuvre. Le projet a été conçu et réalisé par la compagnie Bagages de sable, codirigée par Claude-Alice Peyrottes et Patrick Michaëlis, qui ont rencontré l'œuvre de Delbo grâce au comédien Yves Thouvenel. Leur envie : faire lire, le même jour, à la même heure, dans toutes les communes d'où sont originaires les déportées du convoi du 24 janvier 1943, la biographie de chacune d'elles et la trilogie *Auschwitz et après*. Cent cinquante-quatre lieux, trois cent vingt comédiennes qui se relaient la nuit durant²... Trois cents voix qui s'élèvent dans les ténèbres et égrènent ces histoires passées jusqu'au lever du jour. Tant que leur souvenir perdurera à travers nos mémoires, Charlotte Delbo aura réussi la mission que ces mortes lui avaient assignée : dire, raconter. Tant que

leurs amours, leurs engagements, leur solidarité resteront gravés dans nos souvenirs, Charlotte Delbo sera toujours vivante.

1- À ses côtés, le sénateur Pierre Masse, Juif français de longue date ; un adolescent de la famille de Sarah et Hersch Beznos, immigrés en 1903 pour fuir les pogroms de la Russie tsariste ; Grégory Halphern, neuf ans, enfant caché à Izieu ; Jean Lemberger, résistant juif de la FTP-MOI (Main-d'œuvre immigrée).

2- Sur cet exploit théâtral, lire l'ouvrage coordonné par Claude-Alice Peyrottes à l'initiative de la compagnie Bagages de sable : Sylviane Gresh, *Les Veilleuses*, suivies de Dominique Paquet, *Un événement sans réponse*, et des carnets de la compagnie Bagages de sable rédigés par Patrick Michaëlis, avec la participation de Nicole Cantagrel, Brigitte Corre et Jean-Claude Mathon, Éditions Le Bruit des autres, 1997.

OceanofPDF.com

*Je vous en supplie
faites quelques chose
apprenez un pas
une danse
quelque chose qui vous justifie
qui vous donne le droit
d'être habillées de votre peau et de votre poil
apprenez à marcher et à rire
parce que ce serait trop bête
à la fin
que tant soient morts
et que vous viviez
sans rien faire de votre vie [CI, 190].*

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Écrire une biographie à quatre mains est un exercice complexe. Surtout lorsqu'elles appartiennent à une journaliste prompte à se satisfaire d'une source ou deux pour corroborer ses intuitions et à un historien chercheur jamais convaincu d'avoir trouvé la bonne archive, le bon document. Entre nous, les champs de travail furent très vite délimités. À Paul Gradwohl, l'historien, la charge des recherches et des investigations dans les archives, la vérification des faits, des sources. À Violaine Gelly, la journaliste, les entretiens avec les témoins, l'harmonisation des informations, leur mise en forme, puis, en fin de parcours, le travail d'écriture. À lui la démarche scientifique, à elle le souci d'être accessible au plus grand nombre. Une complémentarité, un partage nourris d'enthousiasmes, de doutes, de découvertes et d'interrogations. Et de rencontres.

Au cours de nos deux années de recherches, nous avons rencontré de nombreuses personnes qui nous ont aidés et soutenus. Que trouvent ici l'expression chaleureuse de notre gratitude :

Claudine Riera-Collet, qui nous a ouvert sa mémoire et autorisés à consulter les archives personnelles de Charlotte Delbo, dont elle fut l'amie et dont elle est l'ayant droit.

Tous ceux qui ont connu et aimé Charlotte et qui ont accepté de ressusciter son souvenir avec nous : Anne de Belleval, Anne Berthoux, Nicole Beaurain, Cécile Borrass, François Bott, Dany Delbo, François-Xavier Denancé, Ida Grinspan, Viviane Isambert, Andrée Michel, Georges Nataf, Michel et Marina Samarine, Agnès Veilhan, François Veilhan.

Tous ceux qui, par leurs compétences, leurs connaissances, leur entregent ou leur amitié, nous ont apporté une aide souvent

inestimable : Korine Amacher pour sa rare efficacité à nous donner accès aux archives soviétiques conservées au RGASPI ; Tal Bruttman, dont la connaissance d'Auschwitz nous a été précieuse ; Agnès Braunschweig et la compagnie Prospero Miranda ; Nicole Fréné-Bertillon ; Jean-Pierre Gelly et son œil impitoyable ; Françoise Gicquel, commissaire divisionnaire à la tête des archives de la préfecture de police de Paris ; Alain et Marie-Gabrielle Héril et leurs intuitions ; Joël Huthwohl, qui facilita notre travail dans les archives de la BNF ; Éric et Brigitte Monnier-Exchaquet pour le séjour de Delbo en Suisse ; † Roger Payen pour ses souvenirs de la prison de la Santé aux heures noires de l'Occupation ; Claude Pennetier et Bernard Pudal, qui animent le dictionnaire biographique de mouvement ouvrier ; Claude-Alice Peyrottes, dont le regard de metteuse en scène a enrichi l'écriture de ce livre ; Christine Sallès ; Annette Wieviorka.

Une mention particulière aux archivistes anonymes des archives départementales de l'Essonne, du Val-de-Marne, de la Seine-Saint-Denis (archives du PCF) ou encore de la Seine, qui ont cherché des documents pour nous, parfois en vain. Sans oublier ceux plus heureux dans leurs recherches : Archives nationales suisses, archives de l'ONU à Genève, CNRS, Service historique de la défense à Vincennes et à Caen, préfecture de police de Paris, Fondation pour la mémoire de la déportation.

Cécile Godard, enfin, dont l'amitié, la confiance et le regard constamment bienveillants nous ont portés pendant toutes ces années : sans elle, rien de tout cela n'aurait été possible. Ce livre lui est dédié.

Si vous avez connu, directement ou indirectement, Charlotte Delbo ou Georges Dudach, si vous avez des informations susceptibles d'enrichir nos recherches, nous serons ravis de vous lire :

bio.charlottedelbo@yahoo.fr

OceanofPDF.com

BIBLIOGRAPHIE

Écrits de Charlotte Delbo

(Les mentions entre crochets correspondent aux abréviations utilisées dans le livre.)

Récits

Les Belles Lettres, Minuit, 1961, rééd. 2012. [BL]

Le Convoi du 24 janvier, Minuit, 1961, rééd. 1978 et 1995. [C]

Trilogie *Auschwitz et après* :

– *Aucun de nous ne reviendra*, Minuit, 1970, rééd. 1979 et 1995. [A]

– *Une connaissance inutile*, Minuit, 1970, rééd. 1994. [CI]

– *Mesure de nos jours*, Minuit, 1971, rééd. 1994. [MJ]

La Mémoire et les jours, Berg International, 1985, rééd. 1995. [LM]

Spectres mes compagnons, Berg International, 1995. [Sp]

Théâtre

La Sentence, P.-J. Oswald, 1969.

La Théorie et la pratique. Dialogue imaginaire mais non tout à fait apocryphe entre Herbert Marcuse et Henri Lefebvre, Anthropos, 1969.

Qui rapportera ces paroles ?, P.-J. Oswald, 1974. [QP]

Maria Lusitania + Le Coup d'État, P.-J. Oswald, 1975.

La Ligne de démarcation + La Capitulation, P.-J. Oswald, 1977.

Une scène jouée dans la mémoire, HB Éditions, 2001. [SM]

Ceux qui avaient choisi, Les Provinciales, 2011.

Ouvrages collectifs

Auschwitz, camp de concentration et d'extermination, Éd. du musée d'Auschwitz-Birkenau, 1998.

Qu'est-ce qu'un déporté ? Histoire et mémoires des déportations de la Seconde Guerre mondiale, sous la direction de Tal Bruttman, Laurent Joly et Annette Wieviorka, CNRS Éditions, 2009.

Romans, témoignages et essais

Amouroux Henri, *La Grande Histoire des Français sous l'Occupation*, 9 tomes, Robert Laffont, 1976-1991.

Angels Anglada Maria, *Le Violon d'Auschwitz*, Stock, coll. « La Cosmopolite », 2009.

Antelme Robert, *L'Espèce humaine*, Gallimard, 1957.

Aragon Louis, *L'Homme communiste*, Gallimard, 1946 ; *La Diane française*, Seghers, 2006.

Aveline Claude, *Le Temps mort*, Mercure de France, 2010.

Berlière Jean-Marc, *Policiers français sous l'Occupation*, Perrin, 2001 ; *Liquider les traîtres. La face cachée du PCF, 1941-1943*, Robert Laffont, 2007.

Borras Christiane, *Cécile, une 31000, communiste, déportée à Auschwitz-Birkenau*, Textes et prétextes, 2006.

Bott François, *La Traversée des jours. Souvenirs de la République des Lettres (1958-2008)*, Le Cherche-Midi, 2010.

Braun Sam, *Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu*, Robert Laffont, 2010.

Cardon-Hamet Claudine, *Mille otages pour Auschwitz*, Graphein, 1997.

Caron David et Marquart Sharon, *Les Revenantes. Charlotte Delbo*, Presses universitaires du Mirail, 2011.

Chambost Emmanuel de, *La Direction du PCF dans la clandestinité*, L'Harmattan, 1997.

Dufay François, *Le Voyage d'automne*, Plon, 2000.

Durand Pierre, *Danielle Casanova, l'indomptable*, Messidor, 1990.

Duras Marguerite, *La Douleur*, POL, 1986.

Eychard François et Aillaud Georges, *Les Lettres françaises et les étoiles dans la clandestinité, 1942-1944*, Le Cherche-Midi, 2008.

Falgot René et Kauffer Rémi, *Les Résistants. De la guerre de l'ombre aux allées du pouvoir, 1944-1989*, Fayard, 1989.

Fontaine Thomas, *Les Oubliés de Romainville*, Tallandier, 2005 ; *Déportation et génocide, l'impossible oubli*, Tallandier, 2009.

Franck Dan, *Minuit*, Grasset, 2010.

Frankl Viktor, *Découvrir un sens à sa vie. Un psychiatre en camp de concentration*, Éditions de l'Homme, 1988.

Gresh Sylviane, *Les Veilleuses*, Le Bruit des autres, 1997.

Grinspan Ida, avec Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, Robert Laffont, 2002.

Haddad Gérard, *Lumière des astres éteints*, Grasset, 2011.

Houston Nancy, *Professeurs de désespoir*, Actes Sud, 2004.

Jegouzo Yves, *Madeleine, dite Betty, déportée, résistante à Auschwitz-Birkenau*, L'Harmattan, 2011.

Joly Laurent, *Vichy dans la solution finale*, Grasset, 2006.

Jouvet Louis, *Molière et la comédie classique*, Gallimard, 1965.

Jurgenson Luba, *L'Expérience concentrationnaire est-elle indicible ?*, préface de Jacques Catteau, Éditions du Rocher, 2003.

Kérien, Wanda, *Louis Jouvet, notre patron*, EFR, 1963.

Lefebvre Henri, *La Somme et le reste*, Béliaste, 1973.

Leterrier Jean-Michel, *Chœur de femmes*, Les Points sur les i, 2006.

Levi Primo, *Si c'est un homme*, Julliard, 1987.

Linhart Virginie, *La Vie après*, Seuil, 2012.

- Loridan-Ivens Marceline, *Ma vie balagan*, Robert Laffont, 2008.
- Loubier Jean-Marie, *Louis Juvet, une biographie*, Ramsay, 1986.
- Mann Carol, *Femmes dans la guerre*, Pygmalion, 2010.
- Mesnil-Amar, Jacqueline, *Ceux qui ne dormaient pas*, Stock, 2009.
- Midal Fabrice, *Auschwitz, l'impossible regard*, Seuil, 2012.
- Moorehead Carolyn, *A Train in Winter*, Harper, 2011.
- Noguères Henri, Degliame-Fouché Marcel et Vigier Jean-Louis (dir.), *Histoire de la Résistance en France*, tomes I et II, Robert Laffont, 1967-1969.
- Onfray Michel, *Contre-histoire de la philosophie*, tome IX : *Les consciences réfractaires*, Grasset, 2012.
- Rolland Denis, *Louis Juvet et le théâtre de l'Athénée*, L'Harmattan, 1999.
- Rousset David, *L'Univers concentrationnaire*, Éd. du Pavois, 1946.
- Samuel Jean, *Il m'appelait Pikolo. Un compagnon de Primo Levi raconte*, Robert Laffont, 2007.
- Sapiro Gisèle, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Fayard, 1999.
- Semprun Jorge, *Le Grand Voyage*, Gallimard, 1963 ; *L'Écriture ou la vie*, Gallimard, 1994.
- Simonin Anne, *Le Droit de désobéissance. Les Éditions de Minuit en guerre d'Algérie*, Minuit, 2012.
- Thatcher Nicole, *Charlotte Delbo : une voix singulière*, L'Harmattan, 2003.
- Tillion Germaine, *Ravensbrück*, Seuil, 1973 ; *La Traversée du mal. Entretiens avec Jean Lacouture*, Arléa, 2000.
- Triolet Elsa, *Ce n'était qu'un passage de ligne*, Association des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet, 2002.
- Von List Corinna, *Résistantes*, Alma, 2012.
- Waintrater Régine, *Sortir du génocide*, Payot, 2003.
- Wieviorka, Annette, *Déportation et génocide*, Plon, 1992 ; *Auschwitz, 60 ans après*, Robert Laffont, 2005 ; *Maurice et Jeannette. Biographie du*

couple Thorez, Fayard, 2010.

Zachary Dominique, *Madeleine Ozeray*, Racines, 2008.

Revues

Mesnard Philippe (dir.), *Témoigner entre histoire et mémoire*, dossier Charlotte Delbo, Kimé, 2010.

Page Christiane (dir.), *Écritures théâtrales du traumatisme. Esthétiques de la résistance*, Presses universitaires de Rennes, 2012.

Sites

Pour les femmes du convoi des 31000 (et les hommes du convoi des 45000 : www.memoire-vive.net

Pour toutes les manifestations du centenaire de Charlotte Delbo en 2013, se référer au site de l'Association des amis de Charlotte Delbo : www.charlottedelbo.org

OceanofPDF.com